

UNIVERSITE DU QUEBEC

MEMOIRE

PRESENTE A

L'UNIVERSITE DU QUEBEC A MONTREAL

COMME EXIGENCE PARTIELLE

DE LA MAITRISE EN PSYCHOLOGIE

PAR

LOUISE GRENIER

FEMININ ET PROBLEMATIQUE PHALLIQUE CHEZ LA FILLE

SELON LA THEORIE PSYCHANALYTIQUE

JANVIER 1983

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL
Service des bibliothèques

Avertissement

La diffusion de ce mémoire se fait dans le respect des droits de son auteur, qui a signé le formulaire *Autorisation de reproduire et de diffuser un travail de recherche de cycles supérieurs* (SDU-522 – Rév.01-2006). Cette autorisation stipule que «conformément à l'article 11 du Règlement no 8 des études de cycles supérieurs, [l'auteur] concède à l'Université du Québec à Montréal une licence non exclusive d'utilisation et de publication de la totalité ou d'une partie importante de [son] travail de recherche pour des fins pédagogiques et non commerciales. Plus précisément, [l'auteur] autorise l'Université du Québec à Montréal à reproduire, diffuser, prêter, distribuer ou vendre des copies de [son] travail de recherche à des fins non commerciales sur quelque support que ce soit, y compris l'Internet. Cette licence et cette autorisation n'entraînent pas une renonciation de [la] part [de l'auteur] à [ses] droits moraux ni à [ses] droits de propriété intellectuelle. Sauf entente contraire, [l'auteur] conserve la liberté de diffuser et de commercialiser ou non ce travail dont [il] possède un exemplaire.»

RESUME

Nous présentons ici une étude discursive sur l'évolution des thèses psychanalytiques touchant la sexualité féminine, en particulier du stade phallique du développement psycho-sexuel dans ses rapports avec le narcissisme, le désir érotique et la position féminine. Cette étude s'oriente selon les cinq axes suivants: la théorie de Freud, la controverse Ecole de Vienne - Ecole de Londres, les contributions nouvelles inspirées par les thèses de Mélanie Klein, l'approche structuraliste avec Lacan et ses élèves et un point de vue féministe en psychanalyse. Ces axes ou points de repère ont été choisis tant en fonction de leur ordre d'apparition dans l'histoire de la théorie psychanalytique que de leurs modes d'influences caractéristiques sur les conceptions de la sexualité féminine. Il ne s'agit donc pas d'une évolution linéaire et exhaustive, mais plutôt de la superposition de couches théoriques successives qu'il s'agit de retraverser.

Au premier chef, la théorie de Freud constitue le centre et la référence constante du débat sur la sexualité féminine, aussi lui avons-nous accordé une élaboration importante au premier chapitre. D'une part, cette élaboration permet de définir la terminologie utilisée au sein de tout ce travail et, d'autre part, elle situe exactement la place de Freud dans les développements subséquents de la théorie sur la sexualité féminine.

Le chapitre suivant porte sur la controverse célèbre opposant les Ecoles de Vienne et de Londres où s'indique une division de conceptions sur la question du féminin. Première division qui marque le trajet ultérieur des recherches psychanalytiques et plus tard, féministes. En effet, il s'agit de savoir si la femme est femme d'emblée ou non.

Les chapitres III, IV et V exposent les théories de chacune des orientations ci-haut nommées en tenant compte des rapports du stade phallique avec les thèmes du narcissisme, du désir et du féminin.

A chacun des chapitres de cette recherche, s'ajouteront des commentaires et critiques de l'auteure, lesquels s'articuleront aux thèmes de cette étude. Enfin, un point de vue de l'auteure terminera cet itinéraire.

TABLE DES MATIERES

RESUME	iii
TABLE DES MATIERES	iv
REMERCIEMENTS.	vii
INTRODUCTION	1
I. <u>LE DEVENIR-FEMME DANS LA THEORIE DE FREUD</u>	
A. De l'hystérie à une théorie de la sexualité féminine	3
1. L'hystérie.	3
2. La sexualité infantile.	4
2.1. La sexualité infantile à partir de l'enfant mâle: 1905 - 1923	5
2.2. Phase phallique et sexualité féminine: 1923 - 1932.	14
B. Problématique phallique et narcissisme.	22
1. Narcissisme et castration.	23
2. Narcissisme et complexe d'OEdipe	25
C. Problématique phallique et désir érotique.	26
D. Problématique phallique et position féminine.	29
1. Féminin et évolution oedipienne du garçon	29
2. Féminin et évolution féminine	30
II. <u>DEBATS ET CONTROVERSES A PROPOS DE LA SEXUALITE FEMININE EN PSYCHANALYSE: FREUD - JONES</u>	
A. Ecole de Vienne: Freud.	36
1. La relation à la mère	36
2. L'envie du pénis.	37
3. Le masochisme.	39

B.	Commentaires et critiques	41
1.	Problématique phallique et narcissisme	42
2.	Problématique phallique et désir érotique	43
3.	Problématique phallique et position féminine	44
C.	Ecole de Londres: Jones	46
1.	La relation à la mère	46
2.	Complexe de castration / complexe d'OEdepe	47
3.	Le masochisme.	52
D.	Commentaires et critiques	54
1.	Narcissisme	55
2.	Désir érotique	57
3.	Le féminin.	59
E.	Conséquences du débat Jones-Freud	60
III.	<u>CONTRIBUTIONS NOUVELLES INSPIREES DES CONCEPTIONS KLEINIENNES D'UNE FEMINITE PRIMAIRE</u>	
A.	Problématique phallique et narcissisme.	62
1.	Les relations à la mère	63
2.	L'envie du pénis et le changement d'objet	66
B.	Problématique phallique et désir érotique.	69
C.	Problématique phallique et position féminine.	73
D.	Commentaires	77
IV.	<u>DEVENIR-FEMME ET PERSPECTIVES LACANIENNES</u>	
A.	Prélude à Lacan	81
B.	La théorie de Lacan	82
1.	Le stade du miroir	83
2.	Le complexe d'OEdepe	85
2.1.	Besoins, demandes et désir	85
2.2.	L'organisation du désir: OEdepe et castration.	87

C.	Problématique phallique et narcissisme chez la fille.	91
1.	Désir et érotisme au féminin	95
2.	La question du féminin	97
3.	Conrad Stein: une tentative de conciliation	105
D.	Commentaires et critiques.	108
1.	Lacan	108
2.	Auteurs influencés par Lacan	111
V.	<u>CONTRIBUTIONS ET CRITIQUES FEMINISTES A PROPOS DE LA SEXUALITE FEMININE EN PSYCHANALYSE</u>	
A.	La question du Sujet au féminin	119
B.	Problématique phallique et narcissisme	127
C.	Problématique phallique et désir érotique	140
D.	Problématique phallique et position féminine	143
VI.	<u>POINT DE VUE DE L'AUTEURE</u>	
A.	Freud et l'hystérique	150
B.	Le narcissisme au féminin.	154
1.	Le rejet du féminin	154
2.	L'envie du pénis	159
3.	Identité ou identification	164
C.	L'élaboration du désir érotique féminin	169
D.	Perspectives d'avenir	177
	CONCLUSION	179
	BIBLIOGRAPHIE	183

REMERCIEMENTS

L'auteure exprime sa reconnaissance à sa directrice de mémoire, Madame Mireille Lafortune, Ph.D. pour avoir su l'accompagner dans sa recherche personnelle et intellectuelle.

L'auteur souligne également la participation financière du "Fonds d'aide et de soutien à la recherche" qui lui a permis de poursuivre ses études.

"Car si la femme est* vérité, elle* sait qu'il n'y a pas la vérité, que la vérité n'a pas lieu et qu'on n'a pas la vérité. Elle est femme en tant qu'elle ne croit pas, elle, à la vérité, donc à ce qu'elle est, à ce qu'on croit qu'elle est, que donc elle n'est pas." (Derrida, 1978)

* En italique dans le texte.

INTRODUCTION

L'étude psychanalytique de la sexualité féminine "normale" repose sur la compréhension du stade phallique-oedipien mis en lumière par Freud (1923). Aux premières formulations freudiennes et aux théories qui leur succèdent, s'ajoutent les théories critiques des féministes ou psychanalystes féministes.

La recherche présente veut rendre compte de l'évolution des conceptions psychanalytiques concernant la constitution de l'identité sexuelle féminine à partir de quatre principales orientations: freudienne, kleinienne, lacanienne et féministe.

Au niveau du contenu, l'organisation phallique sera étudiée dans ses rapports avec trois thèmes déterminants de la vie sexuelle féminine, soit le narcissisme, le désir érotique féminin et le concept de féminin. Incidemment, seront évoqués les rapports au masochisme et à la jouissance.

La confrontation des thèses féministes aux thèses psychanalytiques devrait permettre de mesurer l'apport des premières aux secondes et inversement; en outre, il sera possible d'établir une relation entre la sexualité de la petite fille et la situation de la femme adulte.

Au terme de cette étude qui n'est nullement exhaustive, chacune des théories aura été analysée et mise en relation avec d'autres dans

le contexte d'un questionnement à la fois psychanalytique et féministe.

Préside à notre entreprise, le désir d'élucider à travers le discours du féminin en psychanalyse et chez les féministes, les rapports du phallique avec le narcissisme, le désir sexuel au féminin (s'il existe) et l'élément féminin dans la constitution d'un sujet, ou d'un non-sujet, au féminin.

A. De l'hystérie à une théorie de la sexualité féminine1. L'hystérie

L'hystérie en sa démesure, ses extravagances du corps et de la passion, en ses crises convulsives et ses douleurs muettes, ouvre à l'investigation de Freud, la voie des "Mères". S'y déploie le "continent noir" inexploré, inexplorable (?), prisonnier de l'horreur, de l'interdit, du désir.

A l'orée des territoires du féminin, Freud, au contraire de son ami Breuer, ne recule pas d'effroi à la vue du manque féminin, de la femme exhibant son désir, ou plutôt le désir de l'homme, ici Breuer.

En 1893, paraissent les Etudes sur l'hystérie de Freud et Breuer relatant la "talking cure" ou le "ramonage de cheminée"(Anna O.) de cinq femmes considérées comme des hystériques. Des notions fondamentales de la psychanalyse y sont posées, assises conceptuelles qui structureront le développement ultérieur de la pratique et de la théorie analytique.

Après le traitement de Anna O. par Breuer, Freud entre en scène et invente la psychanalyse. Au point de vue de la cure elle-même, Freud se

détourne progressivement de l'hypnotisme pour adopter la méthode des libres associations. La patiente, allongée sur un divan, parle pendant que Freud, assis en retrait, écoute.

C'est dans le champ de la parole que se déploie l'expérience analytique. Chez le thérapeute, elle est interprétation; chez la patiente, elle est découverte d'une "parole perdue" qui est traduction verbale du symptôme et mise à jour du désir refoulé.

Retenons ici pour notre propos que la position de Freud, bien loin d'être normative, met l'accent sur la découverte de la vérité du Sujet et du désir inconscient qui le traverse. Il s'agit donc d'une femme qui dévoile la "vérité" du féminin (Leclaire, 1975): sa parole d'amour, en quête de reconnaissance.

Selon cette optique, le désir amoureux que Freud découvre chez ses analysantes est l'expression de leur identité sexuelle féminine. D'où l'importance de reconnaître cette parole. D'autre part, la verbalisation de fantasmes de séduction par le père à un âge précoce - fantasmes présentés d'abord comme souvenirs par les patientes - indique l'existence d'une sexualité infantile et préfigure la découverte oedipienne.

Ainsi, l'analyse de femmes hystériques débouche sur l'étude de la sexualité infantile, non chez les petites filles, mais plutôt chez les petits garçons le petit Hans, l'Homme-aux-loups ...

2. La sexualité infantile

Les études de Freud sur la sexualité infantile s'échelonnent sur une période allant de 1905 à 1932, si nous y incluons ses deux articles

sur la sexualité féminine en 1931 et 1932.

Cette période peut elle-même se diviser en deux parties: la première va de 1905 à 1923, la seconde, de 1923 à 1932. Ce départage, tout arbitraire qu'il soit, s'explique par le besoin de séparer l'étude de la sexualité féminine des autres études sur la sexualité infantile.

Précisons toutefois que Freud traite la question de la sexualité féminine en parallèle à celle du garçon dès 1908 dans "Les théories sexuelles infantiles". D'ailleurs cette question de la sexualité féminine prendra une place de plus en plus importante dans son oeuvre à partir du tournant de 1923 par Les organisations génitales infantiles.

2.1. La sexualité infantile à partir de l'enfant mâle: 1905 - 1923

La période de 1905 - 1923 voit la publication par Freud de quatre textes charnières, soit Trois essais sur la théorie de la sexualité (1905), Les théories sexuelles infantiles (1908), Pour introduire le narcissisme (1914) et Sur les transpositions des pulsions, particulièrement dans l'érotisme anal (1917). A l'intérieur de ces articles, sont élaborés les thèmes suivants: l'auto-érotisme et sa place dans le développement libidinal, la notion de phases (orales, anales) pré-génitales, la bisexualité et la différence des sexes, l'articulation du complexe d'Oedipe et du complexe de castration chez le garçon. A cette époque, Freud ne distingue pas le complexe d'OEdipe de la fille, de celui du garçon; il suppose un développement symétrique, idée qui sera battue en brèche en 1923.

A ces thèmes, s'ajoutent ceux de narcissisme et de masochisme qui

se révéleront très précieux pour la compréhension de la sexualité féminine. Soulignons à propos du masochisme, l'article On bat un enfant (1919) dans lequel le masochisme est décrit comme un renversement sur le sujet, du sadisme propre; plus tard, Freud (1924), admettra l'idée d'un masochisme primaire, en particulier chez la femme.

Le tabou de la virginité (1917), vient poser la raison de la peur masculine de déflorer la femme: il s'agit en effet d'une crainte de castration, mais justifiée par l'agressivité castratrice des femmes, agressivité issue du complexe de castration jamais complètement résolu.

2.1.1. L'auto-érotisme

L'auto-érotisme correspond chez Freud, au caractère originel de la sexualité infantile "pervers et polymorphe" vouée à l'anarchie. Il est donc un plaisir d'organe sans représentations d'objets et sans zone directrice. Etayé à la fonction de nutrition, le plaisir reçu passivement est ensuite détaché de cette fonction - en l'absence de la mère en particulier - et le bébé peut avec une partie de son corps, répéter pour lui seul l'expérience de satisfaction.

2.1.2. Phases pré-génitales

Freud (1905) définit la pulsion comme le représentant psychique d'une excitation corporelle. Il décrit d'abord deux types de pulsions partielles: orales et anales, correspondant chacune à une phase.

Les phases orale -cannibale et sadique -anale, sont caractérisées par une organisation plus ou moins marquée de la libido (énergie sexuelle) sous le primat d'une zone érogène directrice (bouche ou anus) et d'un

mode de relations à l'objet (sein ou fèces). Enfin, elles sont dites pré-génitales parce que non encore rassemblées sous le primat de l'organe mâle.

Peut-être serait-il important ici de souligner la part jouée par la phase anale au niveau des différences sexuelles. A cette phase apparaît le couple activité - passivité dans la poursuite du but sexuel. L'activité correspond à la maîtrise de la musculature, alors que la passivité réfère à la muqueuse intestinale.

A ce niveau, l'enfant identifie les différences de genre, mais ne peut les relier à des différences sexuelles anatomiques. C'est pourquoi, il superpose le couple activité - passivité à celui inconnaissable de masculin - féminin.

2.1.3. Bisexualité

Freud postule une bisexualité fondamentale chez tous les être humains et correspondant à une synthèse harmonieuse des éléments masculins et féminins. Le terme reste pourtant ambigu chez lui du fait que, d'une part il faille considérer la bisexualité d'après des données biologiques et que, d'autre part, il ne soit pas possible de lier la théorie des pulsions à la bisexualité.

Ainsi, il appert que dans Les trois essais de la théorie de la sexualité (1905), la bisexualité biologique évolue vers la monosexualité tout en conservant quelques restes du sexe atrophié. Ici, il n'est pas rendu compte d'une bisexualité psychique résultant des identifications aux parents de chacun des sexes.

Une définition exacte de la bisexualité à un niveau physique exigerait de définir les termes masculin - féminin autrement que dans leurs manifestations actives ou passives. De plus, la thèse de la primauté du phallus, indiquant que jusqu'à la puberté, il n'y a que du masculin mais pas de féminin, paraît inconciliable avec l'idée d'une bisexualité fondamentale résultant des identifications croisées de l'enfant à chacun des parents de la scène primitive¹. En effet, lors de l'expérience de ladite scène, la polarité "actif - passif" semble la seule considérée.

2.1.4. Masculin - féminin

Freud montre que l'opposition "masculin - féminin" n'est pas présente d'emblée chez l'être humain mais est précédée par des phases où jouent les rapports "actif - passif" puis "phallique - castré". Le couple masculin - féminin ne devient prévalent qu'à la puberté lors de la découverte du vagin par les deux sexes. Précisons, en outre, qu'aucun de ces couples ne sont superposables l'un à l'autre; ainsi, "phallique" n'est pas l'équivalent de "masculin", etc.

Mais si le masculin semble relativement facile à définir par suite de la prévalence phallique - la zone érogène directrice étant le pénis ou le clitoris - le féminin résiste à toute définition définitive. Pour Freud, il n'est vraiment acquis que lors du changement d'objet d'amour, de la mère au père, et de la transformation des buts actifs en buts passifs de la libido.

C'est dans Les organisations génitales infantiles (1923) où Freud

1. Scène primitive ou originaire: scène de rapports sexuels entre les parents, observés ou fantasmés par l'enfant.

décrit l'évolution sexuelle du garçon qu'il pose les rapports de l'enfant au masculin et au féminin: le masculin rassemble le sujet, l'activité et la possession du pénis; le féminin perpétue l'objet, la passivité et l'organe génital châtré. Chacun des deux sexes porte en lui des éléments masculins et féminins quoique en principe le masculin l'emporte chez l'homme et le féminin chez la femme.

C'est donc chez l'homme et non dans ses analyses de femmes hystériques que Freud rend compte de l'élément féminin caractérisé alors par la tendance à des buts passifs. Il avouera plus tard les lacunes de cette définition - en particulier dans le texte La féminité (1932) - ne pouvant élucider la nature du désir féminin.

2.1.5. La féminité

Pour les besoins de cet exposé, il serait utile de distinguer le "féminin", en tant que pôle psychique, du terme "féminité" comme ensemble de caractères féminins.

La féminité telle qu'elle ressort des textes freudiens, correspond à l'ensemble des attitudes, conduites, caractères, rôles et fonctions sociales définissant la femme. Elle est le produit des normes, valeurs et modèles culturels transmis par les parents et acquises par identifications ou intériorisations secondaires.

Dans l'optique de cette recherche, le féminin a rapport avec l'identité, alors que la féminité a rapport avec l'identification (être comme). Interprétation qui va dans le sens de Freud et qui sera maintenue au cours de l'exposé. Ultérieurement, il faudra tenir compte du

rapport primaire de l'enfant au féminin de la mère, rapport qui renvoie à l'origine de la rencontre du féminin, dès lors lié à la "fusion imaginaire".

2.1.6. Complexe de castration

Décrit pour la première fois en 1908 dans le cadre de la théorie sexuelle infantile attribuant à tous les être humains un pénis, le complexe de castration explique, par un retranchement du pénis, les différences sexuelles.

Dès cette époque, Freud rattache ce complexe au primat de l'organe mâle dans les deux sexes et à sa signification narcissique. La découverte de la différence des sexes sera l'expérience centrale par quoi le garçon et la fille accèderont à des positions différentes quant au sexe.

L'expérience est celle du regard jeté sur l'autre sexe. Le garçon découvre la région génitale de la petite fille, hésite à reconnaître le manque, commence par le nier: il est tout petit mais il va pousser , puis cherche à l'expliquer par un retranchement anatomique (on a coupé le pénis de la petite fille). A partir de ce moment, le garçon peut se représenter la castration, représentation du sexe féminin comme châtré à laquelle s'ajoute le souvenir de menaces entendues en rapport avec ses activités masturbatoires.

A cause de la haute valeur érotique et narcissique du pénis, le garçon, craignant par-dessus tout de subir la castration, est amené à renoncer à ses activités masturbatoires. C'est l'angoisse de castration dont l'agent serait le père, même si les menaces sont le fait de la mère ou des nourrices.

A dater de ce jour, nous dit Freud, et surtout à partir de la découverte de la castration de la mère, l'attitude du garçon envers le sexe féminin est empreinte d'horreur, de mépris triomphant et "normal", d'angoisse et de supériorité. La Tête de Méduse en est l'illustration la plus éloquente; sa vision déclenche une stupeur doublée de fascination et de répulsion. Autant dire, qu'en cette vision de la mère châtrée-châtrante, se trouvent réunis le désir et la castration.

Du côté de la petite fille, il en va tout autrement, en raison même de l'identité des premières phases de son développement avec celles du garçon. Sa sexualité, affirme Freud, est foncièrement mâle, et d'ailleurs il n'y a qu'une seule libido, d'essence masculine. C'est dire que pour la petite fille, la vue du pénis du petit garçon n'est pas tant rencontre de l'autre sexe que découverte de son sexe en tant qu'autre, non identique.

"Elle a vu le pénis, voit qu'elle ne l'a pas et veut l'avoir."
(Freud, 1923) Aucune hésitation, aucune théorisation comme celle du petit garçon; elle passe immédiatement de la constatation à l'envie du pénis. Elle n'en cherche pas moins à expliquer le manque de pénis, soit par un préjudice - la mère ne lui a pas donné cela - soit par un châtiment de ses activités masturbatoires clitoridiennes.

En cette première formulation du complexe de castration féminin où la petite fille-petit garçon se découvre castrée, est préfigurée la conceptualisation freudienne de 1925 et 1931 du devenir-femme de la fille.

2.1.7. Le complexe d'OEdipe

Le complexe d'OEdipe se définit comme un ensemble de désirs amoureux qu'éprouve l'enfant à l'égard de ses parents. Sous sa forme positive, il se présente comme un désir sexuel pour le parent de sexe opposé et comme un désir de mort pour le parent de même sexe. Sous sa forme négative, il se présente comme amour pour le parent du même sexe et haine jalouse pour le parent du sexe opposé. En général, il est vécu selon ces deux modalités.

Ce complexe d'abord découvert en lui-même par Freud, puis dans l'analyse des hystériques (fantasmes de séduction paternelle) est confirmé dans l'analyse du petit Hans en 1909.

Apparaissant entre trois et cinq ans, le complexe d'OEdipe décrit chez le petit garçon est supposé identique chez la fille jusqu'en 1923, année où Freud introduit une nouvelle phase dans le développement psychosexuel, soit le stade phallique.

2.1.8. Le narcissisme

Freud (1914) décrit des différences fondamentales quant au type de choix d'objet selon les sexes. Ainsi, l'homme aimerait plutôt selon le type par étayage - aimer la femme qui nourrit - et la femme selon le type narcissique - aimer ce qu'elle aimerait être ou l'homme qu'elle aurait aimé devenir quand elle était une petite fille.

Le premier type est marqué par la surestimation sexuelle de l'objet due à la projection du narcissisme originaire. Le second type préfère le fait d'être aimée à celui d'aimer, ceci étant dû à l'augmentation du

narcissisme primaire à la puberté.

Pour Freud, le narcissisme représente l'essence de la femme sans pour autant conclure que celle-ci est incapable d'un plein amour d'objet, dans l'enfant ou le mari par exemple, une fois le désir narcissique d'enfant satisfait.

Le narcissisme est introduit chez Freud par la description d'un type de femmes très narcissiques, fascinantes, auto-suffisantes et dont le charme étrange rappelle quelque animal de proie ou l'enfant ou le chat.

Mais comment Freud conçoit-il le narcissisme? La notion a évolué; entre 1910 et 1925, trois formes d'amour de soi-même se succèdent: auto-érotisme (corps morcelé), narcissisme primaire où le corps propre se constitue comme objet unique, et le narcissisme secondaire où l'objet est soit le moi, une image du corps unifié, soit un objet extérieur.

Le narcissisme sera aussi conçu comme une espèce d'état anobjectal, monadique, sans médiation, correspondant à l'indifférenciation primaire mère-enfant. Enfin, existerait un narcissisme plus évolué, le narcissisme-phallique où ce qui est en jeu est l'intégrité corporelle dont le pénis est une partie constituante essentielle.

2.1.9. Le masochisme

Entre 1910 et 1920, Freud conçoit le masochisme comme le retournement du sadisme contre la personne propre. Ainsi, dans On bat un enfant (1919), il marque le passage de la sexualité clitoridienne active de la fille à un désir incestueux pour le père. Chez le garçon, le

masochisme est impliqué dans le désir de se retrouver dans une relation de passivité féminine avec le père qui inflige la punition.

Chez la fille, le fantasme de châtement corporel, "être battue" par le père, trahit la masturbation clitoridienne et son désir incestueux. Il indique en même temps que chez elle, la relation au père implique nécessairement l'adoption d'une position masochiste.

En conséquence, et selon Freud, le masochisme est typique de la situation féminine, la relation au père en étant dans les deux cas la condition. Le fantasme "être battue par le père" exprime donc le désir de se soumettre à la castration, à l'acte sexuel ou à l'enfantement et d'obtenir un plaisir érotique à la suite d'expériences douloureuses.

2.2. Phase phallique et sexualité féminine: 1923 - 1932

Cinq textes fondamentaux intéressent cette période: Les organisations génitales infantiles (1923), La disparition du complexe d'Edipe (1923), Quelques conséquences psychiques de la différence anatomique des sexes (1925), La sexualité féminine (1931) et enfin, La féminité (1932).

Le premier texte marque un tournant dans la pensée freudienne sur la sexualité infantile, tournant qui aura une influence particulière sur la conception de la sexualité féminine. Il s'agit de l'introduction d'un nouveau stade libidinal, ou plutôt d'une nouvelle organisation de la libido succédant aux organisations orale et anale, soit l'organisation génitale infantile dite "phallique".

Le caractère principal de l'organisation phallique et ce qui la distingue de l'adulte est que pour les deux sexes, il existe un seul

organe génital, l'organe mâle. "Il n'existe donc pas un primat du génital, mais un primat du phallus." (Freud, 1923). Freud qui, dans ce texte, réfère surtout à l'enfant masculin, remarque que la signification du complexe de castration ne peut se comprendre qu'à la condition de tenir compte de sa survenue à la phase de la primauté phallique.

A ce propos, une distinction s'impose ici entre les termes "pénis" et "phallus". "Pénis" désigne l'organe mâle en tant que tel (chose) et en tant que symbole du phallus au même titre que le clitoris, considéré par Freud comme un organe mâle. Dans l'envie du pénis, le pénis désiré est un organe imaginaire qu'en fait personne ne possède réellement mais qui est imputé au père et dont la possession garantirait la possession de la mère, la complétude narcissique.

Le phallus, dans l'acception présente de Freud, désigne un organe imaginaire, monadique, unique, niant tout manque, toute opposition qui à la fois signifie le Sexe et la Différence des sexes, la jouissance et la valeur propre du sujet. Ne se situant ni du côté masculin, ni du côté féminin, le phallus est l'entre-deux du sexe jouant de la seule alternative d'être ou de ne pas être.

Le problème phallique surgit ici d'une façon particulièrement dramatique pour la fille qui, du point de vue imaginaire, est dépourvue de sexe, la découverte du pénis revenant pour elle à la découverte de sa "castration". Ce que l'enfant ne sait pas, c'est que personne n'a ce phallus, ni elle, ni le petit garçon qui croit l'avoir en son pénis.

Les deux textes suivants, La disparition du complexe d'Œdipe (1923), Quelques conséquences psychiques de la différence anatomique

des sexes (1923), poursuivent l'investigation de la phase phallique au niveau de l'articulation du complexe d'OEdipe au complexe de castration dans les deux sexes.

2.2.1. Evolution sexuelle du garçon

L'itinéraire du garçon pourrait se résumer ainsi: le garçon a d'emblée un objet hétérosexuel, sa mère qui lui donne la première nourriture, les premiers soins mais aussi la première séduction. C'est donc à elle qu'il adresse ses premières demandes, son premier désir sexuel. Or, l'interdiction de l'inceste conjointe à la crainte de castration lui font abandonner l'objet oedipien maternel.

Après avoir renoncé à la mère, mais non au désir en tant que tel, le garçon adopte à l'égard du père une attitude passive-féminine qui butera elle aussi sur la menace de castration. La situation se résoud au moyen de l'identification du garçon au père et par l'introjection du Surmoi paternel lequel permet la sublimation et l'accès aux valeurs culturelles. Il s'agit, en somme, d'un passage d'un ordre de la nature à un ordre de la culture, le début de l'humanisation.

L'OEdipe aura permis une double identification, masculine et féminine, l'accession du sujet à l'existence et à son désir, le repérage du sujet par rapport à l'ordre des générations et des sexes et enfin, affirme Freud, la reconnaissance de la supériorité du père sur la mère;

2.2.2. Evolution sexuelle de la fille

L'introduction de la phase phallique et la découverte d'une période pré-oedipienne chez la fille remettent en question la symétrie

oedipienne postulée initialement par Freud. Déjà, dans Quelques conséquences psychiques de la différence anatomique des sexes (1923), il est en possession de tous les ingrédients permettant l'élaboration d'une théorie de la sexualité féminine dont on retrouve l'essentiel dans La sexualité féminine (1931) et La féminité (1932).

Freud a une conception normative de la sexualité humaine: la fonction sexuelle doit se plier à son but biologique, la reproduction. On en devine les conséquences pour la femme: le devenir-femme coïncidera avec le devenir-mère.

"On ne naît pas femme: on le devient."¹ pourrait dire Freud à son tour. Tout l'art de Freud consistera à décrire le trajet du "désir" féminin sous l'emprise phallique et à dégager ce qu'il en est de son rapport à la castration (masculine). La femme y sera décrite comme déterminée par sa fonction sexuelle qui, pour Freud, est fonction reproductrice, laquelle en dernier ressort fait de l'anatomie un destin. Autrement dit, Freud aura réussi à rendre compte du maternel, n'aura en rien réussi à répondre du féminin.

La vie sexuelle féminine telle que décrite par Freud s'organise autour d'un traumatisme à la fois narcissique et érotique, celui de la castration. Ce qui laisse bien peu de chance à un désir spécifiquement féminin d'apparaître, la fille vouant sa vie à "se réparer" narcissiquement. Et n'y trouvant du plaisir que grâce au masochisme.

Freud divise la vie sexuelle de la petite fille en deux phases:

¹ DE BEAUVOIR, S., Le deuxième sexe. Vol. 1, Coll. Idées, Ed. Gallimard, Paris, 1949, p. 285.

une phase virile d'attachement à la mère (pré-oedipienne) et une phase féminine de relation au père (oedipienne). Un triple renoncement s'impose donc à la fille dans le passage de la première à la seconde phase, à savoir:

- renoncement à la mère comme objet de désir pour se tourner vers le père, ce qui implique un changement d'objet et un changement du sexe de l'objet;

- un déplacement de la zone érogène directrice du clitoris au vagin;

- la transformation des tendances actives, sadiques et phalliques en tendances à buts passifs, masochistes et réceptifs.

Ce triple renoncement indique que pour Freud, la position féminine ne s'établit qu'à la faveur des tendances passives dans la relation au père, position qui ne sera acquise que lors de la substitution du désir d'enfant à l'envie du pénis.

Mais quelles raisons impérieuses peuvent conduire la petite fille à abandonner une jouissance qu'on dit "virile", à se détacher d'une mère aimée démesurément et enfin à réprimer son identification à l'homme-père rival? Il s'agit de la "haine" pour la mère, répond Freud, d'une hostilité accumulée depuis le sevrage, la naissance d'un nouvel enfant, les interdits touchant la masturbation qui se conjuguent avec le fait que la mère ne lui a pas donné de pénis.

Le facteur spécifique est ici pointé: Freud en fera le pivot du devenir-femme. Chute narcissique où s'abîme un "petit garçon" qui, soudain, constate "le fait accompli". Blessure irréparable, dit Freud, source d'un sentiment d'infériorité, de honte, de laideur, d'un senti-

ment d'injustice expliquant la vanité corporelle compensatoire de la femme, sa pudeur voilant une "défectuosité des organes génitaux" et sa maigre contribution aux oeuvres culturelles.

"L'être sans pénis" s'empare de l'envie du pénis comme d'un espoir de retrouver son intégrité corporelle et l'amour de soi. Mais la petite fille ne se détournera vraiment de sa mère que lorsqu'elle aura découvert la "castration" de celle-ci: son amour, écrit Freud, s'adressait à une mère phallique, non à une mère châtrée.

A la faveur de ses tendances passives et de son identification à la mère en tant que rivale, la petite fille se tourne vers son père dans l'espoir d'obtenir le phallus-enfant, et non guidée par un amour érotique pour le père. Le père ne sera aimé qu'en tant qu'appendice du pénis.

La relation au père en inhibant les pulsions actives, sadiques et phalliques de la fille, permet l'instauration de la "féminité normale", laquelle consiste principalement en l'orientation passive-féminine de la sexualité féminine et en la substitution du désir d'enfant à l'envie du pénis.

Selon Freud, la relation au père est un havre pour la fille qui tend à s'y attarder d'autant plus qu'aucune menace ne vient la sanctionner. L'angoisse spécifique de la fille serait l'angoisse de perdre l'amour et non l'angoisse de castration. Aussi, la relation au père qui, parfois n'est que le report sur celui-ci de la relation à la mère, peut durer un temps indéterminé et n'être surmontée que tardivement et de façon incomplète.

Le retard de la résolution oedipienne compromet, ajoute Freud, la formation du Surmoi qui ne pourra parvenir à l'indépendance et à la puissance nécessaire à la sublimation.

Faute d'un Surmoi rigoureux, personnel, la femme reste fixée à un idéal narcissique masculin issu de l'"envie du pénis". Le désir d'être un homme persiste, affirme Freud, même quand la féminité est la mieux établie. Ainsi, même la naissance d'un enfant mâle, représentant du phallus tant convoité, ne saura apaiser la soif narcissique de la femme.

Le désir viril se maintient donc chez la femme mais ne saurait trouver meilleure réalisation que dans la maternité; toute autre production s'efface devant l'enfant. Conception fondamentale chez Freud: les tendances phalliques masculines qui n'ont pas succombé au refoulement sont sublimées dans la maternité. Or, nous montrerons qu'en ce trajet qui va de la sexualité phallique à la maternité, tout un champ a été "détourné", le champ du féminin.

a) A propos du narcissisme

En 1932, il n'est plus question de la femme narcissique, auto-suffisante, douée d'amour pour elle-même. Freud révèle l'insoutenable de la castration chez la fille, chez la femme en ce que s'y dévoile un manque primaire, cause d'un désir narcissique prévalent aux dépens de la vie érotique féminine. Désir mêlé d'envie, mais aussi d'hostilité, désir de prendre, d'avoir envers et contre tout.

Pour Freud, il s'avère que c'est pour réparer les dommages de la castration que la femme est plus narcissique que l'homme. Elle a plus

besoin d'être aimée que d'aimer, dira-t-il. Et si, à la puberté, elle investit son corps, la parure, son image, c'est pour compenser le "défaut" de son sexe. Ainsi, l'envie du pénis, en même temps qu'elle est décrite comme le moteur de la féminité - un désir viril est le moteur de la féminité? - est considérée comme l'élément organisateur de la fantasmatique féminine.

b) A propos du masochisme

Le concept de masochisme est inséparable d'une étude de la sexualité féminine en psychanalyse. Freud ne manque pas de faire ressortir les rapports de celle-ci à celui-là.

Dans Le problème économique du masochisme (1924), le masochisme est présenté sous trois formes: comme mode de l'excitation sexuelle ou érogène, comme expression de l'être de la femme ou masochisme féminin, et comme norme de comportement dans la vie ou masochisme moral.

Freud constate que les fantasmes masochistes placent la personne, que ce soit un homme ou une femme, dans une situation caractéristique de la "féminité": coït, être castré, accouchement. C'est le masochisme féminin, lequel repose sur le masochisme érogène primaire, le plaisir de la douleur.

Le masochisme primaire correspond chez Freud, à une part de la pulsion de mort qui n'a pas été dérivée vers l'extérieur mais est restée à l'intérieur de l'organisme pour devenir une composante de la libido. Il est donc le témoin de l'alliage nécessaire à la vie, écrit Freud, de la pulsion de mort et d'Eros.

Ce masochisme accompagne toutes les phases de développement de la libido et particulièrement le stade d'organisation phallique où il contribuerait à l'instauration de la position féminine. Le complexe de castration chez la fille inhibe et limite la masculinité et encourage la féminité. Est posé que l'acceptation du fait de sa castration par la fille se supporte d'un plaisir. Ne se tourne-t-elle pas vers le père, agent supposé de la castration?

B. Problématique phallique et narcissisme

Il apparaît intéressant ici de situer le discours de Freud en fonction des thèmes de la recherche présente. Ce repérage permettra de clarifier les données recueillies à l'intérieur d'un cadre conceptuel en autorisant la critique. Précisons que de nombreux auteurs féministes se sont chargés du découpage de la théorie de Freud, aussi nous contenterons-nous d'apporter une réflexion aussi personnelle que possible.

Il s'agit d'analyser les effets de l'organisation phallique - complexes de castration et d'Œdipe - sur le narcissisme du sujet. Le terme "phallicisme" désigne ici ce moment particulier du devenir sexuel des sujets des deux sexes où un seul organe génital est reconnu, soit le pénis.

Au début de la phase phallique, avant la prise en compte de la différence des sexes, Freud considère que garçons et filles reçoivent de la part de la mère, des soins identiques; en conséquence, la fille ne devrait pas être moins aimée que le garçon. Or, dans le texte La féminité (1932), il affirme que seul le rapport mère à fils est dépourvu d'ambivalence et peut combler la mère qui projette son narcissisme sur

l'enfant. Il assure en outre, que les relations mères-filles sont toujours empreintes d'ambivalence. Il y aurait donc un manque narcissique primaire chez la fille, la fusion n'ayant pas été plénitude comblante, comparable à celle du garçon.

A cette époque, la petite fille se livre à la masturbation clitoridienne, vivant, écrit Freud, comme un petit garçon. Les plaisirs qu'elle éprouve la confirment narcissiquement mais aussi phalliquement, c'est-à-dire qu'elle s'aime en tant que "garçon".

1. Narcissisme et castration

Or, la fillette dans l'expérience de la rencontre du semblable masculin s'éprouve comme "castrée", non comme "fille", le vagin n'étant pas connu de l'enfant. Rupture d'une illusion que Freud décrit comme une véritable tragédie, définissant la féminité comme un destin anatomique. Une tragédie qui emporte l'amour-propre de la fille, le sentiment de sa valeur, son désir pour la mère, sa jouissance, car désormais elle rejette un organe aussi "inférieur" que le clitoris.

La petite fille se constitue une image d'elle-même au masculin et édifie son idéal sur le modèle paternel. Il s'agit pour elle non seulement de se reconnaître manquante de pénis, mais aussi et surtout de la perte d'une part d'elle-même (de son Moi) en tant que masculine, de la perte de son objet de désir et d'un certain renoncement à la jouissance phallique. Celle-ci peut déboucher sur un refus total de la sexualité quand c'est la mère séductrice qui interdit la masturbation.

Face au miroir, la fille ne voit rien et croit n'avoir rien, l'infériorité supposée de son clitoris l'amenant même à nier son existence. L'envie du pénis s'avère dans cette perspective, la seule voie encore ouverte au désir.

L'envie du pénis découle directement de la blessure narcissique de la fille qu'elle vise à réparer. Il s'agit du désir d'acquérir un pénis personnel, convoitise agressive, héritière de la composante sadique-anale de la sexualité: désir de prendre, arracher, s'approprier, etc., d'où l'équivalence pénis, fèces, enfant.

Le désir d'enfant s'adressant au père est pour Freud, un désir phallique narcissique. Il ne s'agit donc pas ici d'un désir pour le père. Reste à la fille, de s'identifier à la mère rivale pour récupérer l'espoir de satisfactions narcissiques. Autrement dit, le devenir-mère de la petite fille passe par le "châtrage" (elle n'a pas de sexe, ni masculin, ni féminin) qui commence avec la phase phallique et ne se termine qu'à la naissance du premier enfant.

Sa "défectuosité anatomique", sa "native infériorité sexuelle", en un mot, la "reconnaissance de son infériorité", transforment sa vie en une quête éperdue d'amour. Car Freud impute plus de narcissisme à la femme en raison même de son manque: l'amour est recherché pour panser, réparer cette blessure, jouant ainsi le rôle du phallus. L'homme reconnu comme supérieur, est investi de tous les prestiges de l'Idéal du Moi, un idéal masculin. Ainsi, dit Freud, la femme cherche l'homme qu'elle aurait aimé devenir quand elle était petite fille; ou elle recherche un homme sur le modèle du père. Son choix d'objet reste avant

tout narcissique, même si plus tard, le mari ou l'amant peuvent hériter de la relation ambivalente à la mère.

Une remarque s'impose ici. Soulignons l'importance accordée par Freud au complexe de castration dans le destin féminin, alors que chez le garçon, le complexe d'Œdipe aura une place centrale. Par ailleurs, cette importance du complexe de castration est corrélative de la problématique narcissique prépondérante chez la fille.

Le garçon retire, quant à lui, de l'expérience de la castration un surcroît de narcissisme. En effet, l'interdit de l'inceste est le garant de son désir et de son pénis, en même temps que de son existence de Sujet; l'angoisse de castration témoigne chez lui de la valeur prééminente accordée par l'homme à son pénis.

2. Narcissisme et complexe d'Œdipe

La place du père dans l'Œdipe de la fille n'est pas comparable à celle que Freud lui accorde dans l'Œdipe du garçon. Le père est en position de sujet immobile, porteur et appendice du pénis, détenteur de l'autorité et pourvoyeur d'enfant. Le pénis seul semble être l'objet érotique narcissique de la fille, non le père. Son rôle dans la relation oedipienne de la fille est peu exploré, sauf en tant qu'agent exécutif de la castration et inhibiteur de la sexualité phallique virile.

Le père peut aussi apparaître comme personnage transférentiel: la fille reporte sur lui ses sentiments envers la mère. Dans certains fantasmes, tels ceux rencontrés dans On bat un enfant (1919), il devient un personnage sadique qui castre et viole l'enfant mais aussi procure

la jouissance.

En ce sens, une certaine conception du féminin est mise à jour où la jouissance féminine est associée au masochisme dont l'initiateur fantasmatique est le père.

La fille se tourne vers le père dans l'espoir d'une réparation et non en vertu d'une attirance sexuelle, précise Freud. Cette réparation, elle l'obtient sous la forme d'une promesse projetée dans un lointain avenir, la maternité. C'est en fonction de ce qu'elle sera qu'elle recevra du père une certaine confirmation narcissique.

C. Problématique phallique et désir érotique

Le fantasme hystérique de séduction paternelle semble avoir disparu de la scène dans les études de Freud sur la sexualité féminine. La séduction est reportée du côté maternel à la période pré-oedipienne. C'est la mère que la petite fille désire activement, phalliquement. Elle veut la posséder, lui faire un enfant; ses motions actives et passives s'expriment sous les modes oraux, anaux et phalliques. Freud décrit une relation violente, passionnée, un amour démesuré, une faim inapaisable, dont la contrepartie en est une d'angoisses très vives de dévoration. Cette description contredit encore une fois son hypothèse d'une identité de développement de la fille et du garçon.

Le désir pour la mère se distingue mal ici d'un désir d'union fusionnel à la mère qui semble être le but véritable de la fille.

Freud, on l'a vu, explique le détachement de la fille de sa mère par la découverte du "fait de sa castration" et de celle de sa mère. Dans un premier temps, il insiste sur la comparaison anatomique défavorable à la fille par rapport au garçon; dans un second temps, il précise que l'amour de la fille s'adresse à une mère phallique. Or, ce second élément est déterminant dans l'abandon de l'objet maternel.

La castration maternelle correspond dans l'esprit de la petite fille à une dévalorisation et à un mépris du féminin et de la femme en général. Freud, par le déplacement de son observation sur le traumatisme génital, occulte la problématique initiale, celle du désir dans la relation à la mère. Car l'enjeu ici est non seulement le refoulement du désir pour la mère, mais encore la répression de la sexualité (phallique) de la petite fille - la seule qu'elle connaisse - sa jouissance, au nom d'un critère anatomique ultime.

Toute l'attitude de la fille à l'égard du phallus traduit en un discours une série de jugements de valeurs dont on ne trouve nulle part de justifications objectives: par exemple, la honte, le sentiment d'infériorité ne sont pas expliqués mais semblent aller de soi pour Freud.

En somme, la reconnaissance par Freud de l'importance de la relation pré-oedipienne ne l'empêche pas de centrer sa théorie sur l'impact du complexe de castration et de faire de l'envie du pénis le moteur du devenir-femme de la petite fille. De plus, ce même facteur explique les différences psychologiques, sociales et culturelles entre les sexes.

Le désir, laissé en suspens, ou refoulé, laisse un vide; quel est le destin du désir pour la mère? L'envie du pénis qui survient ensuite n'est pas un désir véritablement érotique, même s'il peut le devenir.

Allons-nous retrouver le désir dans la relation au père? Mais le père n'est élu qu'en tant que porteur du seul objet alors désiré par la fille, le pénis.

D'ailleurs, Freud hésite à doter la fille d'un complexe d'OEdipe, préférant réserver l'expression au garçon chez qui se retrouve la conjonction de l'amour pour le parent de sexe opposé et la haine pour le parent du même sexe. Chez la fille, il n'y a pas cette conjonction puisque son désir s'adresse à un parent de même sexe et la rivalité au parent de sexe opposé. Cette première relation est ensuite transférée sur le père. D'où cette hypothèse qu'il n'y a d'inceste véritable qu'avec la mère. L'objet de l'OEdipe féminin serait en réalité la mère.

Le père intervient comme figure castratrice et c'est dans une relation passive-masochiste au père que dans ses fantasmes la fille fait l'expérience de la jouissance. Cette relation est analogue à celle de l'OEdipe négatif du garçon. Elle correspond à l'adoption d'une position d'objet désiré par l'autre plutôt que celle de Sujet désirant qui lui est antérieur.

Dans son itinéraire, la fille comme Sujet désirant bute sur le roc de la castration où son image se brise et se reconstruit à la faveur de revendications phalliques pendant que pour sauver sa jouissance, elle se fait objet de désir, aidée en cela par ses tendances à buts passifs et masochistes. C'est ainsi du moins que Freud l'a retracée!

D. Problématique phallique et position féminine

1. Féminin et évolution oedipienne du garçon

Freud a d'abord postulé une bisexualité biologique fondamentale dans les deux sexes. La bisexualité psychologique n'apparaîtrait qu'à la puberté lors de la découverte du vagin. Ce n'est que par convention qu'il utilise les termes de "féminines" ou "masculines" pour désigner des tendances passives ou masculines de la libido antérieures à la puberté. Il faut rappeler que selon lui le masculin-féminin n'est saisissable que dans ses manifestations actives ou passives.

Chez le garçon, les composantes féminines de sa sexualité sont considérées par rapport à ses tendances passives, en particulier anales, dans le cadre du complexe d'Edipe négatif. L'attitude dite féminine du garçon y est associée avec le désir d'adopter envers le père une position passive et masochiste analogue à celle de la mère dans la scène primitive. Il s'agit donc d'un désir qui se révèle inacceptable pour le garçon en proie à l'angoisse de castration.

Pour comprendre les conceptions du féminin chez l'homme, rappelons encore l'expérience de découverte du sexe féminin du petit garçon. L'absence du pénis s'associe dans son esprit à la menace de castration, castration "accomplie" chez la fille. D'où l'association du sexe féminin et de la castration, castration qui évoque la mort puisqu'aux notions de sexe et de reproduction, se lient celles du désir, du manque, de la vie. L'horreur inconsciente du sexe féminin et de la position féminine rejoint donc l'angoisse de castration et l'horreur

de l'inceste, en même temps que la fascination. Deux petits articles de Freud en font état, ce sont La tête de Méduse (1922) et L'inquiétante étrangeté (1919).

Par ailleurs, l'étude des perversions permet de préciser la conception du féminin chez Freud. Ainsi, Le fétichisme (1927) montre que la négation de la castration maternelle conduit à l'utilisation d'un fétiche représentant le phallus de la mère duquel il dote la femme lors des rapports sexuels. Il s'agit bien du rejet de la femme, en particulier de la mère, comme châtrée en ce que non seulement elle évoque la castration possible du garçon, mais encore en ce qu'elle renvoie au désir incestueux.

Enfin Freud (1924), pour exposer sa thèse d'un masochisme érogène féminin, emprunte l'exemple d'un homme masochiste où la jouissance masochiste y est explicitement reliée à l'adoption d'une position féminine. Cette position féminine, Freud la caractérise ainsi: être castrée, être violée, accoucher.

2. Féminin et évolution féminine

Selon Freud, la femme serait plus bisexuelle que l'homme du fait de la division en deux temps de son évolution psycho-sexuelle: une phase virile et une phase dite féminine, ouvrant sur un destin maternel.

Le problème demeure encore ici l'ambiguïté des notions de bisexualité et du couple masculin-féminin. Si l'on se rapporte à la description du trajet oedipien de la fille, il appert en effet que l'accès à une position oedipienne féminine, non seulement ne répond pas à la question

de l'existence d'un désir génital mais exclut le champ du féminin.

Freud désigne comme féminité accomplie l'accès à une attitude passive-réceptive à l'égard du père et le remplace-ment de l'envie du pénis par le désir d'enfant. Or, dans le premier cas, il s'agit d'un retournement-renversement des tendances actives-agressives contre la personne propre, auxquelles s'allie le masochisme primaire; dans le second cas, il s'agit de la poursuite du désir phallique et d'une quête narcissique. Dans l'un et l'autre cas, le sujet devient objet du désir de l'autre dans le renoncement au statut qui le faisait désirant.

De plus, dans le premier cas, l'accès à la féminité consiste dans le renversement en leur contraire de toutes les tendances antérieures dites masculines de la fille faisant apparaître le féminin comme le simple contraire, double négatif du masculin; dans le second cas, le féminin coïncide avec le maternel. Par ailleurs, considérant que le vagin n'existe pas pour la fille avant la puberté, celle-ci se retrouve avec ce qu'il convient d'appeler une véritable castration psychique pouvant justifier sa régression anale à l'érotisme et son recours à la parade narcissique.

La fille, soumise au même système de représentations que le garçon, concevra à l'égard du sexe féminin, la même horreur, le même mépris, sans que toutefois il apparaisse chez elle le même "triomphe" que chez ce dernier. Elle se refusera à aimer plus longtemps une mère dite châtrée à qui elle n'a rien à offrir de valable sinon le reflet identique de son manque. D'où le refus du féminin mis en évidence par Freud et qu'elle partage avec le garçon.

Ce refus du féminin s'exprime entre autres par l'envie du pénis pouvant aller jusqu'au complexe de masculinité. La fille refuse la position féminine, maintient qu'elle est un garçon et se comporte dans la vie, comme tel. Le même rejet de son sexe peut s'exprimer au moyen d'une inhibition sexuelle complète débouchant sur la névrose.

Il est clairement indiqué, chez Freud, que la réalisation sexuelle du sujet passe par la castration ou le fantasme de castration, dont l'emprise explique la réaction commune des sexes à l'égard du féminin qui lui est associée. Sans oublier que c'est d'abord le féminin maternel qui est rencontré par chacun des sujets, rencontre scellant la séparation, le renoncement à la mère des "tout débuts".

A partir de ses analyses du complexe de castration féminin, Freud dresse ensuite un tableau "peu réjouissant" des conséquences psychologiques des différences anatomiques des sexes, différences qui font ressortir et justifient les inégalités intellectuelles, sociales et culturelles entre les sexes.

Le point de référence et le modèle étant l'homme, la femme est présentée comme narcissique et masochiste par essence, caractérisée par la prépondérance de l'envie dans sa vie psychique, d'où un en-plus de jalousie. N'ayant qu'un Surmoi faible et dépendant, elle manque d'aptitude à la sublimation et se révèle moins capable de contribuer à l'édification d'oeuvres culturelles.

Freud (1930), dans Malaise dans la civilisation, indique que les femmes tendent à contrarier le courant civilisateur par les exigences de leur amour; en effet, l'amour a partie liée avec la fonction génitale

qui empêche la sublimation de l'homme. Dans ce texte, Freud exprime nettement l'idée que le courant civilisateur provient de la sublimation des pulsions homosexuelles masculines; ce même courant civilisateur introduit, ajoute Freud, de nouvelles limitations à la vie sexuelle: choix d'objet hétérosexuel, mariage monogamique et indissoluble.

Ainsi, le conflit entre l'amour et la civilisation se joue au niveau des sexes. Les femmes soutiennent les intérêts de la famille et de la vie sexuelle, alors que l'oeuvre civilisatrice devient de plus en plus l'affaire des hommes, les femmes adoptant à cet égard, note Freud, une attitude hostile même si au tout début, elles ont contribué à la naissance de la Société par leurs exigences génitales.

Au terme de ce parcours freudien, il est possible de se rendre compte que la place de la femme quant à la civilisation est à la fois pré-historique et initiatrice de la civilisation, à l'origine sans en être la fondatrice et que, par ailleurs, elle reste en-dehors du courant civilisateur comme agent, tout en en constituant à l'égal de la nature, un "objet" à socialiser.

Cette conclusion de Freud est la contrepartie logique de sa conception différenciée de l'évolution psycho-sexuelle centrée sur le complexe d'OEdipe comme "moment" structurant, donnant accès à la spiritualité, à l'humanisation et à la culture. Seul le petit garçon traverse un OEdipe véritable qui se termine par l'introjection du Surmoi et l'identification au père. Par contre, il montre que la petite fille, soit qu'elle n'accède pas à l'OEdipe, soit qu'elle y accède imparfaitement par un transfert de la relation de la mère au père, sans modification

des contenus, soit qu'elle ne s'en sorte jamais quand elle y accède ou qu'elle s'en sorte tardivement. De toute façon, son complexe d'OEdipe est plutôt vécu par rapport à la mère et n'a pas la même valeur structurante que celui du garçon, de dire Freud.

Freud attribue à la femme une jouissance d'un type masochiste primaire, liée à la libido infantile, à la castration et à la sexualisation compensatoire du corps; d'autre part, la femme est dite narcissique par essence de son être, ce qui implique un mode de fonctionnement pré-oedipien, la situant en-deça d'une histoire et d'une position féminine authentique, en dehors de la parade narcissique et de la fonction maternelle.

Le féminin, en tant qu'identifié aux tendances à buts passifs rencontrées aussi chez l'homme, ne rend compte que d'une part très restreinte de ce qu'est, pourrait être le féminin, la femme. La description freudienne de la sexualité féminine ne va pas au-delà de l'OEdipe; ne révélant que l'héritage phallique, sa psychologie de la femme reste soumise à la primauté du phallus et à sa logique.

La publication en 1923 de l'article de Freud L'organisation génitale infantile, introduisant la phase phallique dans l'évolution libidinale, marque l'ouverture d'une controverse célèbre en psychanalyse. Karen Horney (1923), sera la première à relever le gant dans La genèse du complexe de castration chez la femme, où elle émet des doutes quant à la conception dominante à l'époque, selon laquelle de nombreux individus féminins souffrent du fait d'être de sexe féminin.

Dans ce débat, Karen Horney sera suivie par Ernest Jones et Mélanie Klein pour constituer ce qu'il est convenu d'appeler l'Ecole de Londres. Du côté de Freud, se rangeront des auteurs comme Jeanne Lampl-de-Groot, Marie Bonaparte, Hélène Deutsch et Ruth Mack Brunswick pour former l'Ecole de Vienne.

Afin de circonscrire aussi précisément que possible les deux points de vue en présence, nous ferons appel à la terminologie de Jones (1932):

- Ecole de Londres ou points de vue opposés à Freud: la petite fille est ici considérée comme une "femme d'emblée" et donc douée de pulsions féminines précoces, lesquelles sous la pression de l'angoisse subissent

un refoulement inexorable. La phase phallique et l'envie du pénis qui s'ensuivent ne seraient que secondaires et défensives.

- Ecole de Vienne ou points de vue en accord avec Freud: la petite fille ne naît pas femme, elle le devient. Elle s'attribue un phallus à elle-même; dès lors, ses fantasmes, ses désirs et ses buts, sont identiques à ceux du garçon. D'où la nécessité d'un passage, le complexe de castration, qui précipite la fille vers la féminité par suite de l'échec de sa masculinité phallique. A ce moment, Freud utilise comme synonymes les termes "phallique" et "masculin".

A. Ecole de Vienne: Freud

Les psychanalystes de l'Ecole de Vienne partagent les vues de Freud sur la sexualité féminine à savoir que la petite fille adopte une position féminine par suite de l'échec de sa masculinité. Notons cependant que, en certains points, leurs conceptions se distinguent de celles de Freud et apportent des contributions originales.

Ainsi, Abraham (1920) accentue l'importance du complexe de castration qu'il fait reposer uniquement sur une expérience anatomique. La petite fille se sent inférieure par comparaison avec l'autre sexe; blessée narcissiquement, elle identifie le sexe féminin à une blessure, une castration, ce qui la rend hostile envers l'homme, envieuse du pénis et lui donne le sentiment d'être dépouillée (manque primaire).

1. La relation à la mère

L'apport spécifique d'Abraham sera surtout d'avoir su lier la problématique phallique à la phase anale, c'est-à-dire l'envie du pénis à

la symbolique du don. Dans la relation au père, le désir de recevoir un pénis devient désir de recevoir un enfant comme don ou preuve d'amour que la fille est appelée à donner plus tard dans la relation à l'homme. Il faut rappeler en effet, que le premier cadeau de l'enfant à sa mère est la selle qui, en vertu d'une équation symbolique, s'associe inconsciemment au pénis, puis à l'enfant.

Enfin, si Abraham néglige de rendre compte de la relation pré-oedipienne mère-fille, il n'en insiste pas moins sur l'influence du complexe de castration maternel dans sa relation à l'enfant des deux sexes. La mère peut communiquer inconsciemment une conception souvent dévalorisante du féminin à sa fille et adopter une attitude castratrice à l'égard du garçon.

La relation pré-oedipienne intéresse particulièrement J. Lampl-de-Groot (1927) et Ruth Mack Brunswick (1940). Les deux auteures, avant Freud, attirent l'attention sur l'existence d'un lien oedipien (OEdipe négatif) de la fille à la mère. De plus, pour la seconde, le désir d'enfant précède le désir de posséder le pénis: il s'agit, pour les deux sexes, de posséder ce que possède la mère omnipotente.

2. L'envie du pénis

Ici, les auteurs apportent des significations différentes à propos de l'articulation du complexe d'OEdipe au complexe de castration.

Chez J. Lampl-de-Groot (1927), l'absence de pénis est attribuée à un châtiment dirigé contre les fantasmes oedipiens envers la mère; l'auteure ne distingue pas le complexe d'OEdipe du garçon de celui de la fille.

La fille se tourne ensuite vers le père dans l'espoir de recevoir l'enfant.

Ruth Mack Brunswick (1940), ajoute que la fille s'identifie alors à la "mère châtrée", auparavant rejetée pour l'avoir fait naître sans pénis.

L'envie du pénis comme fantasme s'inscrit chez Hélène Deutsch (1949), dans le contexte plus général du traumatisme génital qu'elle répartit en deux temps. Le premier temps est constitué par l'insuffisance (carence organique) du clitoris à satisfaire les pulsions actives et phalliques, insuffisance qui donne lieu à l'envie du pénis et à l'orientation de la libido vers des buts passifs. Le second temps correspond à la carence vaginale; en effet, entre l'orientation vers la passivité et la découverte du vagin, la fille n'a pas d'organe à sa disposition. Ces deux événements produisent, selon Deutsch, le traumatisme génital. Pour Deutsch, l'envie du pénis découle donc à la fois de la tendance générale de l'enfant à envier ses semblables, du traumatisme génital et de l'intensité de ses besoins sexuels. Ainsi, la découverte de la différence des sexes est pour la fillette la confirmation d'un manque déjà ressenti dont l'envie n'est pas la cause, mais la conséquence, conséquence d'une carence frappant ses organes génitaux et sa jouissance. L'envie du pénis est ici secondaire.

Enfin, Marie Bonaparte (1951), met l'accent sur les racines biologiques du problème de la castration dans ses rapports avec la bisexualité. Pour elle, l'envie du pénis est primaire, c'est-à-dire fondée sur un critère anatomique: le clitoris y est vu comme un organe

"tronqué", source d'une sexualité virile néfaste à la femme et dont il vaut mieux faire le deuil.

3. Le masochisme

Jeanne Lampl-de-Groot, Marie Bonaparte et Hélène Deutsch s'intéressent à la question du masochisme féminin. Pour Lampl-de-Groot (1933), la situation se résume à ceci: l'homme est actif, la femme est passive. La raison de ce "fait" réside dans la biologie de la reproduction: ovule passif, spermatozoïde actif. Ses critères pour définir une femme féminine sont les suivants: aucune agressivité tournée vers l'extérieur, pas de Surmoi (faute de pouvoir introjecter agressivement le Surmoi paternel) et enfin, masochisme par retournement vers l'intérieur de l'agressivité.

La question du masochisme est spécialement étudiée par Deutsch (1930). Pour elle, comme pour Bonaparte et Lampl-de-Groot, la femme est passive, l'homme, actif. L'étude de la disposition passive-masochiste de la femme dans son rapport avec le narcissisme devrait, selon cette optique, permettre de rendre compte de la genèse de la féminité.

Notons en outre que la disposition en question repose, d'après cette auteure, sur des critères anatomiques indépassables. Ainsi, actif-passif au sens psychologique est pour elle équivalent au couple "actif-passif" au sens biologique, de même que "actif-passif" est superposé au couple "masculin-féminin", ce qui est contraire à la position de Freud, telle que décrite ci-dessus.

D'où provient le masochisme? L'insuffisance du clitoris, son infériorité, ne permettant pas la satisfaction des pulsions actives-sadiques obligent la fille à un infléchissement passif-masochiste de ces tendances. "Aussi l'insuffisance de cet organe peut-elle être considérée comme une cause biologique et physiologique des différences sexuelles psychologiques." (Deutsch, 1949).

Suite à l'infléchissement masochiste, au désir masculin narcissique d'avoir un pénis, se substituerait le désir objectal d'être châtrée par le père, désir réalisé dans le viol et l'accouchement: c'est la "triade masochique" féminine.

De même, les tendances actives-agressives issues de la phase anale et la tendance à l'activité (à la maîtrise) propre au Moi, se retourneront en "passivité" - l'auteure n'emploie pas l'expression freudienne de tendances à buts passifs - dans la relation au père, la fille renonçant à l'affirmation de soi et à la maîtrise pour le bénéfice d'être aimée du père. Précisons toutefois que l'auteure définit la passivité comme une activité tournée vers l'intérieur et non une inertie.

Toujours selon Deutsch, l'orientation de la fille vers le père est d'abord active et ne devient passive que secondairement par suite de l'attitude inhibante de celui-ci. Attitude sociale dont le père se fait le représentant en rejetant la fille vers un rôle féminin "constitutionnellement déterminé". Autrement dit, l'attitude paternelle ne fait qu'entériner la destinée biologique féminine.

Le narcissisme plus accentué de la fille est ici corrélatif de son masochisme. En effet, ce narcissisme vise à protéger la fille contre ses tendances masochistes pouvant porter atteinte à l'intégrité du corps et du Moi de la femme.

Dès lors, le trait dominant de la femme féminine (deutschienne), est son érotisme, "un feu qui brûle de l'intérieur", qui repose sur son aptitude d'origine narcissique à s'identifier à l'homme aimé: "Elle abandonne l'initiative à l'homme et renonce à son originalité propre, faisant l'expérience d'elle-même à travers l'identification." (Deutsch, 1949).

Hélène Deutsch fait du masochisme de la femme une condition nécessaire de son adaptation à sa fonction sexuelle et reproductrice. Toute la vie sexuelle féminine, écrit-elle, participe de la douleur unie au plaisir: douleur de la défloration, pénétration sexuelle associée au viol, accouchement où se réalise l'acmé du plaisir masochique, etc. Toutes ces expériences, en même temps qu'elles comportent une certaine régression à la composante masochiste infantile liée à la castration comportent aussi des souffrances réelles qui rendent nécessaires l'association du plaisir à la douleur pour obtenir le plaisir sexuel, l'orgasme.

B. Commentaires et critiques

Jeanne Lampl-de-Groot, Hélène Deutsch, Marie Bonaparte ont en commun d'appuyer leurs thèses sur des critères anatomiques et physiologiques. Les phénomènes psychiques sont par elles, considérés comme la conséquence de phénomènes physiques, en même temps qu'ils sont déterminés par une

finalité biologique. Par exemple, le masochisme correspond à la passivité de l'ovule en plus d'être considéré comme nécessaire à la reproduction.

Notons ici que ces auteures, aussi fidèles à Freud soient-elles, s'éloignent de ses vues en insistant sur la question de la biologie, domaine non-psychanalytique. Freud a montré au contraire, que l'inconscient a un rapport fantasmatique à l'anatomie (le phallus par exemple) et que l'objet de la psychanalyse, c'est la subjectivité propre et les relations qu'elle entretient avec le sexe et la sexualité. En ce sens, Abraham est le plus près de Freud.

En second lieu, il convient de reprocher à ces psychanalystes de verser dans la psychologie par sa description teintée de vieux clichés sur la "vraie" femme, en particulier Hélène Deutsch qui propose un modèle totalitaire de la féminité. De plus, ces thèses visent l'adaptation de la femme à une certaine "normalité" présentée comme conforme à sa constitution anatomique.

En troisième lieu, les thèses ici exposées démontrent l'emprise des systèmes de représentations socio-culturelles de la féminité en ce qu'elles transforment en destin, au nom de son anatomie, la vie entière de la femme.

1. Problématique phallique et narcissisme

Il est douloureux d'être femme, écrit Abraham, un des disciples les plus prestigieux de Freud. Cette douleur est vite attribuée au complexe de castration de la fillette à un "défaut" génital, à une "insuffi-

sance organique", à un "clitoris tronqué", en somme à l'impossibilité pour la fille d'accéder à son sexe autrement qu'en passant par le sexe du garçon. Les psychanalystes de l'Ecole de Vienne, y compris Freud, partagent ce point de vue. Le concept "envie du pénis" est pour cette raison placé en position centrale déterminante du complexe de castration.

Celle qui croit posséder un phallus accède, en découvrant sa méprise, à une identification féminine par l'intermédiaire d'une dévalorisation quasi-totale. Théoriquement, elle apparaît aux auteurs dont il est ici question, comme un garçon ayant subi ou ayant à subir le châtrage.

Le facteur unique "envie du pénis" sert à expliquer d'une façon extrêmement réductrice, la vie psycho-sexuelle féminine, humiliation que la femme dissimule ou cherche à réparer de toutes les façons possibles.

2. Problématique phallique et désir érotique

Seule Ruth Mack Brunswick a reconnu les racines objectales de l'envie du pénis, soit le désir de posséder la mère pour lui faire un enfant. Le désir pour la mère quoique reconnu dans son antériorité par les autres auteurs, n'est pas rattaché au complexe de castration, sauf comme occasion de se détourner de la mère.

Avec l'envie du pénis, le désir prend une dimension narcissique, dimension qui est conservée dans le rapport au père pourvoyeur potentiel d'enfant.

Marie Bonaparte, Jeanne Lampl-de-Groot et Hélène Deutsch reconnaissent dans la relation à la mère, un complexe d'Edipe actif, analogue à celui du garçon, complexe qui sera suivi du complexe d'Edipe passif.

Les termes "actif" et "passif" viennent désigner ici l'orientation des tendances libidinales dans leurs rapports aux représentations oedippiennes. Ainsi, dans le complexe d'Edipe actif (Bonaparte), les tendances pulsionnelles sont actives, agressives et clitoridiennes. L'objet du désir est la mère. Dans l'Edipe passif, l'intervention paternelle impose un infléchissement des tendances actives-agressives en tendances passives-masochistes, caractéristiques de la position féminine.

En fait, il s'agit pour ces auteurs, de confirmer les thèses de Freud, d'où il ressort que le désir génital est là aussi inconnu. Le processus libidinal qui va de l'activité à la passivité au tournant phallique s'accompagne d'une modification de la position du sujet qui, de désirant, devient objet de désir.

3. Problématique phallique et position féminine

L'accent des auteurs de l'Ecole de Vienne, en dehors de Freud, porte principalement sur une conception de la femme comme être castré, essentiellement masochiste et vouée à une position d'objet dans la relation à l'homme.

La "femme féminine", telle que définie par ces auteurs, coïncide avec les représentations sociales et culturelles les plus communes de la féminité. Le féminin y est décrit comme l'envers du masculin, comme une

inversion, et des pulsions partielles, et des tendances actives-agressives, et du rapport à l'autre.

En changeant d'objet, la fille modifie sa position libinale de façon analogue au garçon, passant de l'OEdipe positif à l'OEdipe négatif et adoptant une position homosexuelle vis-à-vis le père. Autrement dit, jusqu'à ce qu'elle rencontre le père, la fille suit le même chemin que le garçon: elle aime sa mère en garçon.

Le complexe de castration, certes, introduit une différence dans les motivations des deux sexes à se tourner vers le père. Le garçon craint la perte de son pénis, la fille attendra un pénis du père. Cependant, il faut constater que dans les deux cas, la relation au père implique la castration.

En effet, le garçon, réalisant que cette relation comporte passivité, dépendance, masochisme, humiliation, qu'il associe à la castration et à l'être féminin, se détourne du père pour sauver son narcissisme. Ne retrouvons-nous pas les mêmes expériences chez la fille? La position féminine est comme une position homosexuelle et non l'inverse si l'on en croit la description de ces auteurs: passivité, masochisme, etc.

En outre, la description d'une évolution qui va de la masculinité - le phallicisme étant tout de même désigné comme masculin, excluant toute opposition - à ladite féminité, présente celle-ci comme une modification quantitative de celle-là, qui rappelle l'homosexualité mâle. Ainsi, il n'y a pas de féminin, ou du moins le féminin comme autre sexe n'apparaît pas, sauf comme maternel. Or, le maternel, ici comme chez Freud, s'inscrit dans la fonction phallique.

Il va sans dire que ces descriptions de la sexualité féminine ressortent d'un discours tenu par des femmes en analyse et qu'il ne s'agit pas de nier. Ce qu'il faut souligner par contre, c'est l'extrême dépendance de cette parole analytique par rapport aux valeurs, mythes, rôles, fonctions, dévolus à la femme dans la société. Celle-ci prisonnière d'une image d'elle-même, dévoile un Moi qui est le résultat d'une série d'identifications à des modèles prescrits, sinon imposés. Du féminin, ne pouvant rien dire puisqu'exclu des systèmes symboliques, la femme confirme malgré elle les vieux clichés de la féminité: passivité, etc.

Le discours psychanalytique qui reprend cette parole sans la situer par rapport aux représentations culturelles, manque à rendre compte du féminin: confirme, justifie, valide "scientifiquement", des caractéristiques psychiques découlant non de la nature de l'être féminin, mais de son aliénation spécifique. Aliénation impliquant une identification masculine et la haine du féminin-maternel.

C. Ecole de Londres: Jones

De 1925 à 1935, Karen Horney, Mélanie Klein et Ernest Jones, s'opposeront dans une série d'articles à la thèse freudienne de la virilité primaire de la petite fille, c'est-à-dire à son phallicisme.

1. La relation à la mère

Un des principaux points en litige dans ce débat porte sur la relation précoce mère-fille. La description de Mélanie Klein (1932) repose sur le double mécanisme de l'introjection et de la projection des objets

partiels, sein, pénis.

Selon Klein, toute l'attitude de la fille envers le sexe masculin est marquée par le rôle qu'a tenu dans ses premières années de vie, le sein maternel. Les premières introjections sont celles de la bonne et de la mauvaise mère, que représente le sein. Après le sevrage, la fille veut aussi sucer le pénis dont la frustration en même temps que le sein, donne naissance à la haine de la mère et à l'envie. La fonction de la mère réelle est alors de protéger la fille contre ses mauvais objets introjectés (pénis, sein), en lui apportant les bons objets (lait) dont elle disposerait "sans réserve".

La relation extrême d'attachement de la fille à sa mère s'explique par l'angoisse et le ressentiment à l'égard du sein maternel, source de toutes les satisfactions. A cause de son hostilité, la fille sera envahie de culpabilité, de crainte d'avoir dépouillé le corps maternel et d'avoir ainsi anéanti le réservoir de toute vie. Ces angoisses resserrent encore le lien à la mère et donnent lieu chez la fillette, à un besoin de réparation qui influence énormément la vie psychique.

Par rapport au garçon, la fille est ici désavantagée, écrit Klein, puisqu'elle ne retire de sa position féminine aucun soutien contre son angoisse: sa conformation anatomique ne lui fournit aucun indice sur l'état interne de son corps.

2. Complexe de castration / complexe d'Edipe

Pour les psychanalystes de Londres, l'articulation du complexe de castration au complexe d'Edipe se pose en relation avec les pulsions

pré-génitales et sadiques du développement libidinal.

Karen Horney (1923), la première, rapproche le complexe de castration de la femme de sa première position féminine de petite fille. Elle souligne certains facteurs qu'elle considère comme importants dans l'installation chez la fillette d'une envie du pénis basée sur les investissements pré-génitaux. La mortification narcissique de posséder moins que le garçon est renforcée par une série de désavantages tels que: la satisfaction des besoins scoprophiliques et exhibitionnistes que le garçon obtient en urinant, érotisme urétral et fantasme de toute-puissance liés au jet urinaire du garçon. De plus, du fait de sa position féminine, la fille envie la mère parce qu'elle a des enfants. Selon Horney, le désavantage de la fille repose ici sur des faits réels puisqu'elle n'est pas encore en possession de ses aptitudes créatrices. Ceci est l'envie primaire du pénis qu'il faut distinguer du complexe de castration de la femme.

Le complexe de castration ou envie secondaire du pénis avec exclusion du vagin et refus de la féminité doit être attribué aux frustrations de la situation oedipienne, à la "féminité blessée". L'existence de pulsions de castration à l'égard du père et la crainte du talion, détournent la fille de ce dernier et la poussent à réactiver défensivement l'envie primaire du pénis, appelée normalement à disparaître.

A l'encontre de la phase phallique considérée par Freud comme primaire, Horney oppose l'existence d'une phase phallique défensive. Son hypothèse s'appuie principalement sur la reconnaissance de sensations vaginales précoces, d'angoisses spécifiquement féminines de viol de la

part du père au cours de l'expérience oedipienne. "... en bref, la fiction est conçue et longtemps maintenue que le vagin n'existe pas, une fiction qui en même temps détermine la préférence de la petite fille pour le rôle sexuel masculin (Horney, 1933)."

Mélanie Klein et Ernest Jones abordent la question de la castration chez la femme; à moins de supposer que le refoulement n'existe pas chez la femme, peut-on vraiment parler de castration dans un cas où la castration est déjà un fait accompli?

Klein (1933) soutient que l'équivalent chez la fille de l'angoisse de castration est la crainte primordiale concernant l'intérieur de son corps, crainte d'être mutilée, détruite. Cette angoisse caractéristique de la féminité - il existe une connaissance inconsciente du vagin - provient des fantasmes sadiques à l'égard des deux parents frustrateurs, de l'envie et de la haine de la fille. Ces fantasmes suscitent la crainte des représailles et donc une profonde angoisse.

Pour Jones (1927), la crainte de castration du garçon n'est que l'expression d'une menace plus fondamentale, à savoir la crainte de l'"aphanisis" ou abolition de toute sexualité. Chez la fille se retrouve la même angoisse mais sous forme de peur de l'abandon ou de la séparation, ceci à cause de la dépendance physiologique de la femme par rapport à l'homme pour sa satisfaction sexuelle.

Pour Freud, l'Œdipe féminin succède au complexe de castration, la fille s'éloignant de sa mère qui ne lui a pas donné de pénis. Jones et Klein s'entendent pour reconnaître le désir d'un pénis chez la fille et sa haine de la mère. Mais pour ces psychanalystes, la fille souhaite

avant tout l'incorporation orale du pénis et non la possession d'un pénis personnel. Le désir d'avoir un pénis correspondrait plutôt dans ce cas, à l'aboutissement de la poussée oedipienne, autrement dit à une défense.

Pour Klein, pour Jones, tout comme pour Horney, l'OEdipe de la fille s'installe directement sous l'action dominante de ses éléments instinctuels féminins. Au moment du sevrage, le pénis, objet partiel, apparaît comme une source intarissable de satisfactions orales, doué de propriétés magiques et de toute-puissance, en même temps qu'il devient l'objet des pulsions orales, anales, urétrales et génitales de l'enfant.

Le pénis (objet partiel) est cependant détenu par la mère et donc cause de frustrations et de rivalité avec la mère, en plus d'être l'objet du sadisme de l'enfant. Pour Klein, ce pénis, en tant que représentant du père constitue le noyau du Surmoi paternel. La plus grande soumission de la fille au père introjecté livre celle-ci au pouvoir de son Surmoi plus puissant que celui du garçon.

En renonçant au sein pour le pénis du père, la petite fille s'identifie à la mère. De nouveau frustrée dans cette situation, elle s'identifie au père - selon Jones, elle développe ici une envie auto-érotique du pénis - à cause de ses sentiments hostiles, envieux et libidinaux à l'égard de la mère.

Par la possession d'un pénis extérieur, la fille peut mieux se convaincre qu'elle détient un pouvoir réel sur ses parents - détruire la mère et châtrer le père - et peut elle-même se protéger de la destruction.

La position sadique de la fille est donc pour Klein, la base du complexe de virilité de la fille. La culpabilité lui fait aussi désirer un pénis à des fins réparatrices envers la mère et pour lui rendre le pénis paternel dérobé. C'est le stade phallique qui décline à la faveur des déceptions, des doutes et du sentiment d'infériorité lors de la prise en compte de l'absence de pénis.

Selon Klein toujours, un stade post-phallique s'instaure ensuite au cours duquel la fille choisit de conserver ou d'abandonner sa position féminine. Les fondements de cette position sont déjà établis au début de la période de latence, à un niveau génital, avec ses caractères passifs et maternels.

Le schéma de développement de Klein rejoint celui de Jones (1927) qui peut se résumer de la façon suivante. Pour Jones (1935), la phase phallique décrite par Freud est bien liée à la "simple envie auto-érotique" d'un pénis, mais le vœu d'avoir un pénis à la place du clitoris tient en fait à des motifs secondaires essentiellement défensifs à cause de l'anxiété suscitée par le sadisme urétral dominant cette période. Le pénis est non seulement une arme pour attaquer la mère, il sert aussi et surtout à des fins de restitution et, en fait, ce que la fille envie c'est l'efficacité de la défense que le pénis met à sa disposition: le meilleur moyen de vérifier l'inanité de ses craintes est en effet d'expérimenter que le pénis n'est pas mortel, comme peut le faire le garçon.

De ce vœu auto-érotique de posséder un pénis en propre, Jones distingue chez la fille un désir "naturel primaire" d'un pénis qui est

le désir "normal" d'incorporer le pénis d'un homme, d'abord oralement puis vaginalement.

Le déclin de la phase phallique est pour Jones le moment où se révèle une féminité jusque-là réprimée. A mesure que progresse l'adaptation à la réalité, le fantasme défensif du pénis doit disparaître parce qu'il est reconnu comme fantasme.

Pour Jones, donc, la féminité se développe progressivement à partir de sa constitution instinctuelle. Et dès l'OEdipe précoce (deuxième année de la vie), interviennent des pulsions génitales accompagnant les pulsions orales et anales dans la relation au pénis du père.

3. Le masochisme

Horney (1933) résume ainsi les vues psychanalytiques concernant le masochisme: les satisfactions spécifiques recherchées et trouvées dans la vie sexuelle féminine et la maternité sont de nature masochique. Le contenu des désirs sexuels et des fantasmes précoces concernant le père est le désir d'être châtrée par lui. La menstruation a l'implication cachée d'une expérience masochique. Ce qu'une femme désire secrètement dans les rapports sexuels, c'est le viol et la violence, ou dans le domaine psychique, l'humiliation.

Horney veut déterminer l'importance des facteurs biologiques et culturels dans ce problème et examiner la validité des données psychologiques connues. L'explication généralement donnée au masochisme féminin est la blessure narcissique encourue lorsque la fille prend conscience de son manque pénien. Pour Deutsch (1949), le masochisme fait partie des caractères anatomo-physiologiques de la femme.

Karen Horney ne croit pas que les problèmes du masochisme chez la femme doivent être reliés aux facteurs inhérents aux caractères anatomiques et psychologiques de la femme uniquement, mais doivent être considérés comme conditionnés dans une grande mesure par le complexe culturel ou l'organisation sociale, dans lequel s'est développée la femme masochique. En effet, l'idéologie transmet, écrit-elle, une certaine image de la femme féminine qui encourage une position masochique: soumission, dépendance, inhibition, contrainte, etc. A cette image est associée un discours qui place d'emblée la femme en position inférieure et peu apte à accroître l'estime de soi, l'autonomie et les réalisations personnelles.

Horney ne modifie pas pour autant la conception psychanalytique, y ajoutant une perspective autre. C'est Mélanie Klein (1933) qui, à partir de la conception de Freud, modifie l'angle de vision. Mélanie Klein identifie le concept de "masochisme secondaire" de Freud avec celui de "masochisme féminin". D'où son argumentation: le masochisme secondaire ou féminin dérive, selon Freud, de la pulsion de destruction qui, après avoir été dirigée à l'extérieur, se retire des objets et retourne vers le sujet. Selon son point de vue, la pulsion malgré ce retournement, demeure attachée aux objets, qui sont alors intériorisés et par conséquent, la destruction dont ils sont menacés impliquent celle du Moi qui les contient. Le masochisme féminin serait donc dirigé contre le Moi et ses objets intériorisés, masochisme qui, selon elle, serait utile à la conservation de l'individu.

D. Commentaires et critiques

Avec Jones (1935), passons en revue les principaux points de discussion entre les Ecoles de Vienne et de Londres. Afin d'en faciliter l'exposition, ils seront répartis comme suit:

Ecole de Vienne

Le pénis est le seul organe reconnu par l'enfant.

Importance de l'oralité chez la fille, sans pulsions génitales précoces.

L'envie du pénis est primaire.

Les tendances sadiques sont infléchies en masochisme, les tendances actives en tendances à buts passifs.

La fille hait sa mère pour ne pas lui avoir donné un pénis.

Elle va vers le père par dépit et déception de son clitoris, et échec de sa masculinité.

Le Surmoi de la fille est dépendant d'une loi extérieure, il est moins rigoureux que celui du garçon.

Ecole de Londres

Il existe une connaissance inconsciente du vagin.

Importance de l'oralité accompagnée de pulsions génitales féminines.

L'envie du pénis est secondaire et défensive.

Les tendances et fantasmes sadiques sont dirigées contre le Moi et les objets intériorisés (Klein).

La fille désire un pénis pour pouvoir exprimer sa haine à l'égard de sa mère. Elle désire un pénis pour se défendre des angoisses liées à la position féminine.

Le Surmoi est ici archaïque, lié à la mère et au pénis paternel, plus sévère, parfois cruel.

Malgré le tableau qui vient d'être esquissé, il faut noter que parmi les auteurs de l'Ecole de Vienne, tous n'ont pas relevé un point essentiel de la théorie, soit l'intervention du père, en tant que représentant d'une Loi qui transcende l'individu. Ainsi, a été élaguée la dimension fondamentale de l'Œdipe comme moment structurant du devenir-femme, et de l'accès au Symbolique.

Ces auteures - Deutsch, Bonaparte - étayant leurs conceptions sur la biologie et l'adaptation à un rôle féminin, de toute façon prescrit, ont présenté un point de vue génétique qui ne rend pas compte de la dimension pulsionnelle dans son articulation à la réalité extérieure (le langage, les signifiants culturels). Ainsi ont-elles apporté une analyse intra-subjective, ou une analyse du Moi dans ses rapports avec des objets, sans tenir compte de la place et de la fonction de l'objet en référence aux moments du développement.

Par ailleurs, Mélanie Klein en décrivant les relations imaginaires de l'enfant au stade précoce, relations duelles, néglige la fonction symbolique du père, jugée fondamentale par Freud. L'intervention paternelle lui paraît nécessaire au progrès de l'humanité en tant qu'elle marque une coupure entre le sensible, le pulsionnel, l'irrationnel d'une part et l'intelligible, le spirituel, la rationalité d'autre part.

Il est difficile aux psychanalystes traitant de la sexualité féminine d'en rester à leur champ d'étude, versant soit dans le biologisme, soit la psychologie du Moi, soit dans la sociologie. Tentons de reconstituer le débat selon les thèmes qui suivent.

1. Narcissisme

La question du narcissisme est surtout traitée ici dans ses rapports avec les fonctions excrétoires (phase sadique-anale), l'envie du pénis et la formation du Moi.

Rappelons que Karen Horney (1923) relie, la première, la mortification narcissique de l'absence de pénis à une série de désavantages

de la fille par rapport au garçon: érotisme urétral supposé supérieur du garçon et toute-puissance associée au jet urinaire, invisibilité de son organe génital et impossibilité de l'exposer.

Des fantasmes de toute-puissance, en particulier de caractère sadique, sont plus facilement associés au jet urinaire de l'homme. De même, dans l'acte d'uriner, il est permis au garçon d'exhiber son organe génital et de se contempler.

Il apparaît donc à Horney que le sentiment d'infériorité de la fille n'est nullement primaire, mais découle des restrictions concernant ses possibilités de gratifications pré-génitales. A ce stade du développement, pense Horney, la fille est réellement désavantagée puisqu'elle n'a pas à sa disposition ses possibilités créatrices maternelles.

A propos de la "toute-puissance des excréments", Mélanie Klein (1932) y voit un facteur important dans les fantasmes sadiques des deux sexes, mais surtout chez la fille où il exerce une influence considérable sur le développement sexuel et la formation du Moi.

La fille dirige ses tendances destructrices contre la mère et le sein, s'enfermant elle et sa mère dans un univers fermé où prévalent le sadisme et la crainte des représailles. Le garçon peut localiser ses craintes au niveau de son pénis ce qui lui permet de les maîtriser, alors que la fille reste soumise aux rapports qu'elle entretient avec un monde caché et intérieur, l'inconscient.

Mélanie Klein signale le lien qui, chez le garçon, rattache originellement son sentiment de toute-puissance à son pénis, symbole, pour son inconscient, de ses activités et sublimations viriles. Faute de pénis, la fille associe le même sentiment au pénis introjecté du père dès lors idéalisé.

Selon Klein, la fonction réceptive de l'appareil génital féminin et sa structure anatomique expliquent que l'introjection du Surmoi (pénis paternel) soit chez elle renforcée par rapport au garçon. En possession d'un Surmoi plus vigoureux, l'angoisse la plus profonde de la fille concerne l'intérieur de son corps et ses objets introjectés, d'où une plus grande dépendance de la femme à l'égard de ses objets d'amour.

D'autre part, la fille développe un stratagème afin de venir à bout des effets de ses pulsions destructrices; en l'absence de pénis, elle rattache son narcissisme à son corps comme à un tout, ce qui lui permet de contrôler ses objets réels. Ainsi, la toute-puissance originellement attachée aux fonctions corporelles excrétrices et la magie de la pensée sont chez la fille, élaborées en narcissisme du corps entier, chez le garçon en narcissisme phallique.

2. Désir érotique

Les auteurs de Londres reconnaissent l'existence d'un désir génital spécifiquement féminin dès les stades précoces du développement. Pour s'organiser, le désir doit passer par la triangulation oedipienne selon un double mouvement: OEdipe précoce ou relation Sein-enfant-pénis et OEdipe proprement dit ou relation Mère-enfant-Père.

Notons que la relation au Sein (Mère archaïque) est reportée dans la relation au pénis paternel. La transition d'une relation à l'autre est rendue possible par la frustration causée par le sevrage, la haine et l'envie du sein maternel qui pousse l'enfant à trouver un objet idéalisé et à s'identifier à la mère orale, réceptrice. Dès ce moment, interviennent des tendances génitales accompagnant les pulsions orales, anales et sadiques.

L'envie du pénis ou identification au père s'instaure ensuite afin de surmonter les craintes d'aphanisis ou de mutilation interne du corps. La fille n'entre qu'au bout de ce processus dans l'OEdipe tel que décrit par Freud. A la fin, le Surmoi féminin s'avère plus puissant que celui décrit par Freud.

Le cheminement du désir n'emprunte la voie phallique que de façon passagère et défensive et ne saurait constituer ici le tout de la vie sexuelle de la petite fille. Il faut cependant noter qu'une nette distinction n'y est pas opérée entre "besoin" et "désir" et que souvent la description théorique confond satisfactions pulsionnelles avec satisfactions du désir. Ainsi, dans le transfert du sein au pénis, l'articulation des rapports de l'enfant de l'objet perdu à l'objet désiré reste imprécise. De même, le pénis est posé à priori comme l'objet naturel du désir de la fille, occultant le désir de la mère, ses fantasmes, les rapports qu'elle entretient avec la fille et avec le père.

3. Le féminin

Les psychanalystes de Londres démontrent une conception du féminin étrangère au point de vue freudien. Ils postulent en effet une différenciation "naturelle" à priori du masculin et du féminin. Freud indique au contraire que s'il existe une différenciation biologique, rien dans l'analyse ne permet de saisir la bipolarité sexuelle autrement que par des concepts. Or, ces concepts sont influencés par les conventions sociales et culturelles qui obscurcissent la recherche psychanalytique.

Jones, faute de pouvoir repérer des pulsions féminines, doit invoquer à l'appui de sa thèse, les tendances à buts passifs, ce qui est de nouveau contraire à la position freudienne qui ne superpose pas la polarité masculin-féminin à la polarité actif-passif. Ce que Jones, Klein et Horney nomment "féminin" est défini comme tendances passives-réceptives auxquelles un substrat organique est trouvé dans la bouche, l'anūs, le vagin, ceci de façon indifférenciée au départ.

Les auteurs dont il est ici question semblent aux prises avec le conflit suivant: la recherche d'une adéquation du fantasmatique avec la "réalité", oubliant qu'il n'y a de réalité en psychanalyse que subjective, particulièrement en ce qui concerne la différence des sexes.

Biologisme, psychologisme à vues adaptatives, voilà les tendances de ces auteurs qui apportent par ailleurs des données extrêmement précieuses pour la compréhension de la psycho-sexualité féminine et de l'univers imaginaire féminin.

Au terme de ce parcours, une femme apparaît qui, dans ses traits de caractère, ressemble à celle décrite par Freud. La recherche de symétrie dans le développement n'aura pas donné lieu à un regard non phallocentrisme sur la femme. En effet, la femme est plus dépendante, plus jalouse (Klein), plus passive (Jones), etc.

E. Conséquences du débat Freud-Jones

En 1935, les discussions commencées en 1923 s'apaisent sans pour autant se conclure. Les deux points de vue, Ecoles de Londres et de Vienne, demeurent incompatibles et inébranlables.

Suit une longue période de silence sur la question de la sexualité féminine en psychanalyse, question qui ne sera reprise que vers les années 60, à la faveur d'un renouveau d'intérêt pour la condition féminine.

Les recherches en date de cette période s'inspirent dans une très large mesure des thèmes de la controverse dont il vient d'être question dans ce chapitre.

Cette controverse aura, en effet, le mérite d'enrichir les connaissances psychanalytiques sur la sexualité féminine et de faire ressortir trois courants principaux dans l'étude non seulement de la féminité mais aussi dans la théorie psychanalytique en général.

Les thèses freudiennes restent le lieu de références indispensables de toute recherche et ceci même pour ses adversaires théoriques. Mais nous avons pu montrer que ses propagandistes comme Hélène Deutsch, Marie Bonaparte, Jeanne Lampl-de-Groot et Ruth Mack Brunswick, quoique

se voulant d'accord avec Freud, déforment quelque peu la pensée du Maître, en particulier par un certain biologisme à visée adaptative. La psychanalyse n'aurait pas eu besoin d'être inventée si la biologie pouvait donner réponse à l'énigme de la différence des sexes. Ce qui compte pour Freud, ce n'est pas l'anatomie comme telle, mais le rapport subjectif à la différence sexuelle anatomique.

Un courant psychanalytique collatéral se développera avec les thèses de Mélanie Klein, courant qui modifie profondément le système freudien quant à la fille. Avec Klein, fidèle au champ propre de la psychanalyse, l'inconscient, la dimension imaginaire est surtout prise en compte dans son rapport à la réalité du sujet. Avec Klein, les notions de stades s'effacent au profit de la structuration.

Un troisième mouvement découle des recherches de Karen Horney: le culturalisme. A la dimension psychanalytique s'ajoute ici une exploration des causes sociales de phénomènes psychiques individuels. Ainsi en sera-t-il pour le sentiment d'infériorité des femmes, le complexe de virilité, le masochisme. Ce courant qui a grandi surtout aux U.S.A. s'intéresse à l'idéologie, aux schèmes culturels, aux institutions sociales prescrivant un rôle pré-fabriqués et aliénant à la femme. Dès lors, nous quittons le domaine spécifique de la psychanalyse pour nous intéresser à la psychosociologie et expliquer le comportement humain. Le but de Karen Horney aura été d'avoir tenté une réconciliation des deux domaines.

Le chapitre présent s'intéresse principalement à des thèses psychanalytiques influencées par les conceptions kleiniennes sur l'Œdipe précoce. Ces thèses émanent d'auteurs tels que Grunberger, Luquet-Parat, Chasseguet-Smirgel, Braunsweig, Fain et Winnicott.

L'apport particulier de chacun des auteurs étudiés sera mis en relation avec les thèmes ou points d'articulation de ce mémoire. Ce sont: le narcissisme, le désir érotique féminin et la question du féminin et de la jouissance féminine.

A. Problématique phallique et narcissisme

L'apport de Grunberger (1964) intéresse la recherche sur la sexualité féminine en autant qu'il contribue à éclairer la problématique narcissique chez la femme dans ses liens avec le désir génital. De plus, certaines de ses observations seront reprises par Christiane Olivier (1980) et Luce Irigaray (1974) dans leurs critiques et théories freudiennes (voir chapitre V).

Nous avons montré avec Freud que le désir intense de la femme

d'être aimée, femme dite "narcissique par essence", provient en fait d'une défaillance narcissique primaire, héritière de la relation à la mère; la fille sacrifie son désir à la demande d'amour.

Avec Grunberger, tentons d'examiner les causes de cette difficulté spécifique de la femme, nous souvenant que "seuls les rapports de mère à fils sont capables de donner à la mère une plénitude de satisfaction, car de toutes les relations humaines, ce sont les plus parfaites..." (Freud, 1932); de plus: "La naissance d'une fille est en quelque sorte un échec pour la mère." (Montgrain, 1981). La vie de la petite fille commence sous le signe d'une privation narcissique dont elle ne se remet jamais complètement.

1. Les relations à la mère

Freud postule que les soins de la mère sont identiques pour les enfants des deux sexes, tout comme le sont les désirs et les buts sexuels de ces derniers. Pourtant, il est permis d'en douter quand on confronte cette assertion au désir de la mère pour l'enfant mâle. D'autre part, il est permis de se demander si le sentiment d'infériorité sexuelle de la fille lors de la découverte de la différence des sexes n'est pas la réactivation de la privation narcissique originaire.

Pour Grunberger, la relation pré-oedipienne mère-fille n'est pas identique à la relation pré-oedipienne mère-fils pour les raisons suivantes:

- Du côté de la fille, les sensations éprouvées lors des soins de nutrition et de propreté par la mère n'ont pas la même qualité que celles du garçon. En effet, l'auteur affirme que les gratifications orales

et anales de la fille ne sont que des substituts insatisfaisants de satisfactions génitales que seul le père peut lui apporter. Ses organes génitaux ne sont ni reconnus, ni investis libidinalement, ce qui cause une faille narcissique primaire et l'impossibilité d'édifier un objet sexuel satisfaisant. Cet objet hétérosexuel satisfaisant serait le père pour qui le sexe féminin est complémentaire du sien propre et nécessaire à sa jouissance; or, le père est absent dans les débuts de la vie féminine, d'où l'hostilité qu'il suscite, son idéalisation subséquente et la quête de l'homme (son amour) chez la femme.

- Du côté de la mère, il faut considérer les attitudes, désirs et fantasmes maternels face à son bébé-fille. Non seulement la fille n'a pas le pénis "tant convoité" par la mère et ne peut donc satisfaire celle-ci narcissiquement, mais surtout, elle n'est pas un objet sexuel réel susceptible de la satisfaire au plan génital.

Soulignons au passage que Grunberger admet explicitement le point de vue de Klein et Jones, reconnaissant l'existence de pulsions génitales contemporaines des pulsions pré-génitales, orales et anales. Il semble admettre d'emblée une attirance sexuelle naturelle entre les sexes dès la phase orale, mais occulte la dimension homosexuelle spécifique de la relation mère-fille. De plus, cette conception implique que la bipolarité sexuelle est établie dès la naissance.

La position de Grunberger va donc à l'encontre de celle de Freud pour qui la différenciation sexuelle est la conséquence du rapport au phallus, excluant à la fois l'existence d'une attirance sexuelle naturelle entre les sexes et de pulsions génitales féminines précoces.

Par contre, Freud reconnaît la spécificité du rapport homosexuel mère-fille.

Les conséquences de la situation décrite par Grunberger sont les suivantes: la fille souffrira d'un manque narcissique primaire qu'elle combat par l'acquisition d'une maturité précoce; le fait d'être aimée correspond pour elle à la possession du phallus. Son évolution oedipienne est caractérisée par le mépris des composantes pré-génitales de la sexualité et par la culpabilisation de ses relations amoureuses (hostilité envers le père), la recherche d'une image idéale du père attendu dans l'enfance et l'accentuation de son narcissisme comme phénomène transitoire.

Par ailleurs, Grunberger s'élève contre l'allégation freudienne de la division en deux phases de la sexualité féminine; au contraire, affirme-t-il, la fille a bel et bien un organe sexuel complet et représenté dans son image du corps. D'après lui, les organes sexuels féminins ne se limitent pas à deux mais sont plusieurs: à la limite, dit-il, tout le corps féminin est un "organe-sexe" ou Phallus, terme qu'il distingue ici d'une identification phallique pathologique. Ce phallus fonctionne comme symbole de complétude et non comme symbole viril.

D'accord avec Horney (1933), Klein (1932) et Jones (1932), Grunberger reconnaît l'existence du vagin et s'élève contre la supposée nécessité pour la fille de faire le deuil de son clitoris. Le clitoris, en tant qu'organe uniquement voué au plaisir est, selon lui, l'organe narcissique par excellence, d'où l'acharnement masculin à le

faire disparaître.

Certaines des idées de Grunberger sont reprises par Irigaray (1974) et Olivier (1980). Leur intérêt repose sur l'idée selon laquelle la femme a plusieurs sexes d'une part, l'absence du père aux stades précoces et son influence sur le narcissisme, l'accès au désir génital et la privation narcissique originaire chez la fille d'autre part. Grunberger fait ressortir en fait que la problématique du désir chez la fille repose sur une problématique narcissique irrésolue.

2. L'envie du pénis et le changement d'objet

L'idée que la petite fille est moins aimée par la mère revient sous toutes les plumes. La petite fille, écrit Janine Chasseguet-Smirgel (1964), n'a rien à opposer à sa mère omnipotente, aucune valeur narcissique lui permettant de réparer la blessure narcissique primaire. D'où l'envie du pénis et la révolte contre la mère toute-puissante dont elle n'arrive pas à s'arracher.

Le pénis s'investit alors des pouvoirs antérieurement attribués à la mère archaïque: Vie, Puissance, Amour..., alors que la fillette est laissée dans l'innommable, le trou, le manque.

L'envie du pénis, en tant que négation des images de la mère primitive, contribue au dégagement par la fille de l'orbe maternel en même temps qu'elle constitue une défense contre le fantasme de pénétration par le pénis paternel, alors investi de la puissance maternelle démesurée. C'est pourquoi l'auteure considère l'angoisse de pénétration (morcellement), comme l'angoisse spécifique de la fille, angoisse qui

s'accompagne d'une augmentation du narcissisme, c'est-à-dire du désir d'être désirée, ou désir du phallus. D'où cette conclusion de Chasseguet-Smirgel: le désir du pénis est une réadaptation sur un mode pseudo-génital du désir pré-génital de puissance phallique.

Il faut bien distinguer la signification des termes "pénis" et "phallus": le désir du phallus rejoint le fantasme de toute-puissance archaïque, le narcissisme primaire, alors que le désir ou l'envie du pénis correspond au désir de l'organe en tant que symbole du phallus. Notons qu'en ce schéma, il y a transfert de la puissance phallique de la mère nourricière au père, porteur de l'organe-fétiche, ce pourquoi il est envié. Il apparaît que dans la vie de l'enfant une femme ne sera plus jamais investie d'une telle puissance, d'un tel "amour".

Les recherches concernant l'envie du pénis chez la femme aboutissent à la mise en évidence de multiples facteurs, faisant apparaître celle-ci comme un symptôme surdéterminé. C'est en tout cas l'opinion de Maria Torok (1964) qui voit, dans l'envie du pénis, l'expression d'un conflit de type névrotique entre un désir et une interdiction, ou entre deux désirs contradictoires.

S'appuyant sur l'idée que l'envie du pénis concerne le pénis idéalisé du père, elle suppose que cette idéalisation masque un refoulement au profit de la mère. Ce refoulement porte, selon l'auteure, sur une partie interdite de soi, c'est-à-dire sur les actes de maîtrise du corps impliquant un plaisir, comme la défécation et la masturbation. D'où une hostilité inouïe à l'encontre de la mère interdicienne dont la fille veut se dégager.

Le fantasme de l'envie du pénis réalise un compromis entre d'une part le désir d'être une fille et de jouir de son sexe et, d'autre part, l'interdit de la mère. Il vient à la place des gratifications pulsionnelles perdues tout en permettant de se dégager de la mère et d'obtenir des satisfactions narcissiques. L'on sait en effet que la perception des jouissances propres à son sexe permet l'augmentation de l'estime de soi; c'est pourquoi la fille, en refoulant les jouissances masturbatoires féminines, vit aussi une perte narcissique. L'envie du pénis et l'identification masculine entraînent un recouvrement de la jouissance sur un mode phallique qui, dans une certaine mesure, permet une certaine réparation de l'estime de soi.

Faute d'un pénis, la fille peut aussi investir son propre corps et ainsi compenser ce qu'elle vit comme blessure narcissique, affirmation à leur tour Braunsweig et Fain (1971).

Pour ces auteurs comme pour Grunberger et Chasseguet-Smirgel, la carence narcissique-phallique s'ajoute à la carence narcissique primaire. D'une part la fille manque de gratifications libidinales spécifiquement féminines dans la relation à la mère, et d'autre part celle-ci garde le silence sur le vagin au nom d'une loi paternelle.

Il serait prescrit à la fille d'attendre la révélation de son sexe par l'homme en passant par le fantasme oedipien ou fantasme de pénétration par le pénis du père. Si le vagin est nié, censuré dans l'ordre maternel, il sera surinvesti dans l'orbe paternel en fonction de la même loi paternelle qui veut que le vagin existe pour et par l'homme. Autrement dit, la fille ne doit pas désirer sexuellement le pénis,

mais désirer être complétée narcissiquement par le pénis-phallus.

Selon ce point de vue, l'envie du pénis sera l'envie de la reconnaissance du vagin tenu au silence dans l'OEdipe précoce (selon Klein) et surinvesti lors de l'OEdipe (selon Freud). Brausweig et Fain reconnaissent en effet que la fille vit la situation oedipienne selon la modalité kleinienne d'abord, puis selon la modalité freudienne.

B. Problématique phallique et désir érotique

Si le complexe de castration entretient des rapports très étroits avec le narcissisme du sujet, homme ou femme, chez la fille, ces rapports vont dans le sens d'une dévalorisation de tout son être en tant que sexué. Cette dévalorisation se superpose à une faille qui provient soit du manque d'amour de la mère pour son bébé-fille, soit d'un manque de gratifications libidinales, soit de la rupture fusionnelle. En fait, on pourrait voir dans la blessure narcissique-phallique, la rationalisation du manque premier, ou sa justification.

La problématique phallique se présente d'une certaine manière comme la réactivation de la problématique de la séparation d'avec la mère dont l'enjeu dans le premier cas est la sexuation du sujet, dans le second, son existence en tant qu'entité distincte du corps maternel. Pour le garçon, le pénis devient le symbole de son être et la garantie de sa valeur propre; chez la fille, le manque de pénis laisse dans l'indétermination son sexe et son désir en quête d'un Soi qui se dérobe sans cesse. Sexualisant son corps à l'instar d'un phallus, se parant sans pouvoir se séparer du double maternel qui la fait plusieurs sans avoir été Une, autre et même à la fois, sujet et objet

en elle-même partagée, la femme, la petite fille se définit à partir d'un manque et donc avec des possibilités infinies de définitions, sauf une, n'être pas un homme, un garçon.

La théorie psychanalytique met la plaie à nue, ce scandale, les femmes sont prescrites et ne se définissent elles-mêmes que par rapport à l'homme, à son discours. La faille narcissique primaire c'est l'immense peine d'amour des femmes, qui ne s'aiment pas ou pas assez, qui ne sont pas mieux aimées. C'est le mépris du féminin, la douleur d'un sexe humilié.

Malgré ou en dépit de son hémorragie narcissique, la petite fille doit bien trouver le chemin du désir, qui est aussi le chemin vers l'autre réel dans la jouissance. Mais quel désir rencontre-t-elle? Le sien ou celui de l'autre masculin? Existe-t-il un désir féminin, un désir autre que phallique chez la fille? C'est à ces questions que nous nous attaquerons dans les pages qui vont suivre.

Il est évident que la théorie des psychanalystes dépend, dans une large mesure, de leurs postulats de base, à savoir l'orientation primitivement mâle ou femelle de la sexualité de la fille. Dans le premier cas, il n'a pas été possible de rendre compte de l'existence d'un désir génital spécifiquement féminin; dans le second cas, qui nous intéresse dans ce chapitre, un désir sexuel féminin a été identifié dès la première année de la vie de l'enfant.

Grunberger, en mettant l'accent sur les difficultés narcissiques de la petite fille, contribue à renforcer l'assertion freudienne selon laquelle la femme est essentiellement narcissique au sens où elle a

plus besoin d'être aimée que d'aimer.

Privée d'une bonne part de l'amour maternel et de gratifications libidinales pré-génitales, frustrée de la présence paternelle et de son désir, la petite fille devenue femme voue sa vie à la quête oedipienne d'un amour réparateur lui permettant de se reconnaître et d'être reconnue désirante. D'autre part, cette quête oedipienne renvoie sans doute à un désir plus fondamental d'union à la mère nourricière, au-delà de toute différenciation-séparation. D'où la difficulté pour elle de rencontrer l'homme réel inscrit à un niveau génital oedipien alors qu'elle reste marquée par la composante orale pré-oedipienne de la sexualité.

A peine dégagée du maternel originaire qui hante la fille comme son double, elle va s'orienter vers l'homme-père qui lui, n'a de cesse de répéter le mouvement de rupture d'avec le maternel à la faveur des composantes agressives (sadiques-anales) de sa sexualité, affirme Grunberger. Cette idée sera d'ailleurs reprise par Olivier (1981) pour expliquer le désaccord fondamental entre les sexes par une différence de phases. Freud avait lui-même reconnu ce "déphasage" de la fille par rapport au garçon dans le texte La féminité (1932).

L'absence du père au niveau de son désir laisse le désir oedipien de la fille en suspens et dans l'indétermination. Aussi, le désir génital féminin au long de sa trajectoire pré-oedipienne et oedipienne sera réprimé avec la jouissance féminine au bénéfice d'une sexualité phallique dont le narcissisme de la fille fera les frais.

Catherine Luquet-Parat (1964) émet, pour sa part, l'hypothèse d'une double position oedipienne, à l'instar de Mélanie Klein, position qu'elle décrit ainsi: une première triangulation s'organisant vers l'âge de huit mois au cours de laquelle l'imaginaire ambivalente est projetée sur deux objets réels, l'un "bon", l'autre "mauvais"; dans ce cas, c'est l'image totale du Sein (Mère) introjectée qui est clivée et expulsée à l'extérieur dans le sein (= "mauvais") et dans le pénis (= "bon").

Cette première triangulation est suivie du fantasme de la scène primitive, laquelle est interprétée comme une scène de destruction mutuelle, la mère étant l'élément passif, le père, l'élément actif. C'est pourquoi la fille refuse de s'identifier à la mère et cherche à adopter un rôle actif-possessif sur le modèle du père. C'est le stade phallique, lequel correspond au complexe d'Œdipe négatif, c'est-à-dire au désir pour la mère et à la revendication du pénis. L'identification au père sera suivie d'une inhibition des tendances actives et sadiques à la faveur d'un mouvement masochique passager déterminant pour l'accès futur à la féminité et aux identifications secondaires post-oedipiennes à la mère. Par ailleurs, Luquet-Parat rejoint Maria Torok (1964) pour qui il existe entre le désir d'avoir un pénis et le désir d'avoir un enfant, une phase au cours de laquelle la fille désire jouir du pénis dans le coït avec le père.

Braunsweig et Fain (1971) ont voulu concilier les conceptions de Freud et de Klein sur l'Œdipe. En conséquence, ils postulent que la fille vit deux types d'Œdipe, à savoir:

1. Type kleinien: il procéderait d'une loi biologique et de la destinée d'être mère; il s'agit de l'opposition mère-fille pour la possession du pénis paternel, alors objet partiel.

2. Type freudien: marqué par la loi du père ou symbolique; il contient la négation du vagin dans la relation pré-oedipienne d'abord, puis son affirmation comme lieu, "logis du pénis".

La structuration du désir chez la fille va dans le sens d'une transformation du désir initial pour le pénis paternel en désir du désir paternel ou désir du phallus. La loi paternelle apparaît en outre comme ce qui vient censurer la jouissance féminine et nier le vagin d'une part, soumettre la sexualité féminine, sa jouissance à la révélation par l'homme-père, impliquant le message souvent: la fille n'a pas le droit de désirer par/pour elle-même mais doit aspirer à devenir l'objet du désir de l'homme.

C. Problématique phallique et position féminine

R. Stoller (1971), J. McDougall (1971) et D.W. Winnicott (1971), apportent à la théorie du féminin en psychanalyse, un point de vue précieux et original. Ces auteurs, influencés par les thèses kleinienne, se sont attachés en particulier à l'étude de la bisexualité et de la différence des sexes.

Ainsi, Joyce McDougall (1971) étudiant le thème de l'idéal hermaphrodite, l'interprète comme un idéal fusionnel, c'est-à-dire un fantasme de retour au sein maternel, là où il n'y a plus aucun manque, aucune séparation. De cette unité fusionnelle, l'auteure fait le noyau de l'identité.

Winnicott (1971) va un peu plus loin en considérant l'unité Sein-Enfant, antérieure à toute différenciation, comme la base du sentiment d'exister, c'est-à-dire le noyau de l'Etre qu'il identifie à "l'élément féminin pur".

En effet, Winnicott distingue dans l'être humain des deux sexes, un "élément masculin pur" et un "élément féminin pur". Le premier est associé à la séparation (d'avec la mère) et à la pulsion; il est l'élément agissant. Le second correspond à la fusion ou premier état de l'être, au temps des identifications imaginaires et du narcissisme primaire. Chez les individus des deux sexes, ces deux éléments se mélangeraient en quantités variables selon les sexes et les individus.

Ainsi, voilà le féminin identifié à la notion de l'Etre, au narcissisme et même au masochisme primaire. Il est l'élément sur lequel l'élément masculin agit; la matière première de l'être agissant. Il englobe le Sein et l'Enfant en une identité fondamentale: l'enfant est le sein, le sein est l'enfant. Point de départ de l'être humain, il précède et accompagne l'élément masculin.

Winnicott fait reculer la bipolarité masculin-féminin jusqu'aux confins du psychisme, à l'orée de la vie. D'autre part, les notions de masculin et de féminin débordent largement ici le cadre du sexuel jusqu'à l'hypothèse d'un dualisme ontologique.

Cette conception de Winnicott quoique à certains égards séduisante situe la polarité masculin-féminin selon une dimension exclusivement imaginaire au bout duquel l'élément féminin apparaît comme un concept verbal plaqué sur un ensemble d'associations mentales.

Stoller (1971) a lui-même émis l'idée que le noyau de l'identité de genre - sentiment d'être un garçon ou d'être une fille précédant la connaissance de la différenciation sexuelle proprement dite - se construit dans la relation fusionnelle au Sein. Être le Sein. Cet état qu'il appelle "féminité originaire" serait le fondement de l'identité future du sujet.

La féminité dite originaire est associée par Stoller au narcissisme primaire et constitue la base sur laquelle s'édifient les identifications secondaires définissant la féminité (secondaire) et la masculinité. Les deux sexes construisent leur identité subjective et sexuelle, non pas à partir du masculin comme l'affirme Freud, mais à partir du féminin. Hypothèse que la biologie tend aujourd'hui à confirmer puisque l'embryon serait d'abord femelle et la masculinité serait le résultat d'un processus hormonal de masculinisation.

Si donc le féminin est l'état originel de l'être, pense Stoller, l'homme beaucoup plus que la femme, doit craindre le féminin en tant qu'il réfère à un espace à la fois fascinant et mortifère, antérieur à la séparation et à la constitution de son identité. Pour la femme, le retour au féminin originaire n'implique pas dans la même mesure, la perte d'identité et l'indifférenciation.

Rappelons pour notre propos que la notion de féminin recouvre, depuis Freud, des significations multiples, parfois opposées. Pour Freud, le féminin en tant que polarité sexuelle n'existant qu'à la puberté, sert à définir et à rendre compte de certains traits caractéristiques de la femme. Ainsi en est-il du masochisme, du narcissisme,

d'une tendance aux buts passifs.

Le féminin se lie imaginativement à la castration, au manque, au "rien", au "non-être", à l'"objet", à la mort. Non représentable, innommable, insaisissable, il rappelle le lieu "maternel", l'horreur et la fascination de l'origine; menace planant sur toute une vie, espace sans limite, il est la part de soi, de la "nature" vouée au refus. Il n'y a pas de libido féminine, dit Freud, car pour lui comme pour Winnicott, le féminin "est" dans un au-delà du principe du plaisir, du pulsionnel, de l'action et du mot.

Le féminin, aux dires de Winnicott, McDougall et Stoller, c'est encore et surtout le féminin-maternel, ce lieu de l'être confondu à son origine et en tant que tel, point de départ du vivant. Pour Freud, il en va ainsi quand il affirme qu'au début du stade phallique il y a du masculin mais pas de féminin. Il ne dit pas que le féminin n'existe pas, il affirme que le Sujet de l'inconscient ignore le féminin. Il est rejeté du domaine psychique, non imaginé, non symbolisé; demandons-nous jusqu'à quel point son exclusion n'est pas une condition immanente à la vie et pourquoi?

Nous pouvons supposer que le féminin est un mot désignant une absence et qu'il surgit dans le rapport de l'être à cette absence, comme expérience d'une mort anticipée. Or, cette absence, visible au niveau du sexe de la femme qui la représente, se produit au sein de l'indifférenciation primitive (narcissisme primaire) dans le manque de la mère. La mère se fait absence en vertu de son propre manque et de son désir de femme pour l'homme.

Nous pouvons également supposer que le féminin c'est le tout de la présence maternelle, la complétude narcissique primaire visible au niveau du sexe par la plénitude du sein maternel, la maternité.

Toutes ces questions seront examinées au chapitre suivant à la lumière d'études plus récentes sur l'énigme du féminin.

D. Commentaires

Les auteurs mentionnés dans ce chapitre s'inspirent de Mélanie Klein pour poser l'existence d'une position féminine primaire et d'une phase phallique défensive secondaire. Ce qui est premier serait donc une identification à la mère et non une identification au père comme l'affirme Freud.

Ainsi, Grunberger, se basant sur la reconnaissance de pulsions génitales féminines précoces pense que la petite fille manque d'un objet sexuel satisfaisant et de gratifications libidinales pré-génitales faute d'être désirée par la mère et d'être garçon. Cette position semble être la transposition d'un mode de sexualité adulte à une hypothétique expérience infantile.

En effet, Grunberger suppose une différenciation sexuelle innée et une attirance naturelle entre les sexes qui sont loin d'être démontrées. Il pose le rapport mère-enfant précoce à un niveau génital qui occulte la dimension narcissique propre de cette relation et la possible existence d'un désir sexuel homosexuel.

Il n'en reste pas moins que la fille est, de l'avis de tous les auteurs, moins confirmée narcissiquement par sa mère que le garçon,

et ceci tout au long de son existence. De même, il est vrai que le père est absent de la vie de la petite fille, surtout aux stades précoces. Mais est-il exact que seul le père soit apte à reconnaître génitalement le sexe de la petite fille?

Braunsweig et Fain pensent au contraire, que la loi paternelle censure la jouissance vaginale, la nie lors de l'OEdipe précoce; donc le désir du pénis doit disparaître tout comme la jouissance vaginale. Reste à la fille de se tourner vers le père (objet total), non pour que son désir soit reconnu, mais pour le transformer en fantasme d'être complétée par le pénis du père; autrement dit, à la fille est autorisé un désir narcissique du phallus, non un désir objectal du pénis.

La plupart des auteurs s'entendent à reconnaître la défaillance de la fonction paternelle par rapport à la sexualité de la fille, tant au niveau du narcissisme qu'au niveau du désir érotique oedipien. Le père est soit psychologiquement absent, agent de censure plus qu'interdicteur à travers la mère, du sexe féminin, soit séducteur de sa fille à qui il se propose comme modèle identificatoire, soit investi des pouvoirs phalliques originellement impartis à la mère archaïque. Le père hérite de la relation à la mère et de toutes les illusions phalliques qui composent l'image de la "divinité".

La loi du père, telle que désignée par nos auteurs, est la loi de son désir unique et sans réciprocité. Il monopolise le Désir sexuel et son rôle dans le trajet oedipien de la fille sera d'infléchir le mouvement désirant de celle-ci afin que, du statut de sujet désirant,

elle passe au statut d'objet désiré, de sorte que son désir actif féminin d'incorporer le pénis se retourne en désir passif du désir de l'autre.

La fonction de la mère est plus équivoque car elle est présentée tantôt comme soumise à la loi de désappropriation de son sexe à travers sa fille et participe à la transmission de la loi paternelle ou de primauté phallique, tantôt cette mère apparaît, en tant que détentrice du pénis du père (OEdipe précoce) comme celle qui permet l'accession de la fille à un désir érotique; c'est la mère dite phallique. Mais n'est-ce pas aussi en tant que phallique que la mère est aimée, ainsi que l'affirme Freud? N'est-elle pas alors le seul véritable objet du désir de la fille? Et comment distinguer au niveau du désir lui-même, le point où selon ces théoriciens, il se sépare du besoin? Le désir du pénis répond à une pulsion orale en même temps qu'à des tendances génitales apparues après le sevrage. Et la masturbation est une activité auto-érotique qui peut n'avoir rien à voir avec les pulsions génitales; il faut interroger les fantasmes sous-jacents pour l'interpréter.

Enfin, il semble admis comme un fait indépassable que la mère doive moins aimer sa fille parce que celle-ci n'est pas en mesure de la combler narcissiquement, ni de répondre à ses pulsions génitales. Encore une fois, le désir est assimilé à la pulsion d'une part, le phallus à l'enfant mâle d'autre part. De plus, il faut y voir les conséquences de l'idéal de la femme, à savoir le désir d'être un homme. En tout ceci se trouve occulté la dimension tautologique de

la démonstration: le point de départ et d'arrivée est le désir du phallus de la mère, sans pour autant expliquer l'emprise du signifiant phallique et sa raison d'être dans l'évolution sexuelle féminine.

Au chapitre suivant, la problématique phallique sera abordée en fonction de ces repères et nous tenterons de montrer comment Lacan et ses disciples en sont venus à ériger le Phallus comme l'axe-pivot de la structuration, non seulement du désir, mais du Sujet lui-même, à travers le complexe d'Edipe et le complexe de castration. De cette façon, plusieurs questions soulevées depuis le début de ce travail seront élucidées et situées par rapport à la théorie de Freud et de Klein, et de leurs disciples respectifs.

A. Prélude à Lacan

L'oeuvre de Lacan et de ses disciples ne sera considérée ici que dans ses rapports avec la théorie freudienne de la sexualité féminine. Ce choix, nécessité par les limites de notre recherche n'en révèle pas moins que la question du féminin est au carrefour des thèmes fondamentaux de la théorie analytique. Parmi ces thèmes, citons: le rapport du Sujet à l'Autre, les notions de castration et de désir, d'imaginaire et de symbolique, etc.

Au cours de l'exposé, il sera utile de préciser la terminologie lacanienne et de la situer par rapport à l'ensemble de notre sujet et des conceptions initiales de Freud.

Parmi les disciples de Lacan, M. Safouan, M. Montrelay, E. Lemoine-Lucioni, F. Perrier et W. Granoff, se sont particulièrement intéressés à la sexualité féminine et à ce titre méritent une attention spéciale dans notre recherche. Par ailleurs, un auteur comme C. Stein a subi l'influence de Lacan tout en s'en démarquant de façon originale et sera donc étudié séparément.

Après avoir défini les notions lacaniennes indispensables à la compréhension de ce qui suit, la question à l'étude sera divisée en ses trois axes de base, soit le narcissisme, le désir sexuel et le féminin dans leurs rapports avec la problématique phallique.

B. La théorie de Lacan

L'originalité de Lacan est d'avoir voulu retrouver l'esprit du texte freudien, reprochant à une certaine psychanalyse américaine de s'être attachée à "la lettre" de ce même texte et d'avoir versé dans le culturalisme, le psychologisme et le behaviorisme.

L'oeuvre lacanienne se veut donc exégèse méthodique de la théorie de Freud, relecture interprétante à la lumière de la linguistique saussurienne, de l'anthropologie structurale et de la philosophie de Husserl. S'affirmant comme le seul représentant de l'orthodoxie freudienne, Lacan est considéré, par ceux qui se présentent comme les vrais représentants du message freudien, comme dissident par rapport à la théorie analytique dite orthodoxe.

Reste que l'apport de Lacan à la théorie psychanalytique et à la question de la différence sexuelle en particulier, déborde largement aujourd'hui le cadre de son ex-Ecole (Ecole freudienne de Paris). Ses contributions à la recherche sur la sexualité féminine ont par ailleurs donné lieu à des débats passionnés qui se poursuivent dans les plus récents textes féministes.

1. Le stade du miroir

La clé de voute de l'édifice théorique de Lacan et l'un des apports les plus féconds à la théorie analytique est sans doute son écrit intitulé Le stade du miroir (1936), repris en 1949 sous le titre de Le stade du miroir comme formateur de la fonction du Je.

Dans cet article, Lacan rejoint les études de Mélanie Klein sur les fantasmes précoces et les processus d'incorporation et d'expulsion et celles de Freud sur l'analyse du Moi et le narcissisme.

Il s'agit ici d'une découverte radicale s'opposant à toute philosophie du "cogito", montrant que l'homme n'est pas maître de l'ordre du signifiant, mais que c'est bien plutôt cet ordre qui le constitue en tant qu'homme. L'homme apparaît décentré au profit d'un monde qui lui échappe et le transcende tout entier, ainsi que l'avait déjà indiqué Freud dans la Psychopathologie de la vie quotidienne (1901). Autrement dit, "l'inconscient est le discours de l'Autre" (Lacan, 1966), l'Autre étant le lieu d'où procède la parole, lieu extérieur au sujet.

Le stade du miroir chez l'enfant se poursuit de six mois à dix-huit mois à une période de non-maîtrise de la musculature corporelle et dans le branle-bas des pulsions partielles (fantasmes de corps morcelé). Notons que le miroir peut désigner ici un miroir réel, mais aussi et de façon privilégiée, le regard d'un semblable, surtout la mère.

Le stade du miroir se divise en trois étapes. Dans un premier temps, l'enfant perçoit le reflet dans le miroir comme un être réel qu'il tente de saisir. Il y réagit par une mimique jubilatoire mais

cette image, la sienne, est reconnue comme celle d'un autre, et inversement, celle de l'autre est perçue comme celle de son propre corps. Dans un second temps, l'enfant comprend que l'autre du miroir est une image et non un être réel. En troisième lieu, il reconnaît que cette image est la sienne.

Le stade du miroir préfigure par sa fonction structurante, tout le drame de la dialectique entre l'aliénation et la subjectivation; c'est pourquoi il a une importance capitale. En effet, il est préformateur du Je par l'entrée dans le registre de l'Imaginaire (pensée, vécu, expérience intérieure), articulant le réel du corps vécu comme morcelé et précédant le Symbolique.

L'entité du corps est constituée désormais comme image idéalisée extérieure à soi et inversée, cause d'aliénation. Le sujet se confond avec son image et dans ses relations au semblable se manifeste alors la même captation imaginaire du double.

La relation duelle imaginaire (spéculaire) contemporaine de la relation primaire à la mère (Même), implique que le sujet découvre d'abord le désir comme désir du désir de l'autre.

La relation imaginaire duelle est dépassée grâce à l'Œdipe. Le Moi se cristallise dans le conflit oedipien, subséquent, produisant à son début, la relation duelle à la mère et l'agressivité ici détournée sur le père rival. L'Œdipe permet d'une part la constitution de la triade de l'autrui, du Moi et de l'objet et un remaniement identificatoire du sujet d'autre part.

Il est indispensable, selon les vues lacaniennes, d'accéder à la médiation du symbole, sous peine d'être ravalé à une vie animale; cependant, la relation duelle se poursuit malgré l'assomption du symbolique. La cause en est dans le refoulement de certaines références symboliques.

2. Le complexe d'Edipe

Pour Lacan, l'essence de l'Edipe réside en un dépassement de la relation duelle d'aliénation, effectué par l'assomption interne de l'ordre symbolique triadique. Il permet donc dans sa résolution, le sentiment de la réalité, l'avènement du symbole et du Verbe qui font éprouver au sujet une sorte de manque à être: la parole ne parvient jamais à exprimer l'essence de l'être, marque un écart entre le vécu et l'expression de ce vécu.

Le signifiant (représentant) du désir, inadéquat à exprimer la réalité de ce désir, va devoir prendre les formes multiples de la demande: l'objet du désir, radicalement perdu, ne sera plus atteint qu'en des substituts variables, aucun n'apportant la satisfaction perdue. Un moment de réflexion s'impose ici pour distinguer les diverses significations des termes "besoins", "désir" et "demandes", dans leur articulation à la sexualité.

2.1. Besoins, demandes et désir

Entre le besoin et le désir, Freud introduit le terme de pulsion. Celle-ci se différencie du simple besoin organique par l'addition d'une composante érotique et est représentée psychiquement par une représen-

tation: *Vorstellungsrepräsentanz*. Le désir est alors la direction de l'appareil psychique selon la perception de l'agréable ou du désagréable, en fonction du représentant psychique de la pulsion.

Pour Lacan, la pulsion s'étaie aussi sur le besoin et est toujours partielle, puisqu'elle renvoie à un manque organique vital de l'enfant à la naissance, de même qu'à un vécu de manque radical, consécutif à la séparation d'avec le corps maternel. Le manque, ultimement, c'est le vide, l'en-deçà du pulsionnel, la béance induisant le besoin organique en l'absence de tout complément organique possible. Ainsi, le manque, précédant le pulsionnel et le désir, comporte le drame d'une irréversible incomplétude: plus jamais l'union au corps maternel.

De même, il faut distinguer le désir de la demande. Le désir résulte de l'écart entre la demande de satisfactions et la satisfaction obtenue. Car toute demande porte sur autre chose que les satisfactions qu'elle appelle, elle est demande d'amour, un appel à l'Autre, à son désir.

L'avènement du langage marque le passage du manque au désir, forçant ce dernier à s'aliéner dans la demande. D'où l'utilisation d'objets substituts - objets "a" - comme signifiants quels qu'ils soient du désir, sa cause et sa condition. Sein, fèces, regard, voix, objets partiels de la pulsion permettant l'articulation du désir à la sexualité dont l'axe essentiel est le Phallus ou le désir de la mère.

Le Sujet se constitue donc dans la dépendance de la chaîne signifiante (langage) y subissant une perte en ce point de rencontre avec

le manque de l'Autre. En effet, ce qui est, du côté de l'Autre, impossibilité de représenter adéquatement la sexualité - il n'y a pas de représentation psychique du couple masculin-féminin - est du côté du langage, manque d'un Signifiant, c'est-à-dire absence d'un signifiant du sexe féminin. Ce serait là l'essence de la castration.

2.2. L'organisation du désir: OEdipe et castration

Le complexe de castration est étudié ici dans son articulation avec le trajet oedipien et la naissance du Sujet.

L'axe-pivot de cette articulation est le Phallus en tant que Signifiant du désir de l'Autre maternel, signifiant de son manque, lequel opère une fonction de renvoi essentiel à la constitution de la triangulation oedipienne, et donc au passage de l'imaginaire au symbolique.

Le trajet oedipien, selon Lacan, peut se diviser en trois phases, à savoir:

- Premier temps: c'est le temps de la relation duelle imaginaire immédiate décrite ci-dessus en référence au stade du miroir. Relation à la mère en tant que "petit autre", c'est-à-dire semblable, même que soi et précédant l'avènement du langage et du symbolique.

L'alternance de présence et d'absence de la mère crée chez l'enfant, la dimension de l'Autre, un au-delà de la mère qui est le tiers de son désir à elle: le Phallus. L'enfant désire alors être le phallus, c'est-à-dire combler absolument la mère, être le complément de son manque.

A ce moment, l'enfant n'est pas un sujet, mais un "rien", un manque, se confondant avec l'objet du désir de l'autre. C'est le temps de la captation narcissique et le règne du narcissisme primaire.

- Second temps: ce second temps correspond à l'avènement du symbolique par l'Œdipe. Il est marqué par l'intervention du père réel en tant que représentant de la Loi interdisant à l'enfant de coucher avec la mère et à la mère de réintégrer son produit.

Cette Loi est au principe même de la fonction symbolique qui nécessite que la mère et l'enfant en viennent à devoir passer par la parole, par la médiation d'un symbole pour communiquer besoins et désirs. Il est donc d'une extrême importance que la mère accepte la loi du langage dans son rapport à l'enfant, indiquant de ce fait, la fin de la période symbiotique. D'autre part, elle reconnaît la parole du père car seule cette parole donne au père une fonction privilégiée dans la procréation.

Cette reconnaissance de la fonction du père est corrélative du désir du père pour la femme-mère et de son désir à elle. C'est ce que Lacan appelle "avoir accès au Nom du Père" ou "métaphore paternelle" ou "ordre symbolique".

Faute d'accepter cette loi, l'enfant reste assujetti au désir de la mère, identifié au phallus. Si il y a acceptation, l'enfant s'identifie au père comme étant celui qui a le phallus. Ce dernier redevient l'objet désiré par la mère et non plus l'enfant-complément de son manque.

- Troisième temps: l'enfant identifié au père amorce le déclin de l'OEdipe par la voie de l'avoir et non plus de l'être. Autrement dit, la question d'être ou de ne pas être le phallus est remplacée par celle de l'avoir ou de ne pas l'avoir: phallique ou châtré.

En même temps, s'opère la castration symbolique: l'enfant est castré en tant qu'être-phallus et séparé de sa mère. Cette séparation est la condition de la naissance du Sujet de l'assomption du désir sexuel, naissance soumise à l'ordre symbolique, au langage. Un nom est donné au sujet, un substitut symbolique de soi, avec la reconnaissance de son désir (sa symbolisation), lequel est refoulé et constitue l'inconscient.

Or, les deux sexes s'identifient au père du fait de la prévalence de la gestalt phallique. Pour le garçon, son évolution sera celle décrite par Freud: il doit renoncer à posséder la mère par crainte de castration, mais sauvera ainsi son désir sexuel. Par ce renoncement, il sera introduit à la notion du "don symbolique" distinguant ainsi le phallus de l'organe réel, le pénis. Il donne "ce qu'il n'a pas" écrit Lacan (1975); c'est dire qu'il fera don de son manque.

Pour la fille, écrit Lacan (1975), la réalisation oedipienne ne se fait pas de façon symétrique à celle du garçon, non à cause d'une expérience anatomique ou d'un amour primaire à la mère comme le croyait Freud, mais par suite du défaut de symbolisation du sexe féminin. L'Imaginaire ne fournit à la fille qu'une absence là où ailleurs existe un symbole prévalent, le pénis.

Le père possédant le Signifiant du Sexe et de la différence des sexes, le Phallus, c'est en lui que la fille trouve le Signifiant de son sexe. Dès lors, elle emprunte un détour par l'identification au père et suit pendant un temps, le même trajet que celui du garçon: le clitoris devient le symbole du phallus, la mère l'objet de son désir érotique.

Pour devenir femme, la petite fille est soumise à la Loi de la castration selon le schéma indiqué par Freud. Découvrant sa méprise quant au sexe de la mère et à son propre sexe, elle renonce à celle-ci comme objet de désir et se tourne vers le père en tant que porteur de pénis susceptible de la compléter narcissiquement.

En d'autres termes, la fille s'identifie à la mère désirant le phallus et donc la maternité: ce n'est que de ce lieu, écrit Lacan, que l'homme peut la voir "toute", intégrée à l'ordre symbolique. Par ailleurs, la fille, la femme, échappe du côté du Réel à la fonction phallique, elle n'y est "pas-toute". Au regard de l'enfant, "pas-tout" individu est un homme, l'homme étant posé comme Un: le pas-tout de la fonction phallique c'est la femme qui, du côté du féminin, trouve sa jouissance dans l'Autre.

Jouissance que Lacan compare à l'extase mystique, jouissance dont la femme ne sait rien et dont elle confie le discours à l'homme qui jouit, pour sa part, d'un plus de savoir phallique. La femme jouit dans l'ignorance d'elle-même, son désir, sa jouissance, s'abîme dans l'Autre devenu Dieu, Homme; elle jouit du phallus tout-puissant, du Verbe qui la transcende; elle est le corps de l'Autre, l'Etre dont

l'homme ne peut jouir qu'à condition de renoncer à la fonction phallique. Pour sa part, il désire aussi l'Autre mais ne trouve dans l'acte sexuel que le décevant objet "a", un fantasme renvoyant à son désir pour la mère.

Double dimension de la sexualité féminine, double polarité masculine et féminine où il s'avère que la part féminine reste en-dehors des processus de symbolisation et donc du discours psychanalytique. Ce qui laisse ouverte la question de la spécificité féminine.

Carence symbolique, forclusion du féminin imposant à la femme, à l'hystérique, une quête éperdue du "mot" qui la fonde, elle, son sexe. Homosexuelle, parée des attributs phalliques de la féminité, parant au vide par la sexualisation de tout son corps, devenu fétiche. En quête d'elle-même, sa mère, ou plutôt le féminin-maternel, son double, son sexe se "re-touchant" sans cesse.

C. Problématique phallique et narcissisme chez la fille

L'identification primaire est pour Freud le mode premier archaïque d'attachement à un objet indifférencié quant au Moi. Chez le garçon, ce premier objet imaginaire pourrait être le père de sa préhistoire personnelle, précédant l'Œdipe. Il s'agit en somme, pour les deux sexes, d'une identification à l'objet du désir de la mère, soit le phallus ou père imaginaire.

Montrelay (1977) décrit l'hallucination primaire dans sa confusion avec le Moi et où le discours inconscient (sous forme de signifiants) se maintient et s'investit lui-même. Il en découle une satisfaction

narcissique qu'on retrouve dans le discours psychotique et dont la jouissance féminine en est l'expression première. C'est le discours qui alors assume la substance, la matérialité du corps, sa jouissance en vertu de la liaison du Signifiant ou des signifiants élémentaires de l'inconscient à l'hallucination primaire.

Cette idée découle de la conception lacanienne de la relation spéculaire, le discours, les représentations y fonctionnant comme miroir. Pour Lacan, en effet, le narcissisme primaire est le rapport érotique que l'individu infans établit avec son image dans le miroir, rapport médiatisé par le regard ou la parole maternelle. Il s'agit de l'identification primordiale à une image du corps idéalisé (Moi idéal) ou à un alter ego (autre) pris pour soi où son Moi s'aliène en même temps que son désir.

En effet, le désir, qu'il faut bien distinguer de la pulsion, en vertu d'une antériorité logique, est d'abord découvert chez l'autre (imaginaire) avant que l'enfant ne le reconnaisse pour sien. C'est pourquoi Lacan répète que le désir est désir de l'autre et que toute relation à ce stade comporte un risque d'anéantissement (toi ou moi) et une concurrence pour l'objet du désir, d'où l'aliénation.

A ce stade, le phallus ne fait pas partie de l'image dans le miroir, ce qui implique une indifférenciation quant au sexe. Ce qui importe, c'est la forme totale du corps et l'anticipation d'une maturité fonctionnelle.

La nomination de soi et de son désir par l'Autre (père symbolique) d'un lieu extérieur, hétérogène au Moi, conjure l'Imaginaire et introduit

une relation triangulaire oedipienne qui, seule, permet la naissance du sujet et l'assomption de son désir.

La prévalence de la gestalt phallique paternelle encourage la projection du Moi idéal sur le père pour constituer l'Idéal du Moi, héritier du narcissisme primaire. L'enfant, garçon ou fille, s'identifie au père par l'incorporation de son phallus, de sa parole.

La séparation d'avec la mère coïncide pour les deux sexes avec la découverte ou la prise en compte de la différence sexuelle. Le miroir ne renvoie plus qu'un manque, là où ailleurs la fille perçoit un symbole dominant. Le miroir, c'est aussi le langage où s'incarne la différence des sexes et où s'indique un défaut du matériel symbolique, une absence de Signifiant du sexe féminin. Le Phallus est le seul signifiant du sexe et de la différence des sexes qui se joue autour de l'alternative présence-absence et qui, sans posséder de signifié, détermine l'organisation de tous les autres signifiants.

Or, à ce moment où entre en jeu le phallicisme des deux sexes, le narcissisme phallique qui ne s'aime qu'à condition de trouver ou de croire trouver annexée à sa propre image l'image phallique, la petite fille se découvre manquante d'un signifiant de son sexe, signifiant qu'elle trouve chez son père et que symbolise le pénis.

C'est pourquoi elle est obligée à un détour sur le chemin de sa réalisation sexuelle. Elle s'identifie au père avec qui elle entre en rivalité (imaginaire) et dont elle envie le pénis qui donne accès à la mère. Autrement dit, son idéal est dès lors d'être un homme sur le modèle paternel dont elle endosse les valeurs et les idéaux.

Si le garçon trouve dans cette situation un renforcement de son narcissisme - il croit posséder le phallus parce qu'il a le pénis - la fille se sent déchoir une seconde fois de ses illusions phalliques. Pour parvenir à une relation objectale oedipienne, elle doit renoncer à ce qu'elle n'a pas, le pénis, pour s'identifier secondairement à la mère, en tant que désirante du phallus, donc en tant que mère et reporter son amour sur le père (homme), porteur du phallus.

Phallus qu'il ne possède pas plus que la femme mais que la présence du pénis suffit à leurrer. C'est pourquoi Safouan (1975), Perrier et Granoff (1979), notent à juste titre que le père, à défaut d'accepter sa castration, ne peut permettre à la fille l'assomption de sa féminité comme la reconnaissance par celle-ci de la féminité de la mère. La non-reconnaissance par le père de son manque implique en effet qu'il se place en position de Tout, Dieu dans la vie de l'enfant, qu'il détient tous les attributs phalliques de la valeur et qu'en regard de la totalité, la fille, son sexe, son désir, ne sont Rien. D'où elle ne peut exister qu'en s'identifiant soit à la mère, soit au phallus, ce qui est l'abdication de tout désir propre. Là où l'homme consent à la voir.

Si tout amour suppose la castration (Perrier et Granoff), il faut bien admettre que quelque chose là, achoppe à l'intérieur de la relation père-fille. La fille, en son sexe, réactive l'angoisse masculine de la castration qu'il faut colmater au prix du désir féminin et de sa réalisation oedipienne féminine dont la résolution, en plus de dépendre d'une dissymétrie signifiante désignant l'organe

féminin comme "trou", "absence", ressortit des avatars de la castration du père, de l'homme. La reconnaissance de la castration signifiant ici l'acceptation d'un manque, d'une demande d'amour.

Si la fille se récupère comme mère ou comme phallus, ou maintient une position phallique, masculine, une part d'elle-même, le féminin, demeure occultée non seulement dans l'imaginaire qui le nie, mais dans le langage dont le Sujet inconscient est l'effet.

Parant le père de la jouissance maternelle dite phallique, elle se pose devant lui comme manque, rien, objet de désir sans valeur propre.

Vivant en marge de l'individuation et du symbolique, elle garantit par sa dévalorisation, le narcissisme masculin.

1. Désir et érotisme au féminin

Nous avons indiqué que chez Lacan, le désir émerge de la fusion narcissique et à l'écart de la pulsion, en vertu de la distinction freudienne de libido narcissique - libido objectale. Le désir s'articule donc à la sexualité par l'intermédiaire de l'objet "a" de la pulsion partielle se substituant à l'objet réel perdu. La pulsion sexuelle affirme Lacan, a par ailleurs rapport avec la pulsion de mort puisqu'elle manifeste l'obligation pour le vivant de se reproduire dans une relation sexuée complémentaire. Autrement dit, l'opposition n'est pas entre pulsions de vie et pulsions de mort, mais entre narcissisme et pulsionnel.

Il n'y a pas de pulsion génitale, écrit Lacan, à la suite de Freud qui ne reconnaît pas l'existence d'une attirance sexuelle naturelle mais une synthèse phallique des pulsions partielles pré-génitales.

C'est donc l'Œdipe, structure symbolique, préexistant au sujet qui a à prendre en charge les rapports entre les sexes, en déterminant la sexualité et l'orientation du désir de chacun des sexes.

Homme, femme, sont d'abord des signifiants par rapport auxquels les sujets se disposent subjectivement, indépendamment parfois de la morphologie anatomique. Au signifiant "Homme" correspond la fonction phallique et le désir du sujet pour l'Autre qui lui échappe toujours. Au signifiant "Femme", correspond une catégorie illimitée de sujets (une + une + une...) ou "femme-il" soumise d'une part à la fonction phallique parce qu'elle trouve sa jouissance dans l'Autre; l'Autre étant radicalement l'Autre, le Phallus paternel tout-puissant, le dieu en qui elle s'abîme à l'instar des mystiques.

C'est pourquoi Lacan écrit que la femme n'est "pas tout", qu'elle se dédouble et se méconnaît en sa propre jouissance dont elle ne sait que dire, laissant à l'homme le soin de faire le discours de sa féminité.

La femme est "il" dans son désir phallique de maternité, "elle" en la jouissance du corps qui la fait exister en référence à l'Autre, pour l'Autre. Dans son identification au manque, au Rien, au désir de l'Autre, en l'incarnation du non-désir, elle triomphe de la castration et de la mort. Au-delà de la parole, devenue langage, ayant

retrouvé l'indifférenciation primitive avec la mère pour laquelle "rien ne peut se dire de la femme" (Lacan, 1975).

C'est donc en sa jouissance que Lacan cherche à rendre compte de l'essence du désir féminin, sa problématique propre. De même, un homme, à condition de renoncer à la fonction phallique, peut atteindre l'extase féminine.

La femme n'existe pas, n'est pas l'Autre, parce que "pas-toute" dans l'ordre symbolique; innommable, non-représentable, en son sexe, sa jouissance, divisée en ses désirs. A la fois homme et femme.

Or, la position narcissique de la femme doit être ici rapprochée de la question du masochisme féminin. Le processus implique en effet - on le voit chez les mystiques - soumission à une volonté étrangère, abolition du désir et de soi, des souffrances morales et parfois physiques, en vue d'accéder à la jouissance. Cette jouissance en laquelle est retrouvée avec l'érogénéité du corps l'impuissance et la détresse du nouveau-né. Comme si la femme réalisait une régression structurale, du Symbolique au Réel, au moment de la rencontre orgasmique.

Pour Lacan, c'est au moment oedipien que la fille accède à l'ordre symbolique qui transforme son désir du phallus en désir d'enfant; mais une part d'elle-même échappe et reste en-deçà de l'ordre symbolique, en contact étroit avec le Réel et l'Imaginaire.

2. La question du féminin

Lacan affirme donc à la suite de Freud, que la fonction de reproduction n'est pas représentée dans le psychisme; il n'y a rien par quoi

le sujet puisse se situer comme être de mâle ou de femelle. Le sujet ne se situe dans son psychisme comme mâle ou femelle que par rapport à des équivalents: activité et passivité. Freud ajoute même que la polarité de l'être mâle ou femelle n'est représentée que par l'activité, laquelle se manifeste par la pulsion, alors que la passivité n'est que passivité vis-à-vis l'extérieur. Il n'y a qu'une seule libido et elle est d'essence masculine, c'est-à-dire active.

Il faut donc en passer par le complexe d'Œdipe, apprendre de l'Autre ce qu'il faut faire comme homme ou comme femme. En effet, la sexualité se représente dans le psychisme par autre chose que la sexualité elle-même; elle s'instaure dans le champ du sujet par une voie qui est celle du manque.

Deux manques se recouvrent ici: la dépendance du sujet par rapport au Signifiant qui est au champ de l'Autre; autrement dit, c'est de l'Autre que vient la nomination et la position sexuelle; la sexualité s'organise en fonction de ce qui en est dit. Le second manque est réel et concerne la perte du vivant (la mort individuelle) du fait d'être soumis au sexe. Ce que cherche au fond le sujet n'est pas sa moitié sexuelle perdue mais une part à jamais perdue de lui-même.

L'impossibilité de représenter l'opposition masculin-féminin dans le psychisme c'est aussi pour Lacan (1973) l'impossibilité de représenter l'Autre radical entre les mondes opposés du masculin et du féminin. Tout au plus pourrait-on figurer l'idéal viril et l'idéal féminin par le terme de "mascarade" dans l'attitude sexuelle. Autrement dit, il n'y a pas d'Autre de l'Autre. Et en cet Autre, il n'y a pas d'opposi-

tion masculin-féminin.

Selon Lacan (1975), la femme n'est pas l'Autre mais elle pourrait l'être si elle existait. Dans le rapport sexuel, par rapport à ce qui peut se dire de l'inconscient, radicalement l'Autre, la femme est ce qui a rapport à cet Autre et le maintient comme Autre. Pourrait-on dire qu'elle prend à sa charge l'inconscient de l'homme pour en assurer la fermeture?

Il se révèle, écrit Lacan, que c'est à la place de Dieu, l'Etre suprême qu'est située la jouissance de l'Autre, de cet Autre que pourrait être la femme si elle existait. Cet Autre, lieu de parole d'où procède la vérité, ce modèle de l'être parfait auquel tendent les hommes et les femmes, phallus paternel mythique. Et dont il est possible de jouir dans la parole d'amour, d'avoir rapport au signifiant de cet Autre.

La femme apparaît chez Lacan comme un être déterminé par le symbolique où l'homme la recherche de l'y avoir inscrite comme manque, sinon comme mère. Douée d'une existence précaire, elle est celle qui s'approche du centre de la vérité sans pouvoir rien dire, faute de pouvoir symboliser l'expérience de sa jouissance, de son amour. Elle est sans pouvoir se (le) dire et à cet égard l'homme l'interroge comme matière compacte et opaque qui résiste à sa compréhension.

Si le féminin, hors du symbolique, garantit l'existence d'un au-delà du phallus, il n'en reste pas moins que Lacan le conjoint à la jouissance qui s'apparente à la mort. Le féminin de l'homme et de la femme en vient à signifier, "présentifier" l'éventualité de la mort;

la séparation du sexe redoublant la dualité vie-mort et la reproduction sexuée. D'autre part, la femme en elle-même est pour le sujet mâle et pour elle-même, du fait de leur inconscient commun, celle qui représente l'Autre radical qu'il a fallu nier, forclore parce qu'insupportable, la Mort et donc aussi la Castration.

Le point de vue lacanien, s'il est partagé par Safouan, Perrier et Granoff, rencontre des réserves chez certaines analystes femmes, dont Michèle Montrelay (1977) et Eugénie Lemoine-Luccioni (1976).

Ainsi, l'originalité de Michèle Montrelay, comme celle de Braunschweig et Fain (1971) (voir ci-dessus), est d'avoir tenté de concilier deux points de vue apparemment incompatibles concernant la sexualité féminine, soit ceux de Freud et de Mélanie Klein. Rappelons que Freud et son Ecole soutiennent un point de vue phallocentrisme, alors que Jones, Klein et Horney postulent la concentricité de la sexualité féminine. Pour Montrelay, ces deux positions coexistent en tant qu'incompatibles et cette incompatibilité est spécifique de l'inconscient féminin.

Michèle Montrelay rapporte la représentation de castration inconsciente à un pur investissement de la parole en tant que telle, formant un texte avec des effets dont celui de détourner de la jouissance et du rapport direct au corps. L'enjeu de l'Œdipe est donc de représenter l'objet manquant, la mère, sous la forme de mots et d'en jouir, ce qui revient à récupérer "l'enjeu qui d'ordinaire indéfiniment relancé assure la représentation." (Montrelay, 1977). D'où la nécessité du refoulement: l'objet doit rester perdu.

Or, écrit Montrelay, la féminité - qu'elle définit comme l'ensemble des pulsions orales, anales, vaginales, qui résistent au processus de refoulement - ignore le refoulement. Dans le cas de la féminité il s'agirait non pas de refoulement, mais de censure, laquelle ne permet pas comme le premier, la symbolisation du vécu corporel. Autrement dit, il existe une féminité : pré-oedipienne primaire censurée, ignorée, à "l'état sauvage", conception qui rejoint celles avancées par Klein, Jones et Horney.

Montrelay, après avoir indiqué qu'aucun interdit ne sanctionne la masturbation de la petite fille, décrit le mode d'intrication des pulsions orales-anales avec le plaisir vaginal concentrique qui serait caractéristique de la féminité. Cette intrication fait du vagin un "organe-trou" insatiable qui compromet le rapport de la femme à la castration: il s'agit d'absorber, de comprendre, de réduire le monde aux seules lois pulsionnelles.

Le rapport de la femme à son corps y est montré comme narcissique et érotique; la femme jouit de son corps comme elle le fait du corps d'une autre. Se récupérant comme corps, elle ne peut pas refouler l'enjeu premier de la représentation. D'où la peur de la féminité chez la femme pour qui l'angoisse est liée à la présence trop proche du corps propre, du Réel et sa fuite dans la mascarade et des effets du leurre.

Selon Montrelay, cette féminité précoce doit être refoulée, "oubliée", afin d'accéder à la vraie féminité dont elle confie la jouissance et la représentation à un autre. En d'autres termes, il s'agit

de substituer des représentations phalliques masculines (lors de l'OEdipe) aux premiers représentants inconscients. Ce serait, selon elle, le sens de la castration symbolique de la femme. La femme a, de ce fait, à passer d'un type de jouissance archaïque concentrique, liée à la puissance maternelle, à une jouissance sublimée qui confirme l'accès de la femme au symbolique.

Montrelay suppose enfin que cette substitution des représentants archaïques en représentations de castration, peut se réaliser lors du rapport sexuel par l'intermédiaire du pénis de l'homme. Ce qui soumet la réalisation sexuelle féminine à bien des aléas.

Le plaisir, écrit-elle, ne se prend plus à la féminité mais au signifiant, au refoulement qu'il provoque. Ce qui permet à la femme l'"oubli" de sa féminité précoce et la désidéalisation du pénis. Il ne s'agit plus de jouir de son corps mais de jouir dans une relation inter-subjective. "... la femme attend tout, reçoit tout du pénis au moment de l'amour." (Montrelay, 1977)

La même auteure décrit une féminité sauvage, cannibalique, illimitée dans un réel du corps innommable, en somme, une féminité indomptée, animale et qu'il faut soumettre à la loi phallique. Soulignons pour le moment, car nous y reviendrons, que l'on retrouve ici une vieille mythologie de la féminité: la femme est folle de son corps, dangereuse, primitive, éprise de jouissances, etc. ce pourquoi elle doit être domptée, civilisée par l'homme. Du pénis, dépend ici la réalisation sexuelle féminine et son accès au symbolique. C'est faire peser une lourde responsabilité sur celui-ci et soumettre la

la vie sexuelle de la femme à l'homme.

Les pulsions partielles et vaginales se déchaînent chez la femme, selon Montrelay, mais ne s'agit-il pas plutôt des pulsions archaïques communes aux deux sexes, lesquelles subiraient un moindre refoulement chez la femme? Doit-on pour autant admettre l'existence de pulsions vaginales précoces dont le fantasme du "vagin-organe-trou" n'est pas une garantie d'existence? Remarquons à quel point Montrelay s'écarte de la conception lacanienne qui lie la différenciation sexuelle à l'insaturation du symbolique. La féminité relève selon elle, de la dimension pulsionnelle dans un registre imaginaire, ce qui explique qu'elle ne soit pas refoulée. Elle est présence immédiate du corps.

Pour Piera Aulagnier (1967), le propre de la féminité est aussi de ne pouvoir être reconnue que par un autre; c'est l'homme qui, par son "aveu", l'investit comme sujet désiré, quoique la féminité ne repose sur aucun critère objectif. La féminité se définirait donc comme le "nom donné par le sujet du désir à l'objet là où il ne peut se nommer parce que manquant." (Aulagnier, 1967)

Aulagnier associe la féminité à la dimension de la "tromperie" ou voilement du non-vu, du manque. Elle considère que la découverte de la castration par la fille est d'abord découverte de la castration de la mère, laquelle coïncide avec le dévoilement de la "tromperie" de celle-ci.

Les conséquences de ce dévoilement entraînent les effets suivants chez la fille:

- Au niveau narcissique, elle réalise qu'elle ne peut compter sur la mère pour nommer son désir, d'où la nécessité de tromper à son tour;

- La mère ne sera remplacée par aucune femme, mais par l'homme sur qui elle transfère le pouvoir maternel.

Aulagnier inscrit d'emblée la féminité par rapport au désir de l'homme qui permet à la fille de s'investir narcissiquement et de trouver sa place comme sujet désiré. La féminité définie par l'homme en fonction de ses désirs et fantasmes, inaccessible à la femme puisque ne reposant sur aucune critère objectif, signifie en somme que derrière la mascarade affichée par la femme, il n'y a rien, un vide, un manque. C'est du moins ce que laisse entendre Aulagnier; la femme trouve sa place en tant que sujet du manque, écran sur lequel l'homme projette l'image du féminin autour du manque qu'il lui révèle.

La conception de Piera Aulagnier révèle à quel point la définition des concepts de féminin et de masculin peuvent receler d'arbitraire et d'influences culturelles quand on accepte la position lacanienne selon laquelle les différences sexuelles dépendent des identifications secondaires et du langage, autrement dit de l'ordre symbolique.

Chez Eugénie Lemoine-Luccioni se retrouve une conception du féminin, ou plutôt de la femme, vouée à un destin de partition, toujours privée d'une part d'elle-même, divisée entre sujet et objet, dédoublée en elle, sa mère, puis séparée d'elle à la naissance, sa vie sexuelle caractérisée par des pertes: sang, pénis, enfant. C'est pourquoi, écrit-elle, il y a chez la femme un manque à être fondamental et une angoisse spécifique de perte d'une partie d'elle-même.

Par l'envie du pénis, la fille symbolise le manque dont la privent tous les phénomènes de partition. Se détournant de la mère-même, la fille se donne à voir à l'Autre, le père, faisant de son corps l'enjeu du processus de symbolisation. A ce moment, la fille répète l'expérience première de partition mais aussi subsiste au regard du père désirant et se retrouve elle-même comme désirante.

La fille se donne à voir plutôt que de se perdre dans le miroir, s'offre comme objet "a". Ici encore la position de l'auteure ne diffère guère de celle de Lacan pour qui la fille existe dans l'Autre en se conformant à son désir.

C. Conrad Stein: une tentative de conciliation

Stein (1971, 1977), offre une approche originale de la théorie freudienne sur la sexualité féminine. Influencé par Lacan, sans adhérer pour autant à son Ecole, il tente de concilier les conceptions de l'Ecole anglaise avec celles dites orthodoxes.

Stein décrit deux étapes dans le développement de l'organisation phallique: une étape érotique correspondant à la phase pré-oedipienne décrite par Freud. Pour Stein il s'agit d'une relation à l'objet partiel d'origine sadique-anale, caractérisée par le désir d'avoir et être le pénis paternel.

Une seconde étape phallique coïncidant avec le déclin de l'OEdipe consiste en une relation d'objet avec exclusion des organes génitaux (déssexualisation) et une valorisation narcissique des identifications sociales. Selon Stein, les pulsions agressives antérieures sont cana-

lisées à ce moment vers un système d'identifications aux modèles sexuels, ce qui permet de prendre une certaine distance par rapport à l'objet, de désintriquer pulsions libidinales et pulsions agressives. Au terme de son évolution oedipienne, l'envie du pénis doit avoir été remplacée par le désir de recevoir le pénis dans une relation sexuelle satisfaisante impliquant l'interaction des pulsions libidinales et agressives et un rapprocher fusionnel.

Le fantasme de l'envie du pénis est auparavant interprété par Stein comme le désir de satisfaire tous ses désirs à la fois: être aimée de la mère, s'unir consubstantiellement à celle-ci, éviter la fusion mortifère à la mère (peur et désir de la fusion), avoir et être les deux sexes à la fois, réaliser les vœux de séparation et de retour, illusion de toute-puissance. Pour Stein, le pénis ne représente pas la mère désirée, mais la mère munie d'un pénis qui serait en même temps soi-même; le fait de sa possession représente donc le fait d'être sa propre mère et son propre père, le désir supposé accompli. D'autre part, le pénis est inconsciemment considéré comme le symbole de l'être. Par cette substitution, le désir d'être et la peur du non-être sont vus selon la problématique d'avoir ou ne pas avoir le pénis.

Stein ne pense pas que l'envie du pénis soit une donnée irréductible à l'analyse, ni qu'on doive la tenir pour quelque chose allant de soi, mais qu'elle doit être expliquée dans le contexte de la vie de l'enfant. Il s'agit d'une théorie infantile forgée par la fille pour expliquer son "infirmité" et qui signifie qu'elle nie la différence des sexes. On peut objecter ici à Stein que si la fille se croit "infirme" et nie la différence des sexes, c'est bien en

raison de son refus du féminin, donnant ainsi raison à Freud. D'ailleurs Stein semble occulter le fait de la castration maternelle comme élément premier de la haine de la fille à l'égard de celle-ci. La fille ne veut pas être comme sa mère, c'est-à-dire châtrée, et à un niveau plus profond, elle refuse le manque inhérent à la sexuation et à l'existence.

Etudiant le concept de féminin chez Freud, Stein refuse de le superposer à la polarité de la passivité et de l'associer au masochisme. Il croit au contraire, que le masochisme exprime le rejet du féminin et que la femme est d'essence narcissique. Stein préfère diviser le monde en deux sortes d'êtres: ceux qui ont une représentation symbolique d'eux-mêmes, le pénis; celles qui n'ont pas cette représentation mais un manque; les hommes et les femmes.

Pour comprendre la bisexualité psychique, il faut comprendre, écrit Stein, que le début de la vie est marqué par deux mouvements fondamentaux: fusion et séparation s'accompagnant respectivement de plaisir et de déplaisir, sans qu'il y ait nécessairement un sujet et un objet. C'est l'identification à un symbole qui est constituante du Je, affirme Stein, divisant le Moi en un pôle sujet et un pôle objet. Par conséquent, à l'opposition "être ou ne pas être" sera substituée l'opposition "être comme" et "avoir".

Ainsi, la tendance fondamentale à la séparation et à l'agression a pour fonction d'assurer l'identité de l'individu: elle est le pôle masculin de sa constitution bisexuelle et valorise l'avoir d'un pénis.

Par contre, la tendance à la fusion attribuée par Freud à Eros devient destructrice de l'identité de soi: elle est le pôle féminin de sa constitution bisexuelle et se reconnaît dans l'être féminin. Une bisexualité réalisée doit dès lors consister en une intrication satisfaisante de la polarité masculine, qui est d'identité, et féminine qui est de fusion.

Considérer le pénis comme le symbole de l'être humain en quoi il est possible au sujet de prendre une distance par rapport à lui-même, de se transcender, se retrouve chez Simone de Beauvoir (1949) dans Le deuxième sexe, où nous aurons tout le loisir de la commenter. Il sera possible de dégager les conséquences psychologiques et sociales de l'absence d'un symbole équivalent au pénis chez la petite fille phallique.

Tout compte fait, Stein ne s'éloigne que très peu des conceptions freudiennes et lacaniennes dans sa description de la phase phallique, sauf qu'il en élargit l'interprétation. D'autre part, il insiste sur l'importance du rapport à la mère dans les deux sexes, le désir ultime de chacun, garçon ou fille, étant de retrouver la mythique fusion des temps primitifs.

D. Commentaires et critiques

1. Lacan

L'apport de Lacan à la théorie freudienne marque un tournant fondamental dans l'évolution des conceptions sur la sexualité féminine et sur le concept de féminin. A une détermination du sexe par le

biologique, Lacan y substitue une détermination par le Symbolique.

Le Sujet, qu'il soit garçon ou fille, est sous la dépendance du Signifiant qui le nomme et reconnaît son désir, d'où sa grande vulnérabilité aux avatars du Symbolique. Or, Lacan rappelle qu'une part du Réel échappe à la symbolisation: il n'y a pas de symbolisation du sexe féminin, le féminin fait partie du langage comme manque. Les termes "masculin" et "féminin" sont des signifiants par rapport auxquels vont se situer les êtres parlants, indépendamment du sexe biologique parfois.

Le désir lui-même tel qu'organisé dans et par le complexe d'OEdipe, est déterminé par l'ordre symbolique du langage. Le désir est d'abord reconnu dans l'autre (semblable imaginaire) et il est nommé par l'Autre, lieu du Symbolique d'où procède la parole. Le sujet ne peut donc actualiser ses besoins, ses pulsions, ses désirs, qu'à travers le langage, ne peut lui-même devenir Sujet que dans le moment de cette articulation.

Il existe des difficultés spécifiques à la fille en regard de cette conception: difficulté de symboliser, exprimer un vécu proprement féminin faute de signifiant de son sexe, méconnaissance de son désir et de sa jouissance, incertaine assomption d'elle-même comme sujet. Autrement dit, un problème d'identité est spécifiquement relié à la position féminine.

Lacan montre que la femme échappe pour une part au Symbolique, à la civilisation, sauf à être mère. Au-delà du phallus, elle jouit dans l'Autre, c'est-à-dire d'elle-même dans son rapport à l'homme.

La femme n'existe qu'en référence à la mère ou au Père, rivée à l'imaginaire. C'est pourquoi la femme n'existe qu'à barrer le "la" de la femme.

L'homme qui désire l'Autre ne trouve en la femme qu'il étreint que l'objet "a" partiel de la pulsion auquel la femme s'est identifiée pour lui complaire. Elle s'identifie à l'objet du désir de l'homme, occultant de ce fait, son désir propre. La femme, pour être le phallus, rejette une grande part de sa féminité écrit Lacan.

Par ailleurs, Lacan ne remet pas suffisamment en question la fonction paternelle par rapport à la fille, laissant celle-ci aux prises avec un ordre symbolique qui lui est hostile, qui la nie. Le père symbolique ne connaît pas le féminin, le père réel est présenté comme le représentant de la Loi en ce qui concerne le garçon, mais son rôle est beaucoup plus discret auprès de la fille.

Il faudrait interroger le rapport de la fille non seulement à la castration maternelle, mais aussi à la castration paternelle. Le père, principe d'autorité, séducteur dont le désir est la loi, n'est-il pas investi d'une divinisation qu'il induit? Ce père ne reconnaît pas aisément son désir pour la mère, pour la femme, son amour pour sa fille; en face d'un Tout sans faille, s'effondre le narcissisme de la fille qui ne peut faire l'expérience de son désir et le symboliser. De cette façon, elle n'a fait que transposer, comme le note Freud, son rapport à une mère phallique, à un père investi de la toute-puissance originare. D'où la nécessité d'introduire une coupure, une castration qui permettrait une véritable séparation d'avec la mère,

d'avec le mythe d'une souveraineté absolue.

Or, il se trouve que le père manque à remplir ce rôle, lui préférant sans doute celui de personnage phallique. Ce faisant, l'identité et la réalisation sexuelle de la petite fille sont sérieusement compromises.

Comment expliquer que la plupart des auteurs, y compris Lacan, s'attachent si peu à décrire la fonction du père lors de l'Œdipe, sauf par incidence? Perrier et Granoff en font mention à titre accessoire ou de suggestion de recherches éventuelles, ainsi que Safouan, mais sans approfondir au-delà. Ne faut-il pas attribuer ce curieux silence à la protection d'un secret à l'avantage du paternel, à une résistance? La question ici n'est plus la castration de la mère ou de la fille, mais celle du père, celle de l'homme, celle dont on se défend. La relation père-fille au lieu de séparer, de désaliéner la fille d'un rapport imaginaire, l'y enferme à double tour, ce qui évite à l'une d'exister, à l'autre de rencontrer la femme.

2. Auteurs influencés par Lacan

Parmi les auteurs influencés par Lacan, seule Michèle Montrelay (1977) tente de concilier les points de vue opposés de Freud et de Jones, soit pour le premier l'idée d'une féminité secondaire à une sexualité phallique, soit pour le second, d'une féminité primaire à caractère concentrique.

C'est dire que Montrelay admet l'existence de pulsions vaginales précoces contemporaines des pulsions orales et anales et de la relation primaire à la mère, une féminité archaïque, "sauvage", vouée à l'anarchie

des pulsions partielles. Féminité vécue dans l'immédiateté du corps-à-corps maternel dans un univers de signifiants primitifs composés de phonèmes, de gestes, de sons, de couleurs, effets de la présence - parole maternelle.

Le féminin ne se réduit pas ici au manque, à l'absence, au trou, mais plutôt à une présence trop réelle, trop proche du corps non symbolisé. Une castration s'impose donc qui substituera des représentations phalliques aux représentants archaïques.

Il faut pourtant se demander en quoi la sexualité précoce ici décrite se distingue de celle du garçon à la même époque, puisqu'en effet, selon Freud et Lacan, tout ce qui est pulsionnel est masculin (au sens d'actif). N'ont-ils pas, garçon et fille, à vivre la même évolution libidinale? D'autre part, l'hypothèse de pulsions vaginales mérite d'être interrogée: on sait, en effet, qu'elles sont loin d'être universellement reconnues par les psychanalystes qui y voient le plus souvent une confusion avec les pulsions orales et anales. De plus, si les pulsions sont d'orientation masculine, devons-nous en conclure que les pulsions vaginales sont paradoxalement de type masculin, ou simplement reconnaître avec Jones et Klein qu'il existe des pulsions féminines?

La féminité précoce décrite par Montrelay coïncide avec la relation primaire à la mère; or, il en est de même pour le garçon qui, aux stades précoces, est en contact immédiat avec le féminin-maternel.

Etant donné la fascination mortifère qu'exerce le féminin-maternel (le chant de la sirène, berceuse, tonalité de la voix, regard, tous signifiants élémentaires) chez les deux sexes, il faut se demander s'il ne s'agit pas là du féminin à "oublier" pour accéder au Symbolique, le féminin de la fille comme du garçon étant indissociable, "même" que le Sein maternel. Rappelons que pour Winnicott (1971) et McDougall (1971), l'élément féminin est le noyau de l'identité, du sentiment de l'Etre. Est-il alors besoin de postuler des pulsions vaginales pour rendre compte d'une féminité précoce, ce qui implique le double postulat d'une différenciation sexuelle à priori et d'une génitalité primaire?

L'hypothèse de Montrelay aura eu le mérite de faire ressortir une sexualité féminine, une érogénéité corporelle signifiante pré-oedipienne, non-refoulée, donc toujours déjà là, donc toujours à refouler. D'où sans doute, la peur du féminin, son rejet et son ravalement. Nature que l'homme-père a charge de civiliser.

C'est pourquoi, écrit Montrelay, il faut confier à l'homme le soin de représenter le féminin afin que désormais la femme jouisse par procuration phallique et de la symbolisation même de sa jouissance, de son sexe. Elle rejoint ici Aulagnier (1967) qui remet à l'homme la fonction de reconnaître la féminité derrière ses voiles trompeurs comme un manque, écran des images de son désir.

Pour Aulagnier, la découverte par la petite fille de la castration maternelle est découverte de la féminité en tant que manque, objet du désir paternel et source d'envie. Dès lors, elle se reconnaît

comme femme, non seulement en tant qu'objet de plaisir de l'homme, mais surtout en tant qu'objet de désir, objet d'amour. Elle-même ne sait dire ce qu'il désire en elle, alors que lui nomme féminité ce qu'il désire et qui est en réalité le manque de la femme. Dès lors, l'envie est remplacée par "la joie du don" (Aulagnier) et le plaisir se conjoint au désir.

La féminité, après être apparue comme plénitude (Montrelay), comme manque (Aulagnier), se caractérise chez Lemoine-Luccioni par une série de pertes qui font de la femme un être, ou divisée, ou dédoublée, jamais une. La femme y est décrite dans ses rapports avec des traumatismes de séparation, de partition, de castration imaginaire et symbolique.

Les expériences de séparation vouent la femme à un destin de partition répétées, soit dans la menstruation, soit l'accouchement. A cela s'ajoute une peur spécifiquement féminine de l'abandon.

Si Lemoine-Luccioni relie la partition au complexe de castration, en faisant de l'envie du pénis une symbolisation d'une expérience de perte, elle reste fidèle en grande partie à la théorie lacanienne concernant la différenciation sexuelle et la double orientation du désir chez la femme.

Il faut noter, par ailleurs, que la plupart des psychanalystes de sexe féminin se sont démarquées des thèses de leurs collègues masculins centrés sur le thème de la castration. Ces analystes femmes ont tenté d'ouvrir le champ de la sexualité féminine hors des sentiers phalliques et du rapport de la sexualité féminine au Phallus.

Cela dit, Safouan, Granoff et Leclaire restent résolument phallo-centristes dans leurs conceptions de la sexualité féminine. Souvent, ils reprennent les descriptions de Freud en les accentuant. Par exemple Leclaire (1975) dans On tue un enfant, prétend que "la constatation du défaut de pénis, qui caractérise son sexe", conduit la femme à se développer "naturellement"* dans le système inconscient "si elle ne s'en défend pas intempestivement"; quant à l'homme, celui-ci est "pourvu en son corps d'un pénis, répondant objectif de l'unité signifiante du phallus". Mais n'en est-il pas ainsi pour Montrelay qui désigne un érotisme féminin hors-circuit du Symbolique pour ensuite le révoquer au bénéfice du Signifiant phallique? Le féminin ne serait-il donc que "familiarité première et dernière avec la Vérité de la castration"? (Leclaire, 1975).

La rencontre de la castration institue, répète une division fondamentale entre le corps, réservé au féminin, et le langage, réservé au masculin. Par le meurtre de la mère, ne faut-il pas symboliser l'objet perdu?

Alors que la femme représente la réalité de la castration, le corps-sexe masculin est le modèle sous-jacent de l'intégrité du corps: narcissisme-phallique. C'est pourquoi l'alternance phallique-châtré(e) renvoie fatalement à une relation duelle du masculin avec le maternel: ou former un seul corps avec la mère dont on est le phallus ou la châtrer pour s'affirmer Sujet (au masculin). Naître, se séparer de la mère, revient à exclure le féminin pour le réduire à un envers. Ainsi,

* En italique dans le texte.

se trouve manquée la rencontre avec la femme. Pour les deux sexes.

Reste, comme le remarque Safouan, que la fonction phallique, ou de castration, n'est pas à rapporter strictement au sexe de la fille mais à son statut ou à sa condition de sujet parlant, à quoi n'est pas indifférente l'anatomie. La fille, selon Safouan, se constitue comme sujet "ne sachant pas"; c'est dire que pour elle, le champ de la demande est occupé par le désir sans qu'elle puisse dire ce qu'elle désire. Adressant sa demande (désir) à l'Autre qui la lui retourne sous la forme d'un "qu'est-ce que tu veux?", elle est à même, en se posant comme sujet de la demande, d'entrer dans l'intersubjectivité. Or, la réponse à sa question est dans l'Autre de qui elle attend le Signifiant de son désir, le phallus.

Le devenir-Sujet dans la théorie lacanienne ne paraît pouvoir s'opérer qu'au masculin: soit que la fille ne devienne jamais Sujet faute d'avoir réalisé la castration d'avec la mère; soit qu'elle ne soit sujet qu'à la faveur d'une identification virile, au mépris de son sexe réel. Dans les deux cas, le féminin est à exclure.

Stein (1971) pose que l'épopée oedipienne comporte la mort de Jocaste, la mère d'OEdipe et son épouse, dont on a réprimé l'appel, ignoré la souffrance, révoqué la parole. Matricide mythique, sous-sol du discours théorique et psychanalytique, et que chaque OEdipe répète dans sa mise au monde symbolique dominé par le Maître-Signifiant Phallus.

Les critiques féministes se répartissent en deux groupes principaux: un premier groupe estime que les différences entre le masculin et le féminin doivent être niées ou du moins effacées, alors qu'un second proclame leur importance, l'existence indéniable de leur réalité biologique. En d'autres termes, le féminisme reprend à sa façon la controverse célèbre en psychanalyse entre l'Ecole de Londres et l'Ecole de Vienne, controverse qui favorise le premier groupe dans les recherches actuelles: la femme est-elle femme d'emblée ou doit-elle devenir femme?

Le terme même de "féminité" prête à confusion car si certaines féministes revendiquent avec force leur "féminité", d'autres conçoivent l'autonomie des femmes comme le refus de la "féminité" en laquelle elles ne voient qu'un stéréotype imposé par la société patriarcale. Pour éviter toute confusion, précisons que l'emploi du mot "féminité" réfère ici à ce deuxième sens: la féminité, c'est le "comme si" de l'hystérique dans le refus de son sexe, c'est une parade de gestes, d'attitudes, de comportements, un maquillage

phallique par quoi la femme se présente comme objet de désir.

Pour désigner la spécificité sexuée de la femme, l'expression de "l'être-femme" sera utilisée, ou pour indiquer son mouvement évolutif, l'expression "devenir-femme". "Masculin" et "féminin" conserveront le sens d'éléments psychiques mâle ou femelle qu'ils avaient aux chapitres antérieurs.

Le but de cette section est de confronter les thèses psychanalytiques précédemment émises dans ce texte avec les thèses féministes les plus marquantes et influentes concernant la sexualité féminine et la question du féminin en psychanalyse. Il ne s'agit donc pas d'un relevé exhaustif mais d'une lecture féministe permettant de remettre en question les données recueillies, les questionner, ou même les enrichir d'un point de vue différent. Par ailleurs, ces critiques féministes permettront d'asseoir notre propre réflexion sans nous y référer absolument.

Parmi les auteurs féministes actuels, deux écrivains méritent une attention particulière: Simone de Beauvoir (1949) et Luce Irigaray (1974). Non seulement, à 25 ans d'intervalle, leurs conceptions respectives apportent une assise théorique indispensable à la pratique féministe mais encore leurs conceptions marquent un tournant de la pensée féministe, tout en s'opposant de façon très importante.

A. La question du sujet au féminin

La publication du Deuxième sexe en 1949, qui, au dire de Simone de Beauvoir est plus un essai philosophique qu'une prise de position féministe, exercera pourtant une profonde influence sur les nouvelles féministes américaines et françaises. Ce livre, devenu le bréviaire du féminisme, place davantage sur un plan philosophique et scientifique la revendication des femmes de leur identité, de leur autonomie, d'une vie personnelle pleine.

Selon Zéphir (1982), l'ouvrage de S. de Beauvoir a influencé et continue de nourrir les thèses néo-féministes actuelles. Ainsi, dans les principes de base de ce nouveau féminisme se retrouve l'approche existentialiste: la femme est appelée à prendre conscience de sa condition et à s'affirmer comme un être humain à part entière, dans la liberté et la réalisation de ses possibilités créatrices.

Notons à ce propos que pour S. de Beauvoir, il n'existe pas d'"essence" ou de "nature féminine" qui ferait nécessairement de toute femelle une femme douée de "féminité". "L'éternel féminin" est un mythe impossible à rejoindre. N'étant ni un concept, ni une fonction, ni un fait, l'"être-femme" c'est à proprement parler, "être devenue femme": "On ne naît pas femme, on le devient" (p. 13, tome 2), écrit-elle, mais il en est de même pour l'homme; il ne naît pas homme, il le devient.

Si la femme, comme l'homme, est le produit d'un devenir, il

faut en conclure que la réalité féminine n'est en fait que le résultat d'un processus familial et social, d'un milieu éducatif et psychologique, d'une situation idéologique et historique, d'un phénomène dans un temps et un espace donné. Cela exclut, pour S. de Beauvoir, une définition de la femelle humaine en dehors de la civilisation qui élabore la femme et, par conséquent, un destin biologique et psychique.

Le refus d'une essence quelconque de la féminité ne signifie nullement que S. de Beauvoir nie l'existence des femmes. Le fait d'être femme implique selon elle une singularité qui la situe comme femme avant toute autre affirmation, sans que l'on puisse pourtant fournir une définition de l'être féminin.

"Quel malheur d'être une femme! et pourtant le pire malheur, quand on est femme, est de ne pas comprendre que c'en est un" (Kierkegaard, cité tome 11, p. 7), ou ne pas savoir qui on est, pourrait-on ajouter. S. de Beauvoir interroge le "malheur d'être une femme" et en particulier sa soumission millénaire à la souveraineté du mâle. Elle pense que les femmes ne se posent pas véritablement comme Sujet. Elles n'ont pas d'unité, de passé, d'histoire, de religion qui leur soit propre; elles vivent relativement à l'homme dans la dispersion et non dans la solidarité.

A l'intérieur de la relation à l'homme dont les deux termes sont nécessaires l'un à l'autre, la femme est l'Autre, écrit S. de Beauvoir, ce qui renforce sa dépendance complice à l'homme. Celui-ci, au contraire, ne reconnaît pas le besoin qu'il a de la

femme, de l'Autre, parce qu'il détient le pouvoir de satisfaire son besoin de l'Autre. Traduit en termes lacaniens: la femme en position d'Autre reconnaît sa castration et supporte celle de l'homme, en assumant la part du manque dans la relation et en se plaçant sous le pouvoir de ce dernier.

S. de Beauvoir rejoint la problématique de la phase phallique telle que décrite par Freud et critiquée par Luce Irigaray quand elle observe que pour la femme, toute détermination se transforme en limitation. Ainsi, elle a à se définir, se différencier par rapport à l'homme considéré comme type humain absolu dont elle est le "négatif", l'"inessentiel" en face de l'essentiel. L'humanité, écrit-elle, est mâle et l'homme définit la femme, non en soi, mais relativement à lui. Elle est un être relatif, non un être autonome.

Autrement dit, l'homme est le Sujet, l'Absolu: la femme est l'Autre. Ou plutôt, la femme est posée comme Autre-Objet par celui-là même qui se pose comme l'Un-Sujet. S. de Beauvoir réfère ici à la dialectique de Hegel du Maître et de l'esclave; l'individu, dans la conscience de lui-même ne peut tolérer l'existence d'une autre conscience, l'altérité. Cette dialectique se retrouve dans la description lacanienne du stade du miroir au moment de la confrontation de l'enfant avec son image dans l'autre imaginaire (reflet, mère, semblable, etc...) impliquant une hostilité destructrice dont l'enjeu est l'existence.

Or, ce que Lacan décrit dans l'enfance, et que nous retrou-

vons dans la description beauvoirienne de la relation homme-femme, correspond à une trame imaginaire qui, au-delà du recouvrement symbolique, reste vivante en chacun des sujets.

La position de S. de Beauvoir se résume ainsi:

Ce qui définit d'une manière singulière la situation de la femme, c'est que, étant comme tout être humain, une liberté autonome, elle se découvre et se choisit dans un monde où les hommes lui imposent de s'assumer comme l'Autre: on prétend la figer en objet et la vouer à l'immanence puisque sa transcendance sera perpétuellement transcendée par une autre conscience essentielle et souveraine. (S. de Beauvoir, 1949, tome 1, p. 31)

C'est donc au nom d'une liberté sans entraves et coextensive à l'existence humaine que le féminisme beauvoirien dénonce l'oppression masculine et les mythes aliénants de la féminité qui assujettissent la femme avec sa complicité à la fiction d'une vocation féminine et à la facticité de son destin. D'où la chance de salut sera pour la femme d'assumer sa liberté et son autonomie pour reconquérir ses privilèges d'être humain à part entière.

Mais encore faudrait-il interroger S. de Beauvoir sur le sens de cette liberté concédée d'emblée à l'être humain et dont la femme se dessaisirait en faveur de l'homme-dieu. Car, dans l'optique actuelle, il lui est demandé, pour accomplir sa féminité de se faire objet et proie, c'est-à-dire de renoncer à ses revendications de sujet souverain.

Pour S. de Beauvoir, la femme doit récuser cette féminité factice et décorative attendue d'elle mais non pas répudier son sexe

dans la réalisation de son être. Refuser la division inhérente à son statut d'objet paradoxalement doué de subjectivité et tous les privilèges associés à sa situation de vassal.

En d'autres termes, la femme est invitée à prendre la responsabilité de sa vie et de son accès à l'être par un élargissement de sa conscience et des actions qui modifient sa situation.

La tendance beauvoirienne est d'attribuer aux sujets une liberté que rien pourtant ne garantit, au départ. De plus, le cheminement du sujet est en même temps décrit comme une libération. La liberté est donc à la fois la condition et la fin du processus d'émancipation. Il s'agit d'une lutte entre d'une part, le sujet de cette liberté, et d'autre part, les entraves venant du monde extérieur, ici réduit à l'homme et les institutions masculines.

Par ailleurs, devenir sujet au féminin revient à un processus analogue au devenir sujet au masculin; seul le sexe introduit des différences secondaires. Cependant, étant donnée la détermination socio-culturelle de "l'être-femme" n'est-il pas possible que le refus des modèles féminins par les femmes ne leur laissent d'autre alternative qu'une identification aux modèles masculins? Question qui sera reprise à propos du fait féminin ci-dessous.

Le refus de prendre en compte le déterminisme freudien des représentations inconscientes sur la sexualité, excluant la notion d'une liberté absolue, et l'approche philosophique de S. de Beauvoir expliquent sans doute le peu d'impact qu'elle a eu sur les psychanalystes féministes. Son influence a joué surtout aux ni-

veaux social, politique, économique du féminisme.

Il faudra attendre Luce Irigaray (1974) qui, avec la publication de Speculum réalise une critique systématique féministe et philosophique du discours freudien touchant la sexualité féminine. Pour elle, il s'agit de libérer le désir de la femme, c'est-à-dire de lui permettre d'advenir comme femme, et ceci en dehors des paramètres masculins (définitions, codes, rôles, représentations, etc.). Distinguant sa recherche d'un projet de renversement de valeurs, elle opère une analyse des divers systèmes d'oppression qui s'exercent sur la femme dans la pratique du social et du langage dominés par l'homme.

Pour S. de Beauvoir, la libération de "l'être-femme", l'accession au statut de sujet sexué féminin implique une démarche identique à celle de l'homme, au sexe près. Il ne s'agit pas de renoncer aux valeurs masculines qualifiées par l'auteur de valeurs universelles: liberté, vérité, autonomie, etc.

Le propos de Irigaray est de démontrer l'exclusion du féminin (pas de la femme) et la mise en place de la femme comme autre (alter ego) dans la constitution du sujet .

L'homme-Freud, en réaffirmant l'interdit de l'inceste, instaurer le refoulement du pouvoir maternel, matrice spéculative du sujet, et le devenir de la sexualité féminine, ce qui a pour conséquence une "ex-stase" du sujet transcendantal, ici réduit à l'homme. La femme, matière opaque et silencieuse, miroir qui ne se

connaît pas y prend la place de l'autre-même, fantasme, nature, soleil, Dieu, lieu de sa quête d'identité et de ses projections.

Refoulée du dire, interdite dans ses symptômes, sa jouissance comme sa souffrance se passent sur une autre scène que les représentations codifiées. Convertie à un discours qui dénie la spécificité de son sexe, de son plaisir, s'inscrivant en creux, revers, négatif, elle est censurée de ses attestations phalliques. Ainsi, elle exhibe leurs fantasmes de puissance, mimant des désirs induits, se resoumet dans des rôles de doublure aliénants à l'ordre établi. Complice encore de sa désappropriation, se touchant sans se connaître, elle demeure la matrice-réceptable propre à recevoir sans le savoir l'empreinte des formes de l'homme.

La hiérarchisation des rapports de l'inconscient et du conscient instaurant une double syntaxe empêche Freud de rendre compte du sexe et de la jouissance féminine, écrit Luce Irigaray. Hiérarchisation à laquelle correspond celle du pouvoir paternel et du pouvoir maternel primaire.

En effet, Freud a réaffirmé la primauté du phallus qui est aussi primauté du Logos, du père sur la mère, du langage normatif, logique, socialisé sur la langue maternelle où s'énoncent la plainte, le cri, le chant, des phonèmes archaïques. Pour Monique Schneider (1980), il s'agit là d'une coupure violente dans le passage de la mère au père, matricide d'OEdipe qui vainc l'enchantement de la Sphynx pour n'entendre qu'un message formalisé et construire une théorie.

Si Freud reconnaît la dimension de perte inhérente au procès civilisateur - ou refoulement des pulsions primitives associées à la figure maternelle originaire - Lacan, pour sa part, accentuera la division des deux types de langage afin d'épurer le symbolique corporel. C. Stein (1971) reconnaissant la dimension matricide du drame oedipien considère l'effet métaphorique de la parole analytique qui est de satisfaction substitutive du besoin.

Toute théorie du sujet aura donc toujours été appropriée au masculin. La femme ne peut s'y assujettir sans renoncer à la spécificité de son rapport à l'imaginaire. En situation d'être objectivée dans le discours et de s'objectiver elle-même quand elle prétend s'identifier comme un sujet masculin, elle se chercherait dès lors comme objet maternel-féminin perdu. Selon Irigaray, la libération de la femme et de son désir passe par la reconnaissance de la dimension maternelle archaïque du langage dans le rapport à la mère.

Irigaray rejette ici les normes et modèles masculins, au contraire de S. de Beauvoir qui vise plutôt un modèle de réalisation masculine, prototype de l'assomption du sujet. Le fait d'être de sexe féminin n'est considéré par celle-ci que comme une dimension parmi d'autres de la réalité totale de l'être humain.

Au-delà du concept de femme, les féministes se sont penchées sur la théorie psychanalytique, surtout celle de Freud, pour la critiquer d'un point de vue féministe. La plupart des psychanalystes féministes actuelles partagent l'opinion de Luce Irigaray selon la-

quelle il existe un "être-femme", dont la différence n'a pas été vraiment reconnue. A partir des trois thèmes, narcissisme, désir et érotisme, le fait féminin, seront confrontées les thèses de ces féministes.

B. Problématique phallique et narcissisme

Rappelons que Karen Horney (1927), a été la première à s'élever contre la propension des psychanalystes freudiens à étudier la sexualité féminine par rapport à la sexualité masculine et donc, à sous-estimer l'importance des organes génitaux féminins. Elle ne peut croire, écrit-elle, que la moitié de la race humaine passe sa vie dans le ressentiment et l'envie.

S. de Beauvoir reformulant ce reproche à son tour, rappelle, à la suite de Horney, l'influence de facteurs socio-culturels et historiques dans l'évolution sexuelle féminine. En outre, partant d'un point de vue extérieur à la psychanalyse, l'existentialisme, elle élabore son propre modèle explicatif. Ainsi, en ira-t-il de la question du narcissisme féminin en tant que relié au complexe de castration de la femme. Ce modèle, comme on le verra se rapproche à certains égards du schéma lacanien de constitution du Sujet tout en y occultant un élément fondamental, soit la division du sujet, du fait de l'existence de l'inconscient. Son modèle reste tributaire d'une philosophie de la conscience.

Ainsi, refusant le déterminisme freudien des représentations inconscientes, elle introduit la notion de choix ontologique

supposant la liberté fondamentale de l'individu à construire son destin. Au-delà de certaines constantes dans les réactions des individus, existeraient des réactions analogiques, relevant des individus eux-mêmes dans leurs relations avec leur milieu. Par exemple, le symbole ne serait pas une allégorie élaborée dans l'inconscient mais plutôt une signification appréhendée à travers un analogon de l'objet signifiant. Dans ce contexte, le symbolisme du langage concerne des phénomènes produits par la réalité humaine singulière. Autrement dit, S. de Beauvoir refuse au symbolisme du langage toute transcendance; c'est le sujet dans son rapport aux choses qui crée le symbole.

Ainsi en est-il de la valeur accordée au phallus. C'est l'angoisse face à sa propre liberté, écrit-elle, qui pousse le sujet à l'aliénation, à se chercher en même temps que se perdre dans les choses. L'enfant face au miroir, veut toucher, saisir le reflet, son double, une chose dans laquelle il se méconnaît.

Pour le petit garçon, le pénis est un objet privilégié le représentant. Il est un alter-égo où s'incarne narcissiquement la transcendance spécifique de l'enfant. La petite fille est privée de cet "alter-ego" corporel spécifique qui rend possible à la fois de s'aliéner et de se récupérer par une certaine mise à distance de soi à soi. Par là, elle est conduite à se faire elle-même objet, Autre. Elle ne peut se rendre présente à elle-même en tant que sexe.

Cependant, S. de Beauvoir ne peut croire que ces constantes

définissent un destin, le phallus ne prenant valeur qu'à symboliser la souveraineté qui se réalise en d'autres domaines. Si la femme, ajoute-t-elle, réussissait à s'affirmer comme sujet, elle inventerait des équivalents de phallus.

Les difficultés liées au sexe de la fille la voue à l'immanence, écrit pourtant S. de Beauvoir. Car, comment pourrait-elle s'affirmer comme sujet si elle échappe à elle-même comme aux autres. Au-delà du pensable. Faute de se saisir à travers un symbole, elle est captivée par son reflet dans le miroir et devient narcissique. Ne se sentant Rien, elle voudrait être Tout. Elle assimile le reflet de son corps au moi et se prend comme objet de désir.

Une seconde issue offerte à la femme est celle de l'Amour pour l'homme-dieu. Assumant radicalement sa situation d'objet inessentiel, elle va jusqu'à l'abdication de sa liberté, de son être, s'anéantit devant l'être aimé inégalable. Ce qui ne va pas sans masochisme.

S. de Beauvoir précise bien que ces traits ne sont pas des données irréductibles de la nature et que c'est dans les différences de situation de l'homme et de la femme qu'il faut chercher les causes d'une si foncière aliénation.

Aussi, n'est-elle pas d'accord avec Freud qui renvoie à l'expérience de la vue du sexe anatomique du pénis du petit garçon pour expliquer l'humiliation narcissique de la fille. D'ailleurs, ajoute-t-elle, encore faudrait-il rendre compte de cette honte elle-

même, autrement dit de la Valeur. Pourquoi la honte, l'humiliation? Seraient-elles un fait de la nature? N'y aurait-il pas eu une valorisation préalable de la virilité?

Dans l'ensemble, quoique le discours de S. de Beauvoir complète et enrichit notre connaissance du féminin, il manque à fournir une critique des thèses psychanalytiques elles-mêmes, d'autant plus qu'il se situe hors de ce champ. Aussi, faut-il nous tourner vers des écrits plus récents, une série d'auteurs à la recherche d'une spécificité féminine et partisans d'une accentuation de la différence. Pour ces auteurs, à commencer par Irigaray, la femme authentique est à retracer au-delà des rôles répétitifs "qui étouffent son être réel" (S. de Beauvoir): amante, épouse, mère, soeur, etc.

Plus qu'une accentuation, il s'agit en fait pour ces nouvelles féministes de dénoncer l'exclusion du féminin comme négation de la différence des sexes, tributaire d'un rapport à l'autre comme même, négatif, revers du seul sexe qui "monopolise la valeur". Dans ce contexte, les différences sexuelles extérieures ne sont qu'artifices pour dissimuler une non reconnaissance de fait. Ainsi, la féminité.

A la femme, s'écrit Hélène Cixous, est infligé un anti-narcissisme, un narcissisme qui ne s'aime qu'à se faire aimer pour ce qu'on n'a pas. Pour elle, le discours psychanalytique reproduit, répète la dévalorisation, la négation de la femme dans l'Histoire, la Culture, l'Art et la Mythologie. La femme y est considérée dans

ses liens avec la nature, ses appétits, ses affects; part non humaine dans la structure vivante, elle est tenue à distance, absente pour entretenir le désir de l'homme, de cet "être parlant", dirait Irigaray.

Hélène Cixous (1975) et Luce Irigaray (1974) relient le refus du féminin et de la femme au refus de l'altérité quelle qu'elle soit. Le sexe féminin est associé à la mort. Il est l'Autre provoquant angoisse, doute, colère. Le désir de l'homme y est menacé d'abolition. D'où la nécessité de hiérarchiser les rapports homme-femme en valorisant l'un des termes, le phallus, et en dévalorisant le sexe qui en est démunie. Le seul critère de la différence dans l'inégalité reposant sur l'étalon pénien. L'homme se protège ainsi de la castration qu'il fait supporter par la femme. Elle n'est plus que le négatif photographique de l'homme, le double dans lequel il peut s'admirer, s'"auto-affectionner".

1. L'envie du pénis

Luce Irigaray (1974, 1977) est à ce jour l'auteur dont les critiques des thèses freudiennes ont le plus marqué le discours féministe concernant la sexualité féminine. Ses thèses, par leur profondeur ne sont guère dépassées ou même égalées, sauf par des auteurs comme Sarah Kofman (1980) ou Christiane Olivier (1981). C'est pourquoi, il sera utile de rapporter les critiques les plus pertinentes de Irigaray touchant la phase phallique et le rapport au narcissisme tout en indiquant en quoi d'autres auteurs s'en distinguent.

Un concept clef du discours freudien est celui d'envie du pénis comme présumé qui commande tout ce qui peut se dire sur la sexualité féminine. Pour Freud, cette envie programme toute l'économie libidinale de la femme, y compris avant la castration où la petite fille ne se serait jamais voulue que garçon. Là est l'humiliation narcissique de la fille: non seulement elle se découvre châtrée mais doit encore dissimuler une envie humiliante de posséder le pénis, c'est-à-dire d'être un homme. De plus, elle a à faire le deuil de la toute-puissance maternelle, laquelle se révèle aussi châtrée. Double chute d'où la fille n'émerge pas véritablement en tant que fille mais en tant que castrée.

Pour Irigaray (1974) qui ne dénie pas la validité des observations freudiennes, il faut interroger les déterminations historiques de ces données, ce que Freud ne fait pas. Il interprète les symptômes des femmes en fonction de leur histoire individuelle sans questionner le rapport de leur "pathologie" à un certain état de la culture, de la société. De plus, la théorie freudienne reste soumise à l'ordre philosophique du discours pour ce qui est de la différence des sexes. Il la définit en fonction d'un à-priori du Même, de l'homme en tant que modèle absolu: comparaison, symétrie, analogie, etc. Quand Freud se demande comment l'enfant à tendances bisexuelles devient femme, le point de départ est le même pour les deux sexes. Notons cependant qu'il ne se demande pas comment l'enfant à tendances bisexuelles devient homme; en fait, il ne peut y avoir de bisexualité là où le féminin est exclu.

A propos de l'envie du pénis, Irigaray interroge l'apport de cette envie au désir de l'homme. Celui-ci ne tolère pas que la petite fille ait d'autres désirs, hétérogènes à la représentation qu'il a du sexuel. De plus, cette envie pallie l'angoisse de l'homme concernant son édifice narcissique, elle lui confirme qu'il a le pénis. La fillette y méprise son plaisir afin d'assurer un remède contre l'angoisse de castration de l'homme. Elle a donc fonction de fétiche. Il s'agirait en somme de confirmer le désir du Même de l'homme, garantir la primauté du phallus comme signifiant transcendantal, réduire la différence sexuelle en un en plus ou un en moins du sexe, le pénis. C'est pourquoi, il s'agit de beaucoup plus que du manque de l'autre sexe, sinon, pourquoi pas l'envie du vagin?

La femme devra supporter le rien de sexuel, de sexe, l'homme n'y perdant rien: le sens de la castration est, selon Irigaray, en ce rappel du négatif dont l'attribution à la femme assure l'érection de l'homme en représentations, idées, lois, dominées par le phallus.

Reste à la femme, écrit Irigaray, la mascarade de la féminité et la fétichisation de l'organe phallique. Lui est refusée l'élaboration des pulsions de mort, gage de réduction des tensions. Support masochiste des pulsions de mort de l'homme.

Selon Irigaray encore, la castration renvoie au premier chef à celle du père, à sa peur, son refus, son rejet d'un autre sexe. En cela elle partage l'avis de Sarah Kofman et Christiane Olivier.

D'où une perte profonde d'estime de soi chez le fille, redoublée de la séparation d'avec la mère, c'est-à-dire de la perte d'un objet d'amour. Mais la fille ne sait pas ce qu'elle perd en perdant sa mère, ou son sexe; aucun deuil n'est possible en l'absence de la capacité de se représenter le rapport à la mère et à son corps.

Irigaray voit là l'origine d'un "trou" dans l'élaboration des processus symboliques et imaginaires de la fille. En elle, subsiste une carence profonde, un vide, par défaut d'une systématité signifiante, un lieu de silence analogue à la déchirure psychotique.

La maternité, au dire de Freud, est offerte à la fille comme promesse de réparation narcissique. Il est dit à la fille que seul l'enfant-phallus saurait la combler et certainement beaucoup plus que toute réalisation dans l'ordre culturel. L'intérêt pour la procréation doit supplanter tous les autres appétits phalliques. L'enfant est un pur substitut de pénis. Pour la femme, le terme de sa réalisation consiste donc à être mère, ce qui inconsciemment signifie "être un homme". Elle ne désire rien d'autre? Alors que l'homme ne pourrait croire qu'il faut et qu'il suffit d'être un homme pour atteindre son idéal, il suffirait à la femme de devenir mère pour la combler. La maternité, être mère, serait au fond de tout son idéal, héritier d'une part, du rapport au père phallique et d'autre part, du narcissisme primitif.

Le complexe de castration représente donc pour la fille, non le maintien de son désir d'origine, mais la constatation d'un fait

lourd de conséquences: elle est castrée en regard du Sexe, aucun retour ne sera plus possible à l'objet originel sauf à devenir mère elle-même, (répéter l'origine). Impossible à la fille d'imaginer son rapport au commencement, à son origine. D'où la faille, le trou, le châtrage inaugurant l'entrée de la fillette comme sujet dans les systèmes de représentations.

Ce désir de représenter serait d'emblée interdit à la fille par la dévalorisation de son commencement: née de mère châtrée n'ayant engendré qu'un enfant châtré, alors qu'elle préfère l'enfant porteur de pénis. Proscrite d'une métaphorisation première de son désir, il ne lui reste plus qu'à s'insérer dans celle phallique du petit mâle. Par l'envie du pénis, elle se détourne de sa mère pour se réfugier dans l'Edipe positif.

L'investissement du pénis paternel en tant qu'objet d'envie ne permet pas à la fille de déssexualiser son rapport au père, d'autant plus que le pénis paternel est présenté comme le seul salut possible pour la fille châtrée. Par conséquent, l'identification au surmoi paternel est compromise laissant la fille sous la dépendance d'une loi extérieure, d'un homme-père, mis à la place de l'Idéal.

Ainsi, le complexe de castration aura fait encourir à la fillette une totale dénarcissisation. Il s'agira de lui faire accepter la dure réalité d'une mutilation, amputation sexuelle, de lui faire reconnaître sa blessure narcissique, de se résigner à un préjudice, d'aménager le sentiment d'infériorité sexuelle, etc. C'est

pourquoi, la fille a peu de libido narcissique pour la sublimation: elle n'a pas intérêt à refouler son désir pour le père, le seul agent possible de sa narcissisation.

Selon Irigaray, il résulte du discours freudien que la petite fille a toujours été un petit garçon et ceci avant même le stade phallique. Dans ce contexte, le complexe de castration a un effet de châtrage sur la fille aboutissant à une totale dénarcissisation de son sexe, de son être.

Alors que Luce Irigaray s'attache à relever les facteurs qui contribuent à la dénarcissisation de la fille, Sarah Kofman s'emploiera à confronter certaines assertions contradictoires de Freud. En outre, elle soulignera les aspects spéculatifs de ces assertions, en particulier quand Freud quitte le champ psychanalytique pour recourir à la biologie.

Sarah Kofman (1980) note que Freud, dans Pour introduire le narcissisme (1914) avait donné une image de la femme autosuffisante, au narcissisme sans faille, image fort différente de celle qu'il livrera dans les textes sur la sexualité féminine où la femme apparaît castrée, envieuse, jalouse, incapable de sublimation, etc.

Dans un premier temps, la femme est présentée comme un objet d'envie pour l'homme et non plus comme une envieuse. Femme qui, dans le discours actuel de la psychanalyse (voir Safouan, 1976), est considérée comme celle qui s'est identifiée au phallus et est donc sans désir. Cette femme est belle, étrange, inaccessible indifférente au manque. Son choix d'objet est narcissique, choi-

sissant d'être aimée plutôt que d'aimer elle-même. Comme le note Kofman, nous sommes loin de l'hystérique, malade, en quête d'amour.

Après la formulation de sa théorie de la castration, l'image de la femme se négative, écrit Kofman. La dévalorisation sexuelle de la fille que vient renforcer le point de vue freudien aurait pour mission d'assurer la puissance sexuelle de l'homme, comme de le protéger contre l'angoisse de castration. La femme narcissique ne serait-elle pas une criminelle, un piège fascinant, l'incarnation du narcissisme primitif perdu dont le retour effraie? Ou encore, surgissement de l'Autre où le Sujet s'abolit.

L'installation à vie de l'envie du pénis constituerait alors pour l'homme une sauvegarde; l'envieuse le confirme dans la possession de l'organe en même temps qu'elle adopte la position hystérique, de malade complice des conceptions de l'homme en ce qui regarde sa sexualité. Pour Kofman, il faut interpréter l'envie du pénis à la lumière du désir de l'homme, mais aussi des premières frustrations dans le rapport à la mère.

En face du pénis du petit garçon, la fille trouverait, selon l'auteure, une explication à la préférence maternelle pour le petit garçon. C'est pourquoi elle s'en empare. Il vaut mieux, écrit-elle, avoir quelque chose de précis à reprocher, à revendiquer, qu'un vague sentiment de vide, de manque.

Ce sentiment de vide, de manque narcissique, d'amour, reconnu par tous les auteurs, y compris psychanalytiques, est interprété

de manière différente suivant chacun. Luce Irigaray l'attribue à un défaut de symbolisation du rapport mère-fille, du vécu corporel archaïque; Sarah Kofman le fait dépendre de la préférence maternelle pour l'enfant mâle. Christiane Olivier (1981) l'attribue pour sa part à l'absence de désir sexuel de la mère pour sa fille. Si l'enfant-fille est aimée comme enfant, elle n'est pas désirée comme corps, créant ainsi un hiatus entre le désir et l'amour, le corps et l'esprit.

Olivier s'inscrit dans une perspective kleinienne au sens où elle reconnaît l'existence de pulsions féminines précoces. D'autre part, ses idées rejoignent celles de Grunberger (1964) qui explique le manque narcissique primaire de la fille par le non désir de la mère.

Dès la phase orale, la fille reconnaît le manque; elle est moins bien nourrie, moins longtemps, ce qui aura pour conséquence une sensation de vide et une agressivité, cause de difficultés sexuelles ultérieures. De même, au stade anal, si elle est plus précoce, c'est qu'elle se plie à la demande maternelle, demande qui n'est soutenue chez elle par aucun désir sexuel, contrairement à ce qui se passe chez le garçon. La fille ne donne pas, elle se soumet à la demande de l'autre. Au stade oedipien, si elle y accède, le père qui seul pourrait lui reconnaître son sexe comme nécessaire à sa jouissance est absent. Elle ne peut donc être un objet sexuel satisfaisant pour sa mère, ni sa mère pour elle; elle ne peut non plus, être reconnue comme sujet désiré par le père,

c'est-à-dire en possession d'une sexualité et d'un désir.

Aucune parole ne sera donc venue confirmer son sexe, ni de la part du père, ni de la part de la mère. Celle-ci lui indique un seul projet sexuel, la maternité, sans qu'il y soit question de son plaisir. D'où la perception qu'a la fille d'être une poupée "fendue"; reste à jouer à la "madame" dans un jeu d'imitation de la féminité.

A défaut d'être soi, la fille fera comme si, ou comme sa mère. L'identification aura pris le pas sur l'accession à son identité. Dès lors, commence la longue mascarade de la fille, de la femme, en quête du désir de l'homme, la hantise de plaire, la crainte de l'abandon et l'impossibilité de se remplir.

C'est en voulant réparer le manque de reconnaissance de la part de l'homme dans le jeune âge que les femmes à l'âge adulte se précipitent vers le miroir tendu par l'homme. Or, dans ce miroir la femme ne voit pas son image mais celle que l'homme a d'elle. Jocaste a imprimé au coeur de l'homme sa trace indélébile car le miroir ne contient que l'image d'une femme "morte".¹

La fille s'est en effet identifiée à l'image proposée par l'homme, celle de sa mère à lui, un fantasme qui invite la femme au non-être et au silence.

1. C. Olivier, Les enfants de Jocaste, Denoël/Gonthier, Paris, 1980, p. 149.

C. Problématique phallique et désir érotique

La question de la spécificité du désir féminin se pose toujours. Il s'avère, en effet, comme le montre Luce Irigaray, que la question du désir de la fille a toujours été posée au masculin. Dès le départ, Freud affirme que la libido est d'essence masculine, en tous cas, ne saurait être dite féminine. Elle implique une activité. Si au début de la phase phallique, la petite fille est identique au garçon, dans son désir "viril" pour sa mère et sa masturbation clitoridienne, dite phallique, dans l'optique freudienne, les pulsions partielles de la petite fille s'inscrivent dans un cadre phallique et ceci dès la naissance. Par conséquent, il n'aura jamais été question d'un désir féminin, remarque à juste titre Luce Irigaray. Ce n'est qu'au détour de la castration que les pulsions partielles orales, anales, exhibitionnistes et voyeuristes seront remaniées pour les rendre conformes aux schèmes de la féminité, c'est-à-dire que les tendances à buts actifs deviendront des tendances à buts passifs: voir, être vu, etc.

Rappelons pourtant que les tendances, quelles que soient leur orientation demeurent masculines, toute pulsion, étant au dire de Lacan, active, donc masculine. S'il en est ainsi, il faudrait en conclure que le féminin s'inscrit tout entier dans le registre narcissique.

Luce Irigaray, pour sa part, postule un désir (d) origine, pour la mère chez la fille, désir précoce pré-oedipien, qui serait

soustrait aux processus de symbolisations par l'intermédiaire du complexe de castration prescrit par l'homme. Un désir spécifique qu'il faut distinguer de l'envie du pénis qui est un désir narcissique, aboutissant au désir d'enfant.

En outre, l'auto-érotisme de la fille a toujours été étudié par comparaison à l'homme. Irigaray rappelle que la fille n'a pas un sexe, ni même deux sexes, mais plusieurs sexes et qu'à la limite tout son corps est érogène. Elle se touche et se re-touche sans cesse, écrit-elle, d'elle-même, sans qu'aucun geste soit même nécessaire. C'est dans le corps à corps maternel qu'il faut retrouver l'essence de l'érotisme féminin, corps à corps doublé de signifiants qui se situent en dehors des représentations codifiées.

La vision de Luce Irigaray invite à retrouver la syntaxe oubliée, révoquée, du corps à corps maternel et qui serait le "commencement" de la femme. De son identité, de son désir, de sa jouissance. Un parler-femme qui introduirait l'altérité sexuelle déniée jusqu'ici. Il importe donc de découvrir la spécificité du rapport mère-fille, et des femmes entre elles.

Luce Irigaray, comme Sarah Kofman, montre qu'en fait, le trajet oedipien, tel que décrit par Freud, implique une totale exclusion du féminin, au profit de la constitution d'une féminité normale. En effet, le passage de la mère au père - le matricide? - du phallicisme à la dite féminité repose sur la découverte d'une double castration: celle de la mère et celle de la fille. Pour la fille, il se produira alors un retournement-renversement de ses

tendances actives en tendances à buts passifs, à la faveur d'une poussée de passivité. La féminité, définie par Freud comme envers de la sexualité mâle, se caractérise par le désir d'enfant-phallus, une identification à la mère, une augmentation de la passivité et des tendances masochistes et narcissiques. En d'autres termes, la fille, au moment de la relation au père, est amenée à prendre la place de l'objet désiré et donc à se conformer à l'image de femme proposée par le père.

Christiane Olivier, à la suite de Luce Irigaray, a particulièrement souligné l'insuffisance paternelle vis-à-vis de la fille. S'attribuant la toute-puissance sans faille, il laisse la fille dans l'isolement de son désir, de sa demande d'amour. Séducteur faisant la loi, faisant loi de son désir, il se pose comme un Tout alors que pour exister, la fille a besoin d'un père ayant assumé sa propre castration. Un père ayant dévoilé son désir pour la femme-mère, son amour pour la fille permettra à celle-ci de trouver sa place à la fois comme objet de désir de l'homme et comme sujet du manque.

Reste à la fille, pour plaire à son père, de devenir comme la mère, de jouer le personnage maternel au détriment de sa vérité. En effet, elle s'aliène d'elle-même dans un paraître qui dissimule son manque propre et le défaut de symbolisations concernant son rapport à la mère.

Ainsi, l'alternance phallique/châtré(e) renvoie fatalement à une relation duelle au masculin avec le maternel: ou former un

seul corps avec la mère dont on est le phallus ou la châtrer pour s'affirmer Sujet (au masculin) car naître enfin séparé de la mère, c'est s'inscrire dans l'ordre des pairs sexuels en dehors de cet en-face féminin qui se réduit à être un envers. Aussi, la rencontre avec la femme est-elle définitivement manquée. Elle se résume à en finir ou n'en pas finir avec sa propre castration.

La quête menée du côté de la femme pour savoir ce qu'il en est de l'origine, du désir et de la division entre les sexes est simple découverte de la castration.

D. Problématique phallique et position féminine

A l'encontre de bien des féministes, S. de Beauvoir, dans le Deuxième Sexe, nie le féminin comme donné avec le sexe; il est aussi un produit culturel au nom duquel les femmes ont été maintenues à l'état infra-humain, écrit-elle. En effet, les hommes se sont appropriés les valeurs et les qualités proprement humaines de créativité et de réalisation.

S. de Beauvoir, invite les femmes à sortir de leur condition d'Autre pour accéder aux valeurs que les hommes ont jusqu'ici monopolisées. C'est pourquoi elle ne croit pas qu'il faille accentuer les différences, en s'attribuant des valeurs dites spécifiquement féminines telles que la corporéité, l'irrationalité, le dévouement. Au contraire, il s'agit pour elle d'accéder aux valeurs dites masculines parce qu'en fait, elles sont universelles.

Pour S. de Beauvoir, l'égalité dans la différence est un mythe

qui ne peut qu'accentuer l'infériorité actuelle de la femme tout en la privant de l'accès aux modèles culturels les plus riches de la société. D'autre part, ajoute-t-elle, s'il est vrai que la femme possède certaines qualités spécifiques comme la patience, le sens de l'humour, le sens du réel, ces qualités découlent de sa condition d'opprimée; aussi, ne faudrait-il pas exagérer l'importance des liens de la femme avec la nature, le corps, et le cycle des marées.

Il va sans dire que ce discours n'est guère partagé de nos jours par les féministes. Pour celles-ci, il ne s'agit pas de sortir de la condition d'Autre mais de devenir l'Autre en tant que Sujet ou plutôt d'occuper comme Sujet la place de l'Autre jusqu'ici refusée à la femme.

Encore faudrait-il savoir ce que veut dire être une femme, être Sujet sexué féminin. Ne faut-il pas comme Luce Irigaray, effectuer une retransversée de l'imaginaire masculin, interpréter comment il réduit la femme au silence et au mimétisme, pour retrouver un espace possible à l'imaginaire féminin. Irigaray se refuse à faire une théorie de la femme ou du féminin; ce serait selon elle relier la question du féminin au discours qui le maintient dans le refoulement, la censure ou la méconnaissance. La femme est à naître, à se définir, à se dire, une fois analysés les systèmes culturels responsables de son oppression. Les femmes entre elles ont, dans l'optique de Irigaray, à découvrir ce qui les spécifie, au niveau de la parole, du désir et de la jouissance.

Le concept de féminin reste tributaire de l'ordre symbolique, du discours phallique, lequel met au compte du féminin ce qu'il repousse, refuse, dénie en lui: un corps chair trop présent dont les appétits sans bornes risquent de l'engloutir, la sexualité sauvage, l'incohérence de la parole.

Le féminin, c'est encore le temps du désir lié aux représentations et aux signifiants élémentaires (M. Schneider) projetés sur la figure maternelle où ils se trouvent consignés. C'est la jouissance à bannir, réservoir narcissique qu'il faut refouler pour se constituer en Sujet, masculin. Car, le féminin replié sur le maternel se définit de tout ce qui est à exclure pour entrer dans l'ordre socio-symbolique.

Le féminin tel que décrit par le discours lacanien est une énigme vivante, une absence à soi, une coïncidence avec le corps ayant pour fonction, écrit Irigaray, d'être déchiffré par l'homme, découvreur. "Elle" ne sait pas: il la sait. L'univers féminin est condamné à rester hors des frontières de la Raison, du symbolique où il est interdit. Il en dérangerait l'ordonnance, le dualisme qui structure ses relations: situé du côté négatif, du manque, de l'envers. Une fois établie la stricte division entre le compréhensible et l'incompréhensible, le sensé et l'insensé, il s'agit de plier de force aux catégories du savoir tout ce qui lui échappe.

L'analyse des systèmes de représentations qui déterminent notre rapport à la sexualité, à la différence sexuelle révèle ce que Lacan a désigné, à savoir que l'opposition masculin-féminin en est

absente. Les relations entre les sexes restent marquées de l'opposition phallique-châtré, en-deçà de la génitalité, fixées au stade phallique.

La démarche de Irigaray veut se situer en marge du système symbolique qu'elle assimile à un système phallique où ce qui est Sujet relève du masculin, ce qui laisse peu d'espoir à une libération du féminin et de la femme et qui débouche sur une impasse. En effet, il introduit une démarcation radicale entre les sexes, plaçant la femme, non seulement hors sexe, mais hors Sujet, dans le vide de symbolisations du rapport à la mère consacrant son exclusion comme un fait de nature.

Exclu par la nature des mots (choses), seule la symbolisation du féminin comme tel pourrait permettre l'articulation de la différence sexuelle tout en reconnaissant que la condition d'une telle symbolisation passe par la constitution d'un sujet, d'elle-même comme Sujet, selon un modèle équivalent à celui du garçon? Dans le contexte symbolique actuel, la fille ne peut être Sujet qu'au masculin.

Marcelle Marini (1977), dans une étude remarquable sur l'oeuvre de Marguerite Duras, y analyse le concept de féminin, à la lumière de la conception de Luce Irigaray. Elle y montre que la femme, la fille attend de la mère une parole qui la fonde, qui mettra fin à la haine et à la dévaluation de son sexe, du corps féminin-maternel qu'on exige d'elle pour accéder à l'ordre symbolique qui l'entoure. Elle demande un mot qui la désigne comme sujet

sexué féminin, un représentant de son corps-sexe féminin autrement que dans la méconnaissance; pour cela, il est nécessaire que s'inscrive dans l'inter-subjectivité, dans le langage un signifiant qui soutienne la conjonction de son corps et de son discours enfin singuliers.

Pour la fille, partout un discours emprisonnant, écrit Marini (1977), un discours méprisant, négateur, meurtrier, discours collectif qui fait de son histoire un "mythe mort". Pour elle, pas de véritable structure triangulaire où se situer et par rapport à son sexe, et par rapport à l'autre sexe. Déportée de fait dans le champ symbolique masculin, elle aurait à le vivre comme le garçon avant de se découvrir fille.

C'est, selon Marini (1977), du vide instauré par le silence de la mère que pourrait surgir un signifiant nouveau qui rendrait possible un cheminement authentique vers le féminin: le sujet - masculin ou féminin - naîtrait non plus du seul jeu binaire d'un signifiant unique, le phallus, mais du vide creusé par le jeu entre deux signifiants.

Mais la mère rejette la fille pour n'être pas garçon, la nourrit d'un rien de représentations, au coeur d'une présence charnelle massive obsédante; le père ne tolère la fille que pour faire de son corps le lieu où se reproduit son sexe à lui, seul valable, la renvoyant, elle, à l'inexistence du sexe et du désir. En son refus charnel, il impose à la fille des représentations-signifiants de désirs masculins. Les pulsions orales de la sexua-

lité féminine ne sont pas refoulées-symbolisées mais réprimées, éliminées. Sans interdits, la fille se vit comme interdite à elle-même.

Comme l'avait souligné Luce Irigaray, l'impossibilité de symboliser sa relation au corps maternel en tant que corps imaginaire-nourricier dont elle a à se séparer, en tant que corps féminin où elle a à se représenter et l'impossibilité d'y renoncer, conduisent la fille à l'hystérie à force de vouloir exister, être son sexe. Du côté du père, elle ne rencontrera qu'une série coiffée de signifiants phalliques: fèces-pénis-enfant. Dans l'organisation du désir, elle devra s'identifier à l'objet maternel de l'autre sexe ou à la figure du phallus.

Réduite à assimiler le pénis au sein maternel des temps primitifs, elle ne voit dans le pénis qu'un objet partiel capable d'apaiser une faim qui n'a rien à voir avec le désir. La relation érotique avec l'homme prend la forme d'une relation duelle autour du seul objet que l'on s'arrache.

La blessure narcissique de la fille se révèle ici un total effondrement: absence de tout lien entre la mère et la fille qui aide à se reconnaître spécifiquement, une relation avec le père qui assimile la fille à la mère, le manque de représentation qui fasse de l'enfant l'emblème de deux sexes conjoints où elle pourrait se situer, l'impossibilité de toute métaphorisation du sexe féminin, voilà qui ruine tout projet de s'insérer dans le concert commun. D'où la destructivité: elle met tout le monde hors jeu;

tous blessés, morcelés morts. Pour se reconstruire, reste deux solutions: refuge auprès de la mère "enceinte", ou autour du féminin, comme une plaie qui se rouvre sans cesse.

A. Freud et l'hystérique

La psychanalyse est née de la rencontre d'un homme de science., Freud, avec la parole féminine, hystérique. Rencontre dont la condition est l'émergence d'une parole d'amour, c'est-à-dire expression du désir féminin.

Du discours des femmes en analyse, Freud élabore une théorie "peu réjouissante" de la sexualité féminine, qui donnerait son caractère particulier à la femme. Essentiellement narcissique et masochiste, la femme vit sous le régime de l'envie et du ressentiment d'être née femme. Ce qui heurtera bien des féministes.

Au-delà de la plainte insoutenable des femmes, Freud n'est-il pas en quête de la "voie des Mères", du secret de l'origine qu'elles se transmettent de mère en fille avec le manque, la faim, un désir inassouvissable? Au-delà de la souffrance avouée des femmes, n'est-il pas à la poursuite d'une jouissance inaccessible à l'instar de Tiresias dévoilant la supériorité de la jouissance féminine-

nine? Au bout desquelles retrouver le désir en lui méconnu, de l'Autre?

Freud (1895), comme Charcot, exhibe "ses" hystériques, des femmes, interroge les scènes scabreuses qui lui offre un théâtre imaginaire au féminin. Dans la douleur et la parodie surgit l'érotisme bridé de ces femmes "pas-toutes" assurément, traversées de silences et de peines perdues. Qui les empêchent d'exister.

Le sexe féminin, indompté, resurgit dans un corps devenu texte, monument, langage. En proie à des visions bouleversantes qui l'immobilisent au lieu d'une jouissance impossible, à perte d'elle-même, évanouie, l'hystérique, infirme d'elle, son sexe, disparaît au fil des mots qui la destituent.

C'est là la Sphinx, là, devant Freud, déployant ses oracles, sa séduction, le défiant à dévoiler ses mystères de sexe, de folie, de mort. Que veut une femme? La parole jusque là étouffée comme le désir circule entre Freud et l'hystérique. Le féminin, en ses premiers balbutiements, sort de son ensevelissement. Et demande: qu'est-ce qu'une femme? La femme, reprenant à son compte l'énigme de son sexe, pose la question même de tout sujet masculin.

L'hystérique réalise la scène de séduction par l'homme-père, scène interdite, déformée, déplacée. Fait l'amour avec elle-même, sa mère, homme et femme à la fois. Identifiée à son père, elle possède la femme, elle-même. Ou le corps de sa mère, son double, sa pareille.

Dans le mouvement avorté de son désir, l'hystérique veut se saisir toute, jouir d'elle-même; dans l'expérience immédiate de son corps qui ne peut (veut) se rapporter à l'Autre, un dehors. L'acte sexuel parodié en un seul corps dédoublé dans le fantasme en masculin et féminin est mis en scène dans le refus même de cet acte.

Recourant à la mascarade auto-érotique occultant la castration, niant le manque qui lui donnerait accès à l'autre sexe dans l'amour, c'est à partir de son identification virile qu'elle tente de résoudre sa question. Empruntant les attributs phalliques, comme parures, fétiches, maquillage, elle adresse à l'autre femme, sa semblable, sa demande d'amour et les raisons de son exil.

En quête désespérée du signifiant qui la fonde, elle, son sexe, au mépris de ses élans pulsionnels, elle invente une figure idéale de femme, de la féminité. Dès lors homosexuelle, ~~homosexuel-~~ le? Hors-je, hors d'elle-même, expropriée, l'hystérique, la femme est restée captive d'un amour dont elle fut chassée, exclue, sans image pour se réfléchir en même temps que collée à son double maternel; rejetée sans espoir de retour, errante pour se perdre, elle perd la parole, l'amour, la vie. Vouée dès lors à la répétition, l'imitation, la reproduction. Pour masquer le vide effrayant de son être.

Enfin, elle est seule, seule au bord de la mère imaginaire. Son sexe, mort, d'un désir abandonné. Elle se mêle aux choses, apaisée de se faire absente. Non plus miroir où l'homme s'admi-

re, non plus hystérique: folle, arrêtée, en allée... comme la mer avec le soleil. Au bout d'un interminable défilé de signifiants qui lui imposent de vivre, de vivre "sujette" et souriante. Elle "arbore un sourire sans fin qui fait peur..." (M. Duras).

Petite fille, elle s'est tournée vers le père pour qu'il l'aide à défaire l'enchantement de l'imaginaire, quitter l'orbe maternel. Voué au culte phallique, il ne saura investir le féminin, ni s'y identifier. Il passera outre. Méconnaissant, niant le manque, le sien, il le fait supporter à la fille. Dès lors, elle ne peut advenir comme sujet de désir, anéantie par le non regard paternel; elle est ce manque, ce rien qu'il rejette, ce silence du désir. Rassuré, le père encouragera chez la petite fille les manifestations de la féminité dite normale et les tendances maternelles.

Double drame pour la fillette que cette non identité. Réduite à des identifications secondaires, au Moi, alors que la place du Sujet n'est pas occupée. Creux originaire psychotisant, affolant avec pour seul recours l'édification d'une façade complaisante féminine et maternelle: production standardisée des femmes pareilles. Ce qui permet peut-être d'échapper à la psychose?

Reste l'envie du pénis; le désir d'être un homme peut persister toute la vie. Or, ce désir serait dominant chez l'hystérique. Rappelons que la contribution essentielle de Freud à la théorie de la sexualité féminine est l'envie du pénis. Ressort central de la vie psycho-sexuelle féminine. Aussi, nous y reviendrons.

B. Le narcissisme au féminin

La question du narcissisme se pose avec une particulière acuité chez la femme, et ce, tout au long de son évolution. Paradoxalement, elle est considérée comme un être essentiellement narcissique, bien que victime d'une défaillance narcissique primaire et phallique déterminante. En fait, pour la plupart des auteurs, la femme se caractérise par un besoin infini d'amour, de confirmation de sa valeur propre. Le narcissisme féminin a été étudié en fonction de la relation primaire avec la mère, du phallus et de la castration, de l'auto-érotisme, de l'envie du pénis et du masochisme.

Il ressort de l'ensemble des thèses psychanalytiques que l'"horreur" du féminin est également partagée par les hommes et par les femmes et que la femme n'aime pas la femme: "les femmes se haïssent", aurait prononcé Antoinette Fouques lors d'une entrevue inédite.

1. Le rejet du féminin

Le féminin, rappelons-le, n'est pas l'apanage de la femme. Il est un pôle de la réalité bisexuelle de tout individu, un concept s'opposant au masculin et qui pour Freud, ne serait reconnu qu'à la puberté avec l'existence du vagin. Malgré les mises au point de Freud, ce concept est associé à la passivité et au masochisme érogène de la phase anale d'une part, au complexe d'Œdipe négatif du garçon et à la castration d'autre part.

Chez la fille, l'attitude féminine correspondrait à une "poussée de passivité" orientant la fille vers le père et à une identification à la mère dans la scène primitive. A l'égard de son père, la position de la fille est passive-masochiste accompagnée de fantasmes de viol castrateur.

Par ailleurs, la découverte de la différence des sexes repose sur la seule alternative phallique-châtré(e) pour les deux sexes. Comme le garçon, la fille associe la représentation de castration au sexe féminin: le rien à voir devient de rien avoir du sexe. D'où l'horreur et le mépris du garçon, et plus tard de l'homme vis-à-vis de la femme; d'où la consternation, la honte, le mépris, l'envie agressive du pénis chez la fille et sa haine de la mère castrée comme elle. Autrement dit, la découverte du manque de pénis chez la fille n'est aucunement découverte de son sexe mais d'un non-sexe (sens) laquelle débouche sur une blessure narcissique dont semble-t-il (Freud), elle ne se remettrait jamais. Au contraire, le garçon retire de l'avoir du pénis une fierté accrue: l'angoisse de castration et la comparaison de son pénis avec celui du père viendront tempérer ce narcissisme-phallique.

Le sexe féminin ne trouve donc pas place dans l'économie de la représentation, sauf comme "trou de chair", blanc du discours. Ainsi, ce néant de sexe sera le non-lieu du narcissisme de la fillette, qui ne peut s'aimer qu'à s'imaginer en possession d'un phallus dont le pénis est le fétiche privilégié.

Il faut rappeler ici que le pénis n'est désiré par la fille

qu'en tant que symbole du phallus, organe imaginaire représentant du sexe et de la jouissance, et signifiant du désir de la mère (Lacan). Avoir le phallus signifie, dans l'optique de la fille, être le phallus, être l'objet du désir de la mère et fusionner avec elle, posséder la mère pour soi seule, réaliser l'unité de soi, sans faille, sans manque. C'est en somme atteindre un état de narcissisme absolu.

En face de son semblable masculin, du miroir, de sa mère, la fille a dû faire l'expérience de l'effondrement, le pénis faisant partie intégrante de l'intégrité corporelle dans l'esprit de l'enfant à ce stade phallique. Honte, humiliation, colère de ne trouver son image, en son corps que la trace d'une coupure, ou un préjudice, ou une "infirmité" dont elle se croit alors la seule victime. Le clitoris et les satisfactions masturbatoires lui paraissent maintenant inférieures par comparaison avec les pouvoirs qu'elle prête au pénis, confondu avec le phallus. Face à celui qui a le phallus ou croit l'avoir, elle se croit démunie de tout, sans valeur, un rien.

La fille se sent moins aimée de la mère faute de correspondre à l'objet de désir de cette dernière, le phallus. Cette mère phallique au départ, sera vite détrônée quand la fille découvrira qu'elle est aussi castrée. Dévalorisation du féminin-maternel par la fille qui jouera un rôle décisif dans sa sexualité. Passage de la mère au père sous le signe de la dévalorisation, du mépris de son sexe et d'elle-même, rejet du féminin-maternel hors des processus

de symbolisations, ce qui implique une éradication de l'origine, des rapports à la femme à son commencement dont l'effet sera catastrophique au niveau de son identité, et donc aussi de son amour-propre. Il s'agit donc d'un effet de coupure, d'une forclusion du féminin, et des signifiants primaires maternels.

Selon les conceptions de Freud, de Lacan et leurs disciples, la fille entre dans la civilisation, en tant que représentante du non civilisé, du non symbolisé, grâce à l'envie du pénis, seul désir reconnu à la fillette, désir qui sera symbolisé en désir d'enfant-phallus. Car, ayant été humiliée, abaissée, châtrée de son identification virile, de ses prétentions phalliques, elle devra assumer son rôle d'objet de désir et de reproductrice. Elle sera mère et à ce titre phallique, acceptée dans l'ordre symbolique. Son être-femme demeurera lié au continent noir des choses sans nom. De la même manière, la sexualité féminine pré-oedipienne sera décrite uniquement comme phallique, excluant un rapport spécifique au féminin-maternel.

Freud avait posé que la mère préfère l'enfant mâle parce que possesseur du pénis tant convoité. Lacan renchérit en accentuant le rôle du désir phallique maternel. L'enfant représente bien un phallus pour elle, surtout le garçon, phallus dont elle se détournera en faveur du père, révélant ainsi son manque à l'enfant. L'enfant cherche ensuite à s'identifier à l'objet du désir de sa mère.

Dans le cas de la fille, avait noté Freud, la mère est tou-

jours plus ou moins ambivalente, ce qui n'est pas le cas avec le garçon. Grunberger (1964) avait clairement fait ressortir les effets de l'attitude maternelle sur la sexualité féminine et son identité, effets confirmés par Olivier (1981).

La mère reproduit son double, sa pareille, un être "troué", rappel de la castration. Dans le regard de sa mère, la petite fille décèle l'insatisfaction, l'indifférence du désir. Non désirée comme corps, aimée comme enfant, elle manque de satisfactions pulsionnelles pré-oedipiennes. Le père préfère aussi le garçon, la fille venant éveiller ses angoisses liées au sexe féminin. Il reste absent de la vie affective, sensuelle de la petite fille.

Carence primaire d'amour et de désir, manque de confirmation narcissique au niveau de son corps par les deux parents, traumatisme de la castration-séparation d'avec la mère, découverte du manque maternel rendent problématique l'organisation du désir chez la fille. On l'a vu, la fille est d'emblée placée dans une situation de manque, de carence: moins tenue, nourrie moins longtemps, moins désirée en tant qu'objet sexuel que le garçon, en relation avec un être de même sexe qu'elle, mère sans identité spécifiquement féminine elle-même et donc incapable de reconnaître celle de sa fille. Mère qui a renié parfois le féminin au bénéfice du maternel et qui se présente pourvue des prestiges du phallus, ce signifiant dont il faudrait expliquer la Valeur.

C'est ainsi que se répète de mères en filles, la complicité avec l'inflation phallique rencontrée dans les textes psychanalyti-

ques. Cet étalon de mesure, unique, totalitaire, règle tous les rapports. Aux dépens de sa vie désirante, la fille, la femme, cherchera avant toute chose, à réparer les déchirures de son être, c'est-à-dire, à être aimée, y voyant la condition même de son existence. Faute de ne pouvoir advenir comme Sujet sexué désirant, séparée, libérée du double maternel imaginaire qui lui colle au corps, qui limite sa vie psychique. A la recherche d'un Idéal, ou être un homme, ou être le phallus, en quête de la mère phallique, d'une source continue de nourriture narcissique, d'un amour idéalisé pour se perdre.

Pour Irigaray (1974), pour Christiane Olivier (1981), pour Kofman (1981), la femme attend, confie la représentation de sa jouissance à l'homme, reste dans l'attente infinie de sa parole, n'existe pas. Faute d'un signifiant qui la nomme, elle, son désir, son sexe.

Devant le miroir qu'on lui tend, la femme ne voit plus qu'une illusion, une image trompeuse d'elle-même, fabriquée par un autre, pour un autre. Si elle y regardait vraiment, elle ne verrait plus rien. Son sexe évoquant le sang et la pourriture, un monde glandulaire, une gorge blanchâtre ouverte sur la mort. Du moins, c'est là la vision qu'il faut occulter.

2. L'envie du pénis

L'envie du pénis est l'expression du désir narcissique de posséder un pénis, symbole du phallus et donc de la complétude narcissique.

Rappelons avec Lacan que le moment déterminant de la réalisation sexuelle du sujet est la découverte de la castration maternelle. Mais précisons que la castration maternelle est première dans l'élaboration subséquente du désir en ce qu'elle consiste non seulement dans le dévoilement de l'absence de pénis, mais surtout en ce qu'elle signifie le "manque" de la mère, son désir du désir de l'Autre, une demande d'amour et une complétude adressée à un tiers au-delà de l'enfant. En conséquence, l'expérience anatomique de perception du sexe féminin en tant que manque d'un organe est la réédition au plan du sexe de l'alternative "avoir-ne pas avoir", de l'alternative "être-ne pas être" le phallus de la mère - au plan de l'être. La problématique phallique est donc jouée à ces deux niveaux: ou être le phallus et ne pas l'avoir; ou ne pas être le phallus et l'avoir.

Au tournant phallique-oedipien, la fille peut rejeter une part importante de sa féminité, écrit Lacan (1967), pour s'identifier au phallus. Femme-phallus - et non femme phallique - femme éminemment narcissique déjà décrite par Freud, dans Pour introduire le narcissisme (1914). Cette femme est passive, en représentations continues de son corps, de sa beauté. Rejetant la castration maternelle, sa propre castration, elle se fait la représentante du désir de la mère; sans désir elle-même, objet parfait du désir de l'autre, vouée au culte de son image que lui livre le regard d'autrui. Vestale du culte phallique, monument du manque, objet d'échange entre les hommes, qui s'emparent, se parent d'elle comme d'un fétiche. A l'abri de l'envie du pénis.

Or la petite fille identifiée au père, puis châtrée de sa sexualité phallique, développe l'envie du pénis. Cette envie aura été soumise à des interprétations multiples depuis Freud. Tantôt expliquée par des critères anatomiques - une défectuosité réelle des organes génitaux féminins - par Freud, Abraham, Hélène Deutsch, Marie Bonaparte, Jeanne Lampl-de-Groot. Tantôt rapportée à une condition sociale infériorisante de la femme et à des situations pré-génitales de répression des pulsions féminines (Karen Horney). Dans tous les cas, il s'agira de rendre compte d'un fait indéniable lié à la blessure narcissique-phallique mise en évidence par Freud.

D'autres chercheurs attribueront à l'envie du pénis une fonction défensive secondaire à un échec de la réalisation sexuelle féminine initiale; ainsi, de Jones, Mélanie Klein, Grunberger, Stoller, Maria Torok. Présentée comme symptôme de la répression du féminin ou de sa censure, surdéterminée, l'envie du pénis représente tous les désirs accomplis (Stein), union et séparation d'avec la mère.

En sa quête d'amour, d'approbation et de reconnaissance sexuelle, la fille se tourne vers le père, représentant l'ordre symbolique. L'idéal paternel intériorisé par le moi de la fillette constituera, comme pour le garçon, son Idéal du Moi, se substituant au narcissisme originaire. Le père, posé comme essentiel, sujet souverain, incarne l'idéal de tout Sujet. Ce qui implique la non-conformité du sexe de la fille avec le sexe de son objet,

cause du rejet de son sexe par la fille. Ou elle s'identifiera à l'image attendue, à une figure de mère valorisée par le père au détriment de son être-femme. Selon la Loi du symbolique, là est le chemin authentique et sûr de la réalisation féminine; l'enfant-phallus-garçon lui rendra la dignité, valeur, la nécessité dont elle était privée par la castration.

Autrement dit, la vocation féminine demeure psychanalytiquement liée à la maternité car, en effet, le discours psychanalytique entérine ici un thème millénaire. En dehors du processus reproducteur, la femme est contingente, inessentielle, charnelle, sauvage et naturelle. Une femme, est d'emblée dans le réel, vouée à des rêveries stériles, sinon à des extases équivoques. La maternité civilise la femme en lui permettant de sublimer, et de cette manière seulement, ses désirs phalliques.

La réalisation du féminin de la femme serait dès lors impossible: à l'homme de la nommer, de lui donner existence et valeur par son désir, par sa création.

Et pourtant, originellement, le Phallus est le Signifiant d'une coupure n'appartenant ni à un sexe, ni à l'autre, ni dans une phase de l'évolution, ni dans la suivante. Objet imaginaire né de l'opposition présence-absence de la mère, d'une différence, y compris sexuelle. Par conséquent, ne faudrait-il pas éviter d'associer trop facilement à l'instar de certaines féministes les termes phallique et masculin?

Le fait est, comme le souligne Irigaray (1977), que toute

théorie du Sujet a été appropriée au masculin. Freud lui-même avait désigné le masculin comme sujet, actif, en possession du phallus et le féminin comme objet, passif, châtré. De plus, il nomme "viril" le stade phallique de la sexualité féminine, associant ainsi le phallus à la masculinité et le châtrage au féminin.

En fait, l'absence de signifiants de l'opposition masculin-féminin renvoie la désignation de la différence sexuelle aux oppositions suivantes: actif/passif, phallique/châtré. Pour Freud, le phallique se caractérise par le fait qu'il n'y a que du masculin. Allons plus loin avec Lacan qui montre qu'il n'y a pas véritablement du masculin, mais indifférenciation sexuelle pour les deux sexes. La question qu'il faut dès lors poser à la théorie est celle-ci: comment et pourquoi les hommes se sont-ils appropriés les pouvoirs du phallus, identifiant le masculin au phallique, ensuite au symbolique, la femme s'en trouvant exclue de toutes parts, sauf la maternité, réduite à un destin d'Objet, à la passivité, à la castration pour ce qui est du féminin. Quel est le sens de cette désappropriation pour (et par) la femme? L'Homme, de sa division fondamentale comme être sexué, nie jusqu'à l'Absolu sa relativité, pour se désigner comme le Sujet unique, le Un de l'humain. Non pas une catégorie de l'Etre, mais le Tout de l'Etre. Pourquoi ce totalitarisme mâle?

Il ne s'agit plus ici de la crainte de la castration, bien légitime pour l'homme par rapport à son pénis, mais d'une prétention

quasi psychotique à posséder toutes les valeurs, pouvoirs, sexes.
Ne peut-il donc renoncer au vain rêve de se faire dieu?

Et la femme trouve, dit-il (Lacan), sa jouissance dans l'Autre. Se pose comme Autre-objet, attendant tout de l'homme (Leclaire), de son pénis (Montrelay). Toute entière identifiée au manque, au plus près de la castration, renonce à être Sujet, à sa vérité pour se perdre, adorer en l'homme aimé le dieu qu'elle invente. D'où un narcissisme par procuration, secondaire à l'amour de l'autre, la perte du désir dans un rapport parasite à l'autre, c'est-à-dire une relation de type fusionnel à l'homme-dieu remplaçant la mère phallique.

3. Identité ou identification

A lire les textes psychanalytiques de Freud à nos jours, en passant par Mélanie Klein, C. Stein, Lacan, il appert que la femme manque singulièrement d'amour de soi et que toute sa vie est conditionnée par le manque narcissique mis en évidence à la phase phallique. D'où l'importance d'étudier et de comprendre cette phase de la vie sexuelle féminine en tant qu'elle fixe un mode d'organisation dont les conséquences sont multiples sur la vie sexuelle féminine, son aliénation à celle de l'homme et ses relations avec les autres.

Nous avons appris avec Freud d'abord, avec Lacan surtout, que le Sujet est un effet du Signifiant, non l'inverse, et que ce sujet est divisé dans le même temps où il se constitue dans son rap-

port à l'Autre. Cela signifie que la sexualité féminine, désirs, pulsions, fantasmes, est actualisée par l'Autre, un lieu extérieur au Sujet, lieu du symbolique. Or, le langage manque d'un Signifiant du sexe féminin: innommé, non représenté, apparaissant comme un trou dans le langage, le féminin n'apparaît pas non plus dans l'inconscient du sujet. Cette non symbolisation initiale perturbe le rapport narcissique de la femme à son corps et au corps de sa mère. Et, l'on sait à quel point l'identité subjective d'un individu est liée à son identité sexuelle.

Pour s'identifier, la fille en passera donc par le père. Mais, ce dont il s'agit alors, c'est de la constitution d'un Moi, ce "Fragment du discours commun" (Lacan), un Moi masculin, image aliénante par excellence mais déterminante, nous l'avons montré, pour la constitution de son Idéal phallique. L'identification prend le pas sur l'identité chez la fille (Christiane Olivier). Suite à la découverte de sa castration (la manque de pénis) et de celle de sa mère, la fille s'identifie à celle-ci en dépit de la haine qu'elle lui inspire (!). Suivent des identifications à des images, modèles, rôles proposés par la société. C'est à ce niveau qu'interviennent les déterminismes socio-culturels mis en avant par les féministes pour expliquer l'infériorité sociale des femmes.

En effet, il existe des divergences à propos des déterminants de la vie sexuelle féminine et de la condition de la femme en général. Freud, tout en mettant l'accent sur le rôle des formations

symboliques, du langage, ne manque pas de recourir à la biologie comme à un destin pour la sexualité féminine. Par exemple, il justifie l'entrée de la fille dans la phase féminine par la finalité reproductrice.

D'autres auteurs, Horney, S. de Beauvoir, Luce Irigaray, C. Olivier ont fait appel à des considérations socio-culturelles et historiques. Précisons toutefois que ces déterminants interviennent à travers les identifications secondaires du Sujet, donc, affectent le Moi par l'intermédiaire de différents types de discours: religion, philosophie, idéologie, etc.

Il faut rappeler que le Sujet de l'inconscient se projette dans le Moi, mais qu'il n'est pas le Moi. Il est uniquement un effet de langage: l'inconscient lui-même est l'Autre, l'autre scène, constitué de signifiants qui s'opposent, se structurent comme un langage. Par conséquent, la constitution d'un sujet sexué, garçon ou fille, dépend du rapport de l'individu au langage, donc de l'existence de signifiants qui nomment les choses, et non des discours ou facteurs socio-culturels. Nous le répétons, ces facteurs interviendraient plutôt dans la formation du Moi.

Cependant, ce point de vue reste très discutable en ce qu'il ne tient pas compte de l'hypothèse de l'existence de "signifiants imaginaires" d'origine maternelle, hypothèse sur laquelle nous reviendrons ci-dessous. De plus, cette transcendance prêtée au Langage ne permet pas de rendre compte de l'action possible du Sujet dans la production Symbolique ou du moins d'une interaction entre le Sujet et l'Autre.

Reste que la femme est narcissique par essence, écrit Freud. Ce dont témoigne le discours psychanalytique, en écho à la parole des femmes en analyse, c'est que la femme, faute d'une médiation effective, d'un "mot" peut-être, n'arrive pas à quitter tout à fait l'orbe maternelle.

Pareilles, collées, ambivalentes et pour cause. La petite fille n'est-elle pas l'objet (poupée) rêvée pour la mère: on possède une fille, elle lui appartient. On entrevoit le garçon comme un futur Sujet, pas la fille. Aussi, la mère censure les manifestations d'autonomie ou de plaisirs de la fille en les ignorant, en les prenant peu au sérieux, ou on ne prend pas au sérieux le destin d'une fille, ou on ne croit pas chez elle à un destin personnel de Sujet singulier, mais à l'acquisition d'un rôle relatif à l'Autre, homme, enfant.

La fille n'est pas moins aimée que le garçon, un moindre amour serait déjà la marque d'une reconnaissance. Elle est un objet maternel, un double de la mère - au-delà de l'amour et de la haine - dont la mère ne veut pas accoucher. Toute manifestation d'indépendance, de maîtrise, de parole étant mis au compte d'une hostilité meurtrière.

Il s'agit en effet d'une relation en miroir, éminemment menaçante où l'amour s'identifie à la fusion et la haine à la séparation, de part et d'autre. Impasse pour la fille: ou demeurer avec la mère et ne pas exister mais survivre, ou quitter la mère et la détruire dans ses fantasmes.

Blessée narcissiquement, effrayée du manque maternel qu'elle se croît appelée à combler, sans recours paternel, la petite fille est plongée, comme le montre Mélanie Klein dans des fantasmes très hostiles qui ravagent ses objets, son univers intérieur et l'enlissent dans la relation imaginaire.

Ce qu'il faut faire ressortir ici, c'est non seulement la question de la préférence supposée de la mère pour le fils, mais celle du statut imparti par la mère à la fille au cours de la relation primaire. Il semble que le fils ait l'avantage d'être perçu comme un futur Sujet, appelé à se séparer de sa mère alors que la fille sera considérée par celle-ci comme sa "pareille", un double d'elle-même, une autre-même, non pas phallus, mais "reproduction" du même corps. Ce pourquoi la fille est "inséparable" de la mère, in-castrable; la séparation revient à une destruction, un déchirement de tout l'être mère-fille.

Aussi, ne faut-il pas se surprendre du narcissisme ostentatoire des filles qui ne s'aiment qu'à se croire aimées, désirées, qui soutiennent le désir de possession de l'autre, homme, par leur propre désir d'appartenir à, comme avec "elle". Narcissisme que cette relation duelle et qui va se reproduisant de mères en filles, de rencontres en rencontres, se mirant partout où c'est possible, dans les regards, se perdant, jamais nées. Perdues de toute façon dans la dépendance absolue du miroir.

Une fois devenue Sujet, la femme peut mettre au monde un Sujet de sexe féminin. Ce qui rejoint la grande question féministe actuelle: qu'est-ce ce qu'être un Sujet sexué au féminin? Comment y arriver?

C. L'élaboration du désir érotique féminin

Pour Freud, le désir génital féminin est resté une énigme, allant même jusqu'à se demander dans le texte La féminité de 1932, s'il ne faudrait pas considérer l'envie du pénis comme un désir spécifiquement féminin. A la question "Que veut la femme", diverses réponses seront proposées par les féministes et les psychanalystes sans atteindre aucune certitude.

Le désir de la fille apparaît d'abord chez Freud comme un désir viril (phallique en fait) de posséder la mère, ce qui ne le distingue pas de celui du garçon. Il consiste dans le rassemblement des pulsions partielles sous le primat du phallus (clitoris ou pénis) et vise l'objet maternel. Il est accompagné de fantasmes oedipiens de scènes primitives et d'activités auto-érotiques.

Dans un second temps, séparé du premier par la prise de conscience de la différence sexuelle anatomique, la fille désire narcissiquement un pénis. Autrement dit, la libido objectale est devenue narcissique; de l'objet, elle fait retour sur le moi. Imaginairement, la fille investit un organe qu'elle ne possède pas, ce qui l'aliène à un objet dont elle fera le critère de sa valeur sexuelle. Autrement dit, elle trouve dans l'autre un miroir

qui la déclare châtrée. Elle ne peut se réfléchir elle-même à travers son sexe.

La fille, auparavant désirante, active, sadique même, au détour de la castration perd le désir et le sexe, perd son objet d'amour et son amour-propre. Rien n'aura été dit, souligne Irigaray, de la singularité de la relation mère-fille au féminin, du désir de la "même".

Selon Lacan qui interprète Freud, le pulsionnel relève du pôle masculin, ce qui indique que toute la période pré-oedipienne de la fille comme du garçon est, non seulement phallique, mais bien virile. Il ne reste plus alors qu'à associer le narcissisme au pôle féminin (voir Winnicott et Stein). Le désir de la "même" n'est-il pas un désir narcissique d'ailleurs?

Un désir phallique sous forme d'envie du pénis indique le retour de la fille à une position narcissique féminine, passive masochiste. Désir qui sera transformé en désir d'enfant-phallus dans la relation au père, ouvrant ainsi la fille à sa vocation reproductrice. Véritable coïncidence du maternel à la position dite féminine.

Le destin de la sexualité phallique est d'être refoulée le plus possible; l'excédent alimentera le désir d'enfant et la fonction maternelle. Il arrive qu'un authentique amour d'objet se développe de la mère à l'enfant, du pénis à l'homme. Mais Freud ne mentionne l'existence d'un désir érotique ni envers l'un, ni

envers l'autre. Reste que la femme peut trouver sa jouissance dans l'homme, mais aussi dans l'enfant.

En plus du désir du phallus de la femme, qui la situe dans l'ordre symbolique, elle désire aussi l'Autre, écrit Lacan. Elle trouve sa jouissance, indicible, dans l'Autre. Alors que chez Freud, le dualisme féminin correspond au "masculin-maternel", chez Lacan est retrouvée l'opposition phallique-châtré(e) où le phallique coïncide avec le maternel, le féminin avec la castration, maintenant le féminin hors des processus de symbolisation.

La jouissance féminine apparaît dans le schéma lacanien comme soustraite au désir, comme un évanouissement du sujet, un abandon de l'être à ce qui le transcende et le transfigure, au-delà du phallus, du logos, un corps devenu verbe, dont la condition est la souffrance, le renoncement au phallus, à l'organe. Ainsi, la jouissance féminine semble associée par Lacan, à l'instar de Freud, au masochisme primaire érogène.

Pour plusieurs auteurs - Mélanie Klein, Jones, Montrelay - il existe une sexualité féminine précoce, des pulsions féminines accompagnant les pulsions partielles. Reste qu'il ne faut pas confondre ici le terme pulsions avec désir. Le premier réfère aux besoins du corps tels qu'ils se représentent dans le psychisme; le second renvoie au manque-à-être fondamental de tout sujet: le complexe d'Œdipe permet l'articulation de la pulsion au désir.

L'approche kleinienne identifie le désir à la pulsion; par exemple, le besoin du sein se transforme en désir de pénis paternel,

sans tenir compte que l'un n'est pas le simple équivalent de l'autre. De plus, elle n'opère pas les distinctions des registres de l'Imaginaire, du Réel et du Symbolique. Ainsi, elle se situe dans le registre surtout imaginaire, donc au niveau du Moi de l'enfant, qui produit des fantasmes oedipiens.

Le complexe d'Œdipe n'est pas en effet qu'un simple mouvement incestueux, il est à proprement parler, dans les conceptions patriarcales de la civilisation, le point où la structure imaginaire s'articule à la structure symbolique. Passage du régime maternel au régime paternel, du balbutiement au langage, du narcissisme à la relation objectale.

1. La notion de féminin

Le féminin en tant que concept, est associé à des notions de vide, de manque, de nuit, d'espace. Associé à la castration, à la mort, au sexe de la femme. Il se trouve dans les deux sexes combattu également.

Honni chez l'homme qui l'éprouve comme castration, ou mascarade de la féminité, humiliation de la passivité et du masochisme, honte de cet en-moins phallique. Idéalisé ou méprisé par (chez) la femme qui investit une image de la féminité, à défaut de pouvoir être sujet au féminin. Hommes et femmes reçoivent les signifiants du lieu de l'Autre, aussi acceptent-ils également le statut négatif ou plutôt ambivalent imparté au féminin.

Freud pose que la vie rejette le féminin, roc biologique iné-

branlable où vient buter l'analyse des hommes et des femmes. Rejet qui renvoie, on s'en souvient, à l'horreur du petit garçon à la vue de la région génitale (!) de la petite fille et pour celle-ci à la constatation de sa castration. Sans parler de l'inquiétante étrangeté suscitée par un objet évoquant le sexe de la mère; ou encore par la figuration de la Tête de Méduse, laquelle inspire horreur et fascination (stupeur). Ou il apparaît en contre-point que le féminin à l'origine coïncide avec le maternel.

Au-delà de la castration génitale, est évoquée la fusion et la séparation d'avec la mère originaire. D'une part, retour mortifère au sein maternel, d'autre part, rupture d'avec la mère en ce moment d'articulation du réel à l'imaginaire, c'est-à-dire lors de l'abandon de l'enfant par la mère qui retrouve son désir de femme pour le désir de l'Autre. Donc, en ce lieu du manque maternel, une femme surgit, du féminin vient briser l'unité narcissique primaire et apporter la mort.

Analysons avec Monique Schneider (1980) la fonction du drame oedipien par rapport au féminin-maternel. Dans un premier temps, OEdipe rencontre la Sphynge, l'enchanteresse, qui lui lègue une parole dont il ne retiendra qu'un sens formel, intelligible, organisateur, négligeant la dimension affective, fascinante de cette parole. En quête de sa vérité, OEdipe réduit Jocaste (mère-épouse) au silence, à la mort: exil du champ maternel.

Freud repère là le drame pour tout sujet de l'avènement au symbolique qui se paye de la perte des signifiants primaires de la

jouissance liée au corps féminin-maternel (une certaine volupté): satisfactions pulsionnelles, intonation de la voix, douceur du geste, etc... Mais cette perte est nécessaire, pense Freud, à la civilisation.

Dès lors, la paternité est considérée comme supérieure à la maternité, le spirituel au corporel, l'intelligibilité à la sensibilité. S'établit un dualisme hiérarchisant les relations. L'élément féminin-maternel correspond à la nature, l'anarchie, l'animalité, en-deçà de l'humanité. Au contraire, la fonction paternelle est assignée aux tâches nobles civilisatrices.

Lacan accentuerait davantage cette division en y oblitérant la notion de perte pour la montrer comme un franchissement indispensable, parant de valeurs négatives les représentations archaïques maternelles.

Schneider se demande si une telle occultation des signifiants primaires maternels (cris, phonèmes, pleurs...) ne prive pas le langage de sa fonction de métaphorisation du corps. A maintenir une barrière étanche entre le symbolique et l'imaginaire, l'être se prive de signifiants qui le désignent au plus près de sa vérité et de son origine. Le féminin-maternel en serait-il moins dénigré, le sexe de la femme plus reconnu?

Ne serait-il pas intéressant de fonder le rapport du féminin-maternel au féminin ou à un désir sexuel féminin? N'est-ce pas là la voie que nous indique Luce Irigaray dans Speculum? Sans

doute. Mais, interrogeons les issues proposées aux femmes par les théories féministes. En particulier, celles de S. de Beauvoir et de Luce Irigaray, très différentes l'une de l'autre, mais qui ont aussi le mérite de correspondre à une expérience de vie.

Avec les années, la notion de liberté de Simone de Beauvoir s'est modifiée, en particulier au contact des théories de Lacan. Elle reconnaît en effet que les individus sont transcendés par les mots et soumis à des forces socio-culturelles qui les dépassent. En son fond, elle croit toujours, et c'est le pari de la psychanalyse, qu'un sujet peut assumer sa vie, reprendre à son compte les événements qui lui arrivent. Au centre de sa philosophie, est la notion de choix ontologique et son refus d'un déterminisme aveugle.

Pour elle, il n'y a pas de féminin originaire à retrouver, mais un sujet à devenir qui implique l'assomption de son sexe. Ce qu'elle reproche aux hommes, c'est d'avoir monopolisé les valeurs, le savoir, le discours, aussi ne désire-t-elle pas faire le discours du féminin comme tel, mais prendre part à la culture. Participer à l'ordre symbolique.

Le trajet de Irigaray, plus audacieux, vise à ouvrir de nouvelles perspectives aux femmes, à partir d'une prise de parole dont nul ne connaît, imagine le dénouement. Si bien, que le projet de S. de Beauvoir, tout en se situant du côté d'une conception du sujet qu'on pourrait dire phallique est plus accessible, en accord avec les structures d'accès au symbolique et implique l'intégra-

tion du féminin à un registre qui jusqu'ici l'a niée.

La conception de Luce Irigaray, de Hélène Cixous (aussi riche soit-elle), d'un retour au corps, d'un parler-femme, d'une écriture-femme risque d'accentuer les clichés de la différence attribuant à la femme la sensualité, la sensibilité, la folie, etc. Elle impose le refus de ce que nous considérons comme des valeurs masculines, divisant encore le monde en deux catégories sexuées et hiérarchisées. Là où il y a différences, il y a hiérarchie.

Avec Simone de Beauvoir, nous pensons que le projet de la femme doit être de sortir de sa situation de colonisée culturelle, d'analyser avec franchise sa complicité à l'ordre patriarcal, de découvrir et assumer sa liberté à travers des choix, un un mot, de quitter sa mère, non pas pour aller vers son père, mais pour exister.

Beaucoup de traits féminins relèvent de sa situation d'infériorité: la plainte, la jalousie, la mauvaise humeur, etc... Sortir de sa dépendance, de ses rêves, de son enfance. Abandonner les schèmes, tous les schèmes qui lui indiquent une place, un rôle, un destin.

Non pas "catégories" mais "individualités". Devenir Sujet au féminin impliquera le refus, par la femme d'être considérée en tant qu'espèce à part, tendance actuelle des mouvements féministes. Une fois Sujets, les femmes sauront elles aussi inventer le symbole de leur être, de leur sexe, de leur désir.

En attendant, ne faut-il pas accepter, à l'instar de Michèle Montrelay, une certaine déportation phallique pour que soit symbolisé le rapport au sexe, à la jouissance d'un sujet sexué féminin?

D. Perspectives d'avenir

Au niveau de la recherche théorique, s'ouvre un champ très vaste, non exploré du langage maternel primaire dont la mise au rancart prive la femme de ses premiers et plus importants rapports à la mère pour ce qui est du féminin. De la même manière, ne faudrait-il pas examiner plus à fond le fantasme maternel dans la relation au bébé-fille. Interroger l'aspect despotique de ce lien où règne l'illusion fusionnelle sans l'amour qui impliquerait chez la mère une différenciation.

Dans les textes féministes les plus en vogue actuellement, se glisse une certaine idéalisation du rapport primaire à la mère. Cependant, compte tenu de la position narcissique de la femme, de sa soumission aux impératifs phalliques, de ses tendances amoureuses fusionnelles, ne faut-il pas supposer que ce dont elle a besoin, ce n'est pas de retourner à la mère, mais de la quitter?

Non Sujet, mais sujette, non désirante, désirée, la femme revendique une liberté dont elle se prive elle-même, attend de l'autre, de l'Autre, ce qu'elle peut se donner elle-même, ce qu'elle possède déjà. Elle s'est choisie sans le savoir, ou presque, à l'image du désir d'autrui et de sa mère.

Sa faiblesse dont elle joue, sa castration trompeuse, sachant qu'elle n'a pas lieu. La castration, pour elle, n'a pas eu lieu (Derrida) parce que confondue avec la mère phallique, en ce lieu originaire. Non castrée, la femme n'existe pas, mais fait semblant.

CONCLUSION

De la profusion des thèses psychanalytiques sur la sexualité féminine se détachent des thèmes fondamentaux caractérisant la sexualité féminine. C'est la reconnaissance chez la femme d'une défaillance narcissique primaire: enfant-phallus de moindre valeur faute du pénis, la fille serait toujours moins aimée par la mère que le garçon, plus apte à satisfaire le narcissisme et le désir sexuel maternel. D'où la tendance narcissique secondaire de la femme à compenser le manque originaire par des artifices, des attitudes, des apparences flattant sa vanité, où elle ne s'investit que par le regard d'autrui, son amour; où elle choisit l'objet d'amour en fonction de sa correspondance à l'Idéal du Moi infantile.

La question de l'existence d'un désir spécifiquement féminin reste incertaine. En-deçà de la castration et du système symbolique, le désir féminin est d'emblée situé dans le rapport primaire à la mère, dans le réel d'un corps à corps archaïque. En parallèle, est postulée l'existence de pulsions féminines vaginales dès la phase orale. En tous les cas, la relation au père est com-

mandée par l'envie du pénis de la fille, une demande narcissique, ou par le désir du pénis en tant que représentant du sein nourricier.

La question du féminin a été traitée par rapport au stade phallique comme forclos de la représentation, de la symbolisation donnant lieu à la mascarade de la féminité pour en masquer l'absence. A l'origine, confondu au féminin-maternel, à des représentants imaginaires, il est appelé à l'oubli et à être remplacé par des présentations phalliques.

Le corps féminin devenu phallus, ou signifiant, ou symbole, objet sexuel qu'on s'échange est, quant au sexe, non représentable, non symbolisable, un manque au niveau du Langage et l'homme la recherche de l'y avoir inscrite comme manque.

Dès lors, faut-il tenter de fonder une autre Symbolique, d'inventer un Langage qui tiendrait compte de la différence sexuelle, d'élaborer un discours du féminin au féminin en marge des systèmes actuels? Ou plutôt tenter de s'appropriier la part du Symbolique jusqu'ici refusée aux femmes et participer à égalité avec l'homme à son élaboration?

Deux options s'offrent aujourd'hui à la femme: ou accentuer les différences entre les sexes, ou les aplanir. A y regarder de près, ces propositions sont-elles compatibles? Nous considérons que seule la reconnaissance d'une spécificité féminine permettra l'effacement des différences artificielles prescrites par la cultu-

re opposant la masculinité à la féminité. Ces dernières sont en fait le résultat de la négation de la différence des sexes opérée par l'Oeil (paternel symbolique) réflété aux niveaux du Langage et des Discours qui déterminent le Sujet de l'inconscient et constituent son Moi.

Au terme de cet itinéraire, souhaitons l'exploration continue du champ féminin-maternel, lieu des signifiants primaires et de conjonction du corps à la parole, au-delà de toute hiérarchisation des registres de l'Imaginaire et du Symbolique. D'autre part, il s'agit pour la femme de trouver le symbole de sa relation archaïque à la mère, symbole qui pourrait être le bébé-fille.

Toutefois, poursuivre le mouvement de différenciation ne doit pas impliquer le rejet de ce qui relie la femme à l'homme dans une expérience partagée de la condition humaine. Et à ce titre, la femme doit pouvoir participer également aux fonctions symbolisantes de la civilisation, y apportant la singularité de son "être-femme" et son expérience des angoisses communes.

Au cours de cette étude, nous avons négligé, faute d'espace, et par suite des limites propres à ce travail, de rendre compte des recherches concernant la différence sexuelle chez l'homme, en particulier son rapport à la bisexualité, ce qui, dans un travail ultérieur pourrait faire l'objet d'une exploration approfondie et serait une autre façon d'aborder la question de l'Autre en psychanalyse.

La femme, qui aurait pu être l'Autre absolu, si elle avait exis-

té (Lacan), cédant sa place à la transcendance, à la relation père-fils, a pris la place du petit autre, c'est-à-dire d'une image. Derrière, en silence, un Sujet s'avance...

BIBLIOGRAPHIE

ABRAHAM, K., (1913-1925), Développement de la libido, Oeuvres complètes -2, Paris, Petite bibliothèque Payot, 1956.

AULAGNIER, P., CLAVREUL, J., PERRIER, F., ROSOLATO, G., VALABREGA, P. P., Le désir et la perversion, Paris, Seuil, Points, Paris, 1967.

BONAPARTE, Marie, Sexualité de la femme, Paris, Union générale d'éditions, 1967.

BRAUNSWIG, D., FAIN, M., Eros et antéros, Paris, Petite bibliothèque Payot, 1967.

CHASSEGUET-SMIRGEL J., "La culpabilité féminine", dans La sexualité féminine, Paris, Petite bibliothèque Payot, 1964.

CLEMENT, C., CIXOUS, H., La jeune née, Paris, Union générale d'éditions, 1975.

DAVID, C., "D'une mythologie masculine touchant la féminité", dans CHASSEGUET-SMIRGEL J., La sexualité féminine, Paris, Petite Bibliothèque Payot, 1964.

DE BEAUVOIR, S., Le deuxième sexe, Paris, Gallimard, coll. Idées, 1949.

DERRIDA, J., Eperons, Paris, Flammarion, coll. Champs, 1978.

DEUTSCH, H., La psychologie des femmes, Paris, P.U.F., 1949.

FREUD S., (1895), Etudes sur l'hystérie, Paris, P.U.F., 1981.

FREUD, S., (1905), Trois essais sur la théorie de la sexualité, Paris, Gallimard, 1962.

FREUD, S., (1908) "Les théories sexuelles infantiles", dans La vie sexuelle, Paris, P.U.F., 1969.

FREUD, S. (1914), "Pour introduire le narcissisme", dans La vie sexuelle, Paris, P.U.F., 1969.

FREUD, S. (1917), "Le tabou de la virginité", dans La vie sexuelle, Paris, P.U.F., 1969.

FREUD, S. (1917), "Sur les transpositions des pulsions, plus particulièrement dans l'érotisme anal", dans La vie sexuelle, Paris, P.U.F., 1969.

FREUD, S. (1919), "L'Inquiétante étrangeté", dans Essais de psychanalyse appliquée, Paris, Gallimard, 1933.

FREUD, S. (1923), "L'organisation génitale infantile", dans La vie sexuelle, Paris, P.U.F., 1969.

FREUD, S. (1923), "Le déclin du complexe d'Edipe", dans La vie sexuelle, Paris, P.U.F., 1969.

FREUD, S. (1925), "Quelques conséquences psychiques de la différence anatomique entre les sexes", dans La vie sexuelle, Paris, P.U.F., 1969.

FREUD, S. (1929), Malaise dans la civilisation, Paris, P.U.F., 1981.

FREUD, S. (1931), "Sur la sexualité féminine", dans La vie sexuelle, Paris, P.U.F., 1969.

FREUD, S. (1932), "La féminité", dans Nouvelles conférences sur la psychanalyse, Paris, Gallimard, 1936.

FREUD, S., "Analyse terminée et analyse interminable", dans Revue française de psychanalyse, Vol. III, Paris, P.U.F., 1939.

GRUNBERGER, B., "Jalons pour l'étude du narcissisme dans la sexualité féminine" in La sexualité féminine, Paris, Petite Bibliothèque Payot, 1964.

IRIGARAY, L., Speculum de l'autre femme, Paris, Editions de Minuit, 1974.

IRIGARAY, L., Ce sexe qui n'en est pas un, Paris, Editions de Minuit, 1977.

IRIGARAY, L., Passions élémentaires, Paris, Editions de Minuit, 1982.

JONES, E., "The early development of female sexuality", dans Papers on Psychoanalysis, Londres, 1927.

JONES, E., "The phallic phase", dans International Journal of Psycho-Analysis, Vol XIX, p. 453-395, Londres, 1933.

KLEIN, M. (1932), La psychanalyse des enfants, Paris, Payot, 1978.

KLEIN, M., (1921-1945), Essais de psychanalyse, Paris, Payot, 1980.

KLEIN, M. (1952), Développements de la psychanalyse, Paris, P.U.F., 1956.

KLEIN, M., (1957), Envie et gratitude, Paris, Gallimard, 1968.

KOFMAN, S., L'énigme de la femme, Paris, Galilée, 1980.

HORNEY, K. (1922), "De la genèse du complexe de castration chez la femme", dans La psychologie de la femme, Paris, Payot, 1969.

HORNEY, K (1933), "La négation du vagin", dans La négation du vagin, Paris, Payot, 1969.

LACAN, J., "Propos directifs pour un Congrès sur la sexualité féminine", dans La psychanalyse, Vol. VII, p. 725-737

LACAN, J., Ecrits I, Paris, Seuil, Points, 1966.

LACAN, J., Ecrits II, Paris, Seuil, Points, 1971.

LACAN, J. Le Séminaire, Livre XX, Encore, Paris, Seuil, 1975.

LACAN, J., "Le moi dans la théorie de Freud et dans sa technique de la psychanalyse", dans Le Séminaire, Livre III, Paris, Seuil, 1978.

LACAN, J. "Les psychoses", dans Le séminaire, Livre II, Paris, Seuil, 1981.

LAMPL -DE-GROOT, J. (1927-1933), Citée par Chasseguet-Smirguel, dans La sexualité féminine, Paris, Petite bibliothèque Payot, 1964, p. 26-31.

LAPLANCHE H., Problématiques, Castration, Paris, P.U.F., 1980.

LECLAIRE, S. On tue un enfant, Paris, Seuil, 1980.

LEMAIRE, A., Jacques Lacan, Bruxelles, Pierre Mardaga, 1977.

LEMOINE-LUCCIONI, E. Partage des femmes, Paris, Seuil, 1976.

LUQUET-PARAT, C. "Le changement d'objet", dans La sexualité féminine, Paris, Petite bibliothèque Payot, 1964.

MARINI, M., Territoire du féminin avec Marguerite Duras, Paris, Editions de Minuit, 1977.

MACK-BRUNSWICK, R. (1940), citée par Chasseguet-Smirgel, J., dans La sexualité féminine, Paris, Petite bibliothèque Payot, 1964, 1964, p. 38-44.

MCDUGALL, J. "De l'homosexualité féminine", dans La sexualité féminine, Paris, Petite bibliothèque Payot, 1964.

MCGUGALL, J. "L'idéal hermaphrodite et ses avatars", dans Nouvelle revue de psychanalyse, no. 7, Paris, Gallimard, 1973, p. 263-277.

MONTGRAIN, N. "Coutours de petites filles", dans Interprétation, no. 24, Montréal, Interprétation, 1981.

MONTRELAY, M. L'ombre et le nom, Paris, Editions de Minuit, 1977.

OLIVIER, C., Les enfants de Jocaste, Paris, Denoël/Gonthier, 1980.

OUELLETTE-MICHALSKA, M., L'échappée des discours de l'oeil, Québec, Nouvelle optique, 1981.

PALMIER, J.M., Lacan, Paris, Jean-Pierre Delarge, 1972.

PERRIER, F., GRANOFF, W., Le désir et le féminin, Paris, Aubier-Montaigne, 1968.

SAFOUAN, M., Etudes sur l'OEdepe, Paris, Seuil, 1974.

SAFOUAN, M. La sexualité féminine, Paris, Seuil, 1976.

SCHNEIDER, M. Le féminin expurgé, Paris, Retz, 1979.

SCHNEIDER, M., La parole et l'inceste, Paris, Aubier-Montaigne, 1980.

SCILICET, "La phase phallique et la portée subjective du complexe de castration", dans Scilicet, No. 1, Paris, Seuil, 1968, p. 61-84.

STEIN, C. L'enfant imaginaire, Paris, Denoël 1971.

STEIN, C. La mort d'OEdeipe, Paris, Denoël-Gonthier, 1977.

STOLLER, R., "Faits et hypothèses: un examen du concept freudien de bisexualité", dans Nouvelle revue de psychanalyse, No.7, Paris, Gallimard, 1973, p. 135-159.

TOROK, M. "La signification de l'envie du pénis chez la femme", dans Chasseguet-Smirgel, J., La sexualité féminine, Paris, Petite bibliothèque Payot, 1964.

WINNICOTT, W.D., "Clivage des éléments masculins féminins chez l'homme et chez la femme", dans Nouvelle revue de psychanalyse, No. 7, Paris, Gallimard, 1973, p. 301-315.

ZEPHIR, J.J., Le néo-féminisme de Simone de Beauvoir, Paris, Denoël/Gonthier, 1982.